Michel CLOUSCARD

REFONDATION PROGRESSISTE

Face à la contre-révolution libérale

Préface de Marie-Antoine RIEU

Raison mondialisée

L'Harmattan

Collection *Raison* ***mondialisée***
Dirigée par Joachim WILKE
Comité de lecture : Samir Amin, Jean-Marc Gabaude

Pour Descartes, le bien le mieux distribué au monde est la raison humaine. Depuis, que de changements dans le monde ! Reposons donc la question de la distribution mondiale de la raison, de ses origines, de son destin, des défis à assumer en ce changement de millénaire. Analysons la géoculture de la raison.

La collection a pour objectif de capter les courants visant à renforcer l'outillage de l'action raisonnable. Il s'agit d'abord de surmonter la soi-disant pensée unique et ses étroitesses, puis de faire valoir les acquis et les espérances des multiples luttes libératrices. Si le système économique consiste à favoriser le sort d'un quart de l'humanité pour traiter l'autre de « foule inutile », la raison mondialisée se préoccupe de l'ensemble des six milliards d'êtres humains qui peuplent le globe. C'est une question de vie ou de mort pour l'humanité et une tâche à accomplir tous ensemble.

Premières parutions

Enrique DUSSEL, L'éthique de la libération, 2002

Oward FERRARI, Philosophie ou barbarie, 2002

Michel CLOUSCARD, Refondation progressiste face à la contre-révolution libérale, 2003

À consulter dans la Collection L'ouverture Philosophique :

Joachim WILKE, Jean-Marc GABAUDE et Michel VADÉE, Éditeurs, Les chemins de la raison, 1997

Michel Clouscard

Refondation progressiste

face a la contre-révolution libérale

Entretien avec Marie-Antoine Rieu

Du même auteur

L'Etre et le Code, Editions Mouton, Paris-La Haye 1972, 630 p.

Néo-fascisme et idéologie du désir, Denoël, collection « Médiations », Paris 1973, 140 p.

Le Frivole et le sérieux, Albin Michel, Paris 1978, 190 p.

Le capitalisme de la séduction, Éditions sociales, Paris 1981,248 p.

La Bête Sauvage, Éditions sociales, Paris 1983, 248 p.

De la Modernité : Rousseau ou Sartre, Éditions sociales, Paris 1985, 281 p.

Les Dégâts de la pratique libérale, Nouvelles Éditions du Pavillon, Paris 1987, 141 p.

Traité de l'amour fou, Scandéditions - Éditions sociales, Paris 1993, 257 p.

Les Métamorphoses de la lutte des classes, Le Temps des Cerises, Paris 1996,185 p.

Néofascisme et Idéologie du désir, Réédition, Le Castor Astral, Paris 1999, 133 p.

ISBN : 2-7475-5307-8

Remerciements

à l'amitié philosophique entre les peuples qui peut raisonnablement les unir

à Jean Marc Gabaude qui en est une figure éminente

S O M M A I R E

Préface

I

Proposer « une refondation progressiste pour dépasser la contre-révolution libérale » : le projet de Michel Clouscard dans cet ouvrage peut sembler au-delà des limites de la raison théorique et pratique. Trois arguments au moins peuvent lui être opposés :

- « Quelle prétention ! »
- « C'est pas si mal que ça, le libéralisme ! »
- « Même si on voulait, c'est impossible ! ».

Trois arguments de poids, qu'il nous faut examiner avant toute lecture.

1 « Dépasser le libéralisme. Quelle prétention ! ». Car le libéralisme est le produit d'une longue histoire et d'un patient travail d'élaboration politique. Pour surmonter les tentations totalitaires et accomplir une raison pratique, de Platon à Marx. Pour doper la libre-entreprise et sortir de l'économie de survie en développant la rationalité scientifique et technique. Pour faire de la République une démocratie vivante qui donne à l'individu et à l'esprit critique une vraie place.

Ces arguments disent une histoire et des progrès — de la raison et des sociétés. Mais cette histoire est vivante, faite de luttes dans les idées et les pratiques sociales. Luttes pour des formes de justice adaptées aux formes sociales réelles, contre

l'esclavage. Pour sortir des systèmes fermés de pensée unique et de modes de vie régimentés. Pour établir une puissance réelle de raison partagée par les peuples à l'échelle du monde.

La raison est un bien commun. Et la tâche d'un philosophe est de la faire travailler, d'élaborer de la pensée et de proposer à la discussion une nouvelle approche de la vie humaine, à la fois théorique et pratique. Avec, en toile de fond, la tradition philosophique, mais aussi contre ceux qui voudraient réduire la puissance de l'élaboration philosophique. Ou nous enfermer dans une pensée unique : tout va très bien dans l'ultralibéralisme conquérant. Contre ceux qui voudraient nous tenir dans la seule pragmatique - mesurant les valeurs en bourse ou l'équipement des ménages. Michel Clouscard œuvre à de nouvelles mises en débat - *un forum mondial de la raison* - à l'heure où le forum social mondial pose qu'un autre monde est possible. Parce que Aristote définissait l'homme à la fois comme « animal raisonnable » et comme « animal politique ». Aujourd'hui, c'est toute l'humanité - chacun d'entre nous - qui est en charge d'accomplir cette double nature.

La prétention de dépasser le néolibéralisme n'a d'égale que l'ampleur de la tâche humaine actuelle.

2 D'autres diraient que le néolibéralisme est un moindre mal, qu'il faut au plus l'aménager et non le repenser ou le « dépasser ». C'est un système social ouvert, évolutif, libéral par définition. Avec cette grande avancée que les uns ou les autres ne sont plus enfermés — ou moins — dans des croyances, des tribus, des castes, des classes. Qu'on peut y réussir si l'on est vaillant. Que la sélection sociale n'est ni plus ni moins qu'une forme développée de la sélection naturelle ! Et que sur l'autre rive, il n'y a que les totalitarismes, de type nazi ou soviétique - qui ont démontré à la fois leur nuisance et leur échec - parce qu'ils ne pouvaient supporter la puissance de la raison critique.

Le développement de l'individu et de l'esprit critique est un incontestable progrès de l'histoire humaine. Désormais, il faut transformer l'essai : poser que tous les individus peuvent s'accomplir raisonnablement - et d'abord vivre !

3 « Même si on le voulait, c'est impossible ! » répond notre interlocuteur fictif. Le joli dicton « impossible n'est pas français » - qui y répond en forme de boutade - peut être mondialisé. Le présent le démontre : les peuples crient d'une même voix contre l'injustice, celle de la pauvreté et de la guerre impérialiste et libérale, « libératrice ». Face aux cohortes armées et aux monstres technologiques qui se cachent derrière la façade libérale, se trame une vraie « contre-révolution libérale ». C'est ce qu'établit Michel Clouscard. Un concept qui permet de nommer ce contre quoi toute l'humanité s'élève, chaque jour. Et le « possible » est cet horizon que se donnent des hommes, sans savoir à l'avance quelles formes définies ils lui donneront.

Michel Clouscard nous propose un chemin d'inconfort, parce qu'il nous propose un miroir critique et d'autres interprétations, mais aussi des choses simples : le bonheur, une morale citoyenne, et une éthique de progrès, un parlement du « Travailleur Collectif ». Certes à rebours des idéologies en vogue. Mais en traçant un horizon inouï depuis iaton et Rousseau : la réconciliation de la subjectivité et du politique. Non comme gendarmement stalinien de l'individu ou squelette néolibéral d'une société profondément injuste, mais comme puissance d'exister singulière au sein d'une vie sociale reconstruite sur la praxis, l'œuvre quotidienne de ceux qui contribuent à façonner le monde.

II

C'est au quotidien que le dialogue avec Michel Clouscard prend sens, quand les fragments éparpillés de réalité s'ordonnent dans la logique de contre-révolution libérale : exclure de l'emploi les moins bien lotis au nom de « l'employabilité » - alors que toutes les sociétés savaient trouver une place utile, même à « l'idiot du village » - et promouvoir le fils à papa soixante-huitard en « expert » du management mondial des ressources nécessaires au profit.

Entrer dans le dialogue avec Michel Clouscard, c'est accepter l'inconfort que produisent ses thèses originales et paradoxales : le néofascisme populiste est à la fois le produit et la contrepartie du libéralisme libertaire. « L'Arabe » est à la fois le repoussoir de la paupérisation dont chacun a peur et l'emblème d'un sous-prolétariat mondial qui doit rester privé de son propre développement. Le « marché du désir » où tout est devenu marchandise, jusqu'au moindre fantasme, engendre cette « névrose objective » d'un Occident qui, avec toutes ses richesses, ne sait plus comment *bien vivre.*

Alors le négativisme ambiant, le désarroi et les renoncements quotidiens s'ordonnent dans l'esprit engourdi par tout un corps de métiers du « culturel-mondain », chargé de brouiller les pistes. Les grands discours sur l'éthique et les leçons de démocratie masquent le cynisme des agressions impérialistes à l'échelle mondiale, à grand renfort de bombes ou de destruction souterraine de la santé, physique et psychique.

Ce que Michel Clouscard nomme « névrose objective » montre l'insuffisance de la seule thérapeutique du psy ; cette pathologie sociale, plus fondamentale même que celle de l'Œdipe freudien, prend source dans la guerre civile invisible entre production et consommation. Le politique se doit alors de restaurer les fondamentaux - l'équité entre production et consommation -, et de proposer une nouvelle praxis politique élevant ceux qui produisent au rang d'acteurs politiques par l'institution d'un Parlement du Travailleur Collectif.

Les figures de proue du libéralisme de l'équité (Rawls) ou de la démocratie procédurale (Habermas) sont invitées à la table de discussion : quelle théorie de la pratique libérale ? Pourquoi le libéralisme a-t-il promu le clandestin et le « prostitutionnel » au rang de réalité licite du « marché du désir » ? Comment comprendre toute cette économie clandestine qui alimente le nouveau profit ? Quelles procédures de discussion démocratique et partagée permettront de produire de la démocratie avec la Maffia, qui n'en a que faire, mais aussi avec ceux qui sont exclus de toute discussion ? Autant de questions qui sont mises en débat dans cet ouvrage philosophique novateur et fondateur.

L'ancienneté de l'œuvre de Michel Clouscard atteste de sa clairvoyance dans l'analyse du libéralisme : en 1972, il publiait « Néofascisme et idéologie du désir » ; en 1981 « Le capitalisme de la séduction » ; et après les grèves de 1995, « Métamorphoses de la lutte des classes ». Michel Clouscard est avant tout un philosophe complet et original parce qu'il articule le politique et le subjectif, le citoyen et le sujet comme en atteste le « Traité de l'Amour fou » publié en 1993.

« Refondation progressiste face à la contre-révolution libérale » se veut une contribution aux débats publics actuels

et à la volonté mondiale des peuples pour qu'émerge un monde plus juste.

* * *

Le dialogue entamé ici avec Michel Clouscard est un prologue à d'autres dialogues et à des contributions à partager. Michel Clouscard et moi-même vous convions à prendre part à ce dialogue sur le site créé à cet effet :

http :// www.philo-clouscard.com

Les nouveaux outils de communication peuvent aussi redonner sens à la vieille tradition philosophique et démocratique du dialogue et du partage philosophique. C'est à cette affaire que chacun est invité.

Marie-Antoine Rieu

Introduction

Refonder le progressisme

De l'interrogation du Sphinx à la résolution de la praxis

Refonder ? Refonder la gauche, la lutte des classes, le mouvement ouvrier ? Après la chute du Mur de Berlin et après le séisme hx l'en, la demande est pressante, urgente. Il faut riposter, se défendre, argumenter. Il faut un renouveau progressiste.

Mais cela ne s'improvise pas. La riposte ne doit pas être un rapiéçage. Un doute, une inquiétude ont saisi bien des progressistes. Et si le politique, c'était fini ! Le social, dépassé ! Le mouvement ouvrier, périmé ? Les jeux seraient faits, les enjeux traditionnels balayés, la mondialisation ouvrirait d'autres perspectives, celles d'un univers fait de nouvelles priorités, notamment écologiques, démographiques, sanitaires. Pire que la défaite, le défaitisme.

Le Sphinx ne répond plus ! La crise est universelle. Elle atteint pas seulement le progressiste, mais l'homme en son essence. Longtemps le Sphinx a décrété *le fatum* - le destin :

l'homme existe, il s'est reconnu, arraché aux cosmogonies ; il a distingué l'être, le genre, l'individu, proclamé l'universel. *C'est cela même qui semble perdu : l'immédiat, la présence au monde. Mais le sphinx n 'a plus le pouvoir de révéler l'homme à lui-même. Le fatum est devenu une friche spirituelle. Peut-on croire au destin quand on ne croit à rien?*

Mais si les dieux, et Dieu lui-même, nous abandonnent, n'est-ce pas la révélation même du destin ? Prométhée, demi-dieu et, du coup, demi-homme, seul, peut nous aider. Le mythe ne le rend-il pas dépositaire et messager de la praxis ? Il est notre seul ami et cherche toujours à nous aider. Lui seul peut prendre la relève d'un Sphinx défaillant, d'un fatum désaffecté, qui ne sait plus que rabâcher d'un air entendu des platitudes et des tautologies du genre : l'homme, c'est l'homme ; qui s'acharne à poser la devinette que les enfants du cours moyen trouvent simplette — une histoire de pattes - et qui ne sait même pas qu'il a été viré pour insuffisance de résultats et détention de secret de Polichinelle.

La praxis est ce que Prométhée doit nous dire et nous apprendre…

... déjà vous imposez «il doit »... un impératif serait à l'origine de la praxis ?

Après tout, pourquoi le philosophe ne serait-il pas l'interprète et le confident de Prométhée ? Et quand vous entendez « il faut », « on doit », réjouissez-vous ! Ne retrouvez-vous pas là une nécessité, un destin ?

Il est vrai que vous revendiquez souvent le patronage de Prométhée, au nom de la praxis éclairante. Alors, vous qui êtes un philosophe de la praxis, aidez-nous à l'interpréter. Je voudrais simplement vous interroger sur votre recherche. Vous achevez un traité dont le titre complet sera: «L'être, le sujet, la praxis ». Pourriez-vous, pour le moins, définir cette praxis ?

La praxis est le travail de l'homme au sens le plus large : entre l'action - au long cours - et le faire - immédiat. Elle est ce qui oriente le faire par l'expérience de l'action et ce qui guide l'action dans la pratique. J'en ai suffisamment dit pour déjà tourner le dos à ce pauvre Sphinx. La praxis est dans le plus humble - le fonctionnel, l'habitude, le routinier...- mais elle accède aussi au savoir-faire de l'artisanat d'art, de l'œuvre artisanale. Ce qui me semble plus essentiel, c'est qu'elle est aussi le devoir-faire. La praxis est faire - de devoir-faire en savoir-faire. Elle est dans la science et dans l'art..., dans la mesure et dans l'improvisation. Inutile de préciser qu'elle est anti-technocratique et qu'on ne peut la réduire à une morale du travail.

Narcisse et Vulcain, les frères ennemis

Pourriez-vous traduire dans le concret cette approche conceptuelle de la praxis. Vous avez proposé, avec Prométhée, un complexe fait de la convergence et de l'identification de l'allégorique, du mythique, du symbolique. Peut-on définir la praxis selon une typologie concrète qui en révèle la logique ?

Un personnage va assurer l'incarnation même de la praxis. Il sera la médiation entre le mythique et le concret. Il sort des entrailles de la terre pour travailler directement un élément du cosmos, ce qui le rend semblable aux dieux. Par contre, dans le civil, certaines filles se moquent de lui parce qu'il sent mauvais.

C'est A-lbéric, le nain de «L'or du Rhin » de Wagner, un cousin de Vulcain, le dieu grec des forges !

Le procédé consiste à proposer des allégories pour exprimer les grandes intentions de l'humain ; il sera systématisé pour constituer les figures déterminantes de la praxis. Celles-ci devront répondre à deux exigences de la connaissance anthropologique : il faut traduire les liens familiaux, à la manière de Freud, et énoncer la logique de la praxis (le contraire et le contradictoire).

Le plus proche proche parent est le frère, c'est la plus forte identité de l'exogamie monogamique qui, en Occident, contraint à prendre un seul époux hors de la famille. La

moindre différence doit porter la plus grande distance, l'antinomie radicale, le conflit le plus grave : ces frères sont ennemis.

Le brave et simple principe d'identité, celui que le Sphinx rabâche — l'homme, c'est l'homme — doit être repris et enrichi de la différence apportée par la praxis. Si je reprends l'identitaire, c'est avec quelque chose de plus : le passage de l'interrogation du Sphinx à l'interrogation de la praxis doit se traduire en sa radicalité. 11 doit traduire le progrès vers l'universel qui s'accomplit en devoir-faire. L'identitaire s'avère être le double jeu de la différence : celui de l'identique sans différence (les frères, A et A) et celui de l'identique devenu la plus grande différence (les frères ennemis).

J'en viens à la partie la plus spéculative de mon anthropologie. Une fois établi que l'identitaire est un couple, que doit être le contraire de Vulcain ? Puisque la nature, l'acte de Vulcain, est de produire, que peut être l'acte contraire ?

Ce ne peut être que consommer! Consommer, c'est défaire, oh combien, ce qui a été fait ! C'est le nier, l'absorber, le manger. On peut sans doute considérer l'affaire sous cet angle.

Mais ce n'est pas tout. L'ironie de l'affaire est dans cette question : consommer quoi ? Ce que Vulcain a produit, pardi ! Autrement, de quoi et de qui, Narcisse vivrait-il ?

Narcisse serait donc le contraire de Vulcain ?

Comme consommer est le contraire de produire. C'est bien Narcisse qui passe son temps à se regarder dans un miroir, à ne rien faire, sinon refaire le monde à son image. 11 ne produit rien, mais ramène tout à lui-même, pour lui-même. Il se fait le centre du monde. Il est pire que parasite et égoïste. Il se croit l'Unique. Le monde doit être son faire valoir. Il est la négation et le refus de l'autre. Le pire, c'est qu'il prétend faire tout cela en beauté ! Narcisse porte en lui une esthétisation de l'ego, inoercible, surdéterminante, fatale. C'est moi l'artiste ! Je suis différent parce que je le mérite : je suis beau !

Narcisse et Vulcain seraient donc les frères ennemis, le couple originel de l'humain, l'engendrement réciproque de l'unité des contraires ?

L'un produit, l'autre consomme. L'un fait de son corps un outil, l'autre en fait le beau spectacle que l'ego se donne à lui-même.

Produire et consommer sont les deux actes fondamentaux de la vie. Leur mise en relation est le problème même de la philosophie de la praxis et de l'existence. Cette dualité est radicalement ignorée du consensus idéologique actuel. Nous proposons d'en faire une composante essentielle de l'arbitrage moral et politique qu'est l'équité.

Partie I

Etat des lieux :
le libéralisme libertaire
et son économie
politique clandestine

Comprendre le libéralisme libertaire, c'est en faire l'économie politique, mettre à jour les ressorts qui en font la dynamique propre et en expliquent le fonctionnement. Mais aussi dévoiler la face cachée de l'économie politique officielle : montrer comment le « marché », si vanté par les penseurs libéraux comme régulateur, se constitue comme "marché du désir" en prenant source dans l'"économie protitutionnelle. Toute une économie politique clandestine du libéralisme qui éclaire aussi les zones d'ombre du marché non officiel de la modernité.

A L'ECONOMIE PROSTITUTIONNELLE DU LIBERALISME LIBERTAIRE

1 Le pouvoir narcissique

a/ Plaire et faire, séduire ou travailler

Freud, qui ne soupçonne même pas l'engendrement réciproque des contraires qui nous constituent, fait comme si la praxis n'existait pas — heureux homme qui peut ne pas savoir l'inconscient ! Pourtant, le miroir est à Narcisse ce que le feu est à Vulcain : arme et outil. C'est le partage originel de l'homme. A moi le plaire, à toi le faire. C'est le *cogito* de l'être social : je suis mon image et/ou je suis ce que je fais. Contradiction originelle qui sera le fondement de la lutte des classes : d'un côté le pouvoir narcissique, de l'autre l'éthique de la praxis. Narcisse est « en moi, plus moi-même que moi ». Il se croit même plus beau que moi ! Il m'habite, parasite du moi et création du même.

N'est-il pas temps — pour refonder à la base — de se demander ce que Narcisse attend de moi et ce que je peux faire de lui ? Ce sera proposer l'économie politique à l'envers : révéler ce qui ne doit pas être dit par l'economisme positiviste et réductionniste des économistes anglais et que Marx lui-même n'a pas exploré.

Le narcissisme est le principe même du consumérisme : je me consomme moi-même. Quelle délectation ! Restons-en là. Moi, c'est moi. Le moi, c'est la redondance. Narcisse est un envahisseur. Il se proclame l'identification du principe de réalité et du principe de plaisir. Et c'est bien une vérité essentielle à l'ontogenèse et à la phylogenèse : l'appareil

identitaire et l'appareil consumériste s'engendrent réciproquement. C'est ce qui expliquerait la toute-puissance de Narcisse. Il ne fait que rendre compte de la constitution du genre humain. Ces deux dynamiques sont indissociables en leur combat contre Vulcain.

Car le principe consumériste exclut tout travail. Pour être lui-même, Narcisse doit être pur procès de consommation. Mais, alors, quels sont ses moyens d'existence ? Cette question est une balle de match, essentielle à l'économie politique à l'envers, explicative, déjà, du marché du désir. Elle révèle le dessous de la lutte des classes, la relation de dépendance que le narcissisme met en place. Pour que le consumérisme sans le travail soit possible, il faut le travail sans consommation, l'exploitation du producteur et, à la limite, la mise en esclavage.

Le narcissisme a comme corollaire la subordination du travailleur par le consommateur. Les modalités de cette soumission vont de l'accumulation primitive, du crime et de la guerre exterminatrice, jusqu'à la soumission volontaire.

Narcisse, fort de l'identification du principe de plaisir et du principe de réalité, peut en venir à son ultime revendication, à ce qui fait son essence, sa puissance. Il se prétend le *cogito* du Beau. C'est qu'il doute, lui aussi (comme le *cogito* de Descartes). Le narcissisme est un pouvoir qui doute de lui-même. Il est la proclamation de la beauté et de la jeunesse et doute de sa propre beauté et de sa jeunesse.

Narcisse cache le narcissisme. Il apparaît comme affirmation et n'est qu'interrogation. On croit qu'il n'est que naïveté du reflet - la beauté qui s'admire elle-même - alors qu'il n'est que doute : « suis-je Beau ? Pourquoi je veux être Beau ? Et être le plus Beau ? Mais qu'est-ce que le Beau ? »

Pourquoi cette blessure narcissique (apportée par le stade du miroir) ?

C'est le secret de Narcisse..., un bien triste secret qui ne pourrait être dévoilé que sur le divan du psychanalyste : le péché originel de la Beauté. Narcisse n'est pas assez beau pour se moquer de l'être davantage. Il est d'abord en concurrence avec lui-même, avec son image..., le doute. Le beau-beau est ce qui ne s'interroge pas sur sa beauté : c'est la réification — la statue de Praxitèle - ou la vie ordinaire du bellâtre. Celui-ci est dans l'ontologie : la beauté va de soi.

Le beau est ontologiquement en question par la fuite du temps. Pourquoi ne reste-t-on pas Beau et Jeune ? La beauté se saisit en son vieillissement, en tant qu'usure de son pouvoir. Le Beau est porteur de sa propre imperfection : il existe de telle manière qu'il n'est qu'un moment entre deux dépérissements.

La plus belle femme du monde doute de sa beauté : voyez ce cheveu blanc. Le beau est l'appréhension du temps qui défait la beauté. C'est ce que le miroir dit à Narcisse. La beauté, elle aussi, dit le passage de la vie à la mort. La jeunesse et la beauté sont un pouvoir vis à vis de l'Autre, mais une parade dérisoire à l'égard de la mort. Le miroir dit le désir d'immortalité : le désir de la Jeunesse et de la Beauté. J'ai pu être cet instant de Jeunesse et Beauté. Et le reste du temps, je cours derrière la Jeunesse et la Beauté. Narcisse, c'est le désir de ne pas vieillir. En rester là, au stade du miroir, au face à face de l'homme et de son image. L'immortalité consiste à ne pas vieillir. Mais si le monde se défait par le narcissisme, celui-ci refait le monde : Narcisse, c'est le pouvoir de refaire le monde à son image.

b/ La dualité de la production et de la consommation, du sérieux et du frivole.

Le couple Narcisse-Vulcain exprime l'origine de l'inconscient de classe. C'est la dualité du plaire et du faire, de la séduction et du travail, du frivole et du sérieux.

« Le Frivole et le Sérieux », c'est bien le titre de votre livre paru en 1973?

Mais qui ne fait que reprendre les catégories déjà constituées dans « L'Etre et le Code ».

Vous avez proposé la lutte des classes en tant que dialectique du sérieux et du frivole ?

C'est un engendrement réciproque. Un premier enjeu était de traduire cette lutte dans le concret, l'existentiel. C'est apporter la catégorie qui manquait, le jalon conceptuel qui comble l'espace resté vide entre le théorique et le vécu, entre Marx et Balzac-Proust. C'est aussi l'ambition de contribuer à établir la relation de complémentarité de Hegel et de Marx, du concept et de la pratique sociale. C'est aussi la remise en question des fondamentaux de la connaissance, du principe de plaisir et du principe de réalité.

C'est un « Manifeste de la refondation » ?

C'est un manifeste de l'existentiel auquel on rend son espace culturel, sa double organisation sociale de la production et de la consommation. La relation originelle des frères ennemis - Narcisse et Vulcain - du miroir et des forges, sera la bipolarité de la socialité. Le plaire et le faire, les deux pouvoirs de l'humain, vont se constituer selon un jeu dialectique d'exclusion réciproque. Les rapports de production et de consommation se traduiront selon le jeu du « frivole et du sérieux ».

Il faut éviter la psychologisation de ces deux termes. C'est avant tout une relation dialectique d'engendretnent réciproque. Pour le sérieux, le frivole est le futile, ce qui est sans grande importance ; et pour le frivole, le sérieux est l'esprit de sérieux, lourd et ennuyeux. Mais le frivole peut être une notion plus profonde que le sérieux et le sérieux peut être encore plus ludique que le frivole. Ainsi, le roman peut être, doit être d'apprentissage, comme l'apprentissage peut être un jeu. La dialectique du frivole et du sérieux consiste à révéler ce qui est caché sous l'apparence et qui constitue l'événement, le non-dit de l'un se faisant le discours de l'autre.

Le frivole et le sérieux ne sont que le déploiement de la relation originelle de Narcisse et de Vulcain, du plaire et du faire. Mais comment et pourquoi ont-ils pu devenir des frères ennemis ?

Il faut remonter, en amont de leur mise en relation, à l'origine de l'origine, le corps. Il est constitutivement dualité du procès de production et du procès de consommation, de l'exogène et de l'endogène, de la relation à soi et de la relation à l'autre. Encore la fondamentale ignorance de l'anthropologie constituée : l'identitaire se développe comme consumérisme, immanence du principe de plaisir et du principe de réalité. Cet état donne au corps une présence inébranlable : Narcisse, la loi du premier occupant. La praxis vient après, pour gâter le plaisir de consommer sans produire ; elle apparaît alors comme un élément quasi étranger à la consommation. C'est la relation de la phylogenèse et de l'ontogenèse. La première est la constitution du genre selon la praxis. La seconde est la constitution de l'individu, de son corps-sujet selon le principe de plaisir.

Cette problématique est quasi absente du champ culturel de la modernité, alors qu'elle décide de la nature humaine et de son économie politique. Il y a deux équipements

corporels : le corps constitué par Pengendrement réciproque du principe de plaisir et du principe de réalité - du ciment ontologique - et le corps, outil de travail, du pouce en opposition, du prématuré et de *Yhomo erectus,* puis de *Yhomo habilis.* Notre formule des « frères ennemis » s'explique : le corps est fait de deux attributs en opposition.

c/ *Le mimétisme concurrentiel*

Reprenons le dossier de Narcisse. C'est le premier « créativiste » : il refait le monde à son image ?

Narcisse apprend très vite l'économie politique du désir, la loi du marché. Chaque chose a son prix. Rien de plus tarifé que l'univers du plaisir. Mais ce n'est là qu'approche symbolique - comme à Tokyo ces bars à hôtesses qui sont tarifés selon la hiérarchie des salaires, où le cadre moyen né fréquente pas le même bar que le cadre supérieur. Le principe matriciel, c'est que la présomption narcissique doit se soumettre au mimétisme concurrentiel. Si l'unicité rencontre l'unicité, c'est pour se disputer. Ce qui veut dire que l'on est tous pareils — c'est le mimétisme -, parce que l'on se dispute la même chose - c'est le concurrentiel. Alors, les projections narcissiques se hiérarchisent selon la réalité de la concurrence. L'imaginaire s'objective selon le pouvoir mondain.

L'ordre du désir est l'ordre de la guerre civile narcissique. Sa loi est brutale, banale, triviale. C'est un simple jeu mécaniciste de la démographie. Elle est aussi le secret de Polichinelle, ignoré *a priori* de la psychanalyse, et délivré par la bulle de comptoir : il y a bien plus d'hommes qui désirent les femmes jeunes et jolies qu'il n'y a de femmes jeunes et jolies.

L'économie narcissique est celle de la rareté. Elle peut devenir alors, celle de l'économie politique : la cherté.

2 L'engendrement réciproque du marché et du désir

a/ *Dépasser l'antinomie du besoin et du désir, d'Adam Smith et de Freud*

Le libéralisme libertaire sera défini, reconstitué, selon son économie politique — le marché du désir — et selon sa généalogie - le passage de la consommation transgressive au pré-fascisme culturo-mondain.

Marché du désir ? C'est une métaphore ?

C'est une réalité concrète. Ainsi le tourisme sexuel. Mais ces comportements doivent être exhaussés en concepts. Autrement, ce ne serait que du bavardage descriptif.

Ce marché du désir sera reconstitué en procédant à la double critique du marché et du désir. D'un côté, une économie politique qui prétend au scientifique, à la mesure du quantitatif, à la connaissance exacte. De l'autre, les sciences molles, dites humaines, une connaissance fondée sur l'inévitable Œdipe, aux multiples dérivés, une anthropologie libidinale du sujet, qualitative.

Une première réponse : l'économie politique traite du besoin et l'économie libidinale traite du désir. C'est déjà une distinction élaborée, de deux ordres, des deux côtés de l'humain : le besoin et le désir.

C'est bien le problème même de la connaissance qui est posé : quelle est la relation des deux ordres, le marché et le désir ! Chaque terme propose le principe d'une négation radicale, d'un refus. La cassure radicale des deux ordres devient celle de la philosophie occidentale, la querelle du singulier et du particulier, la nouvelle querelle des universaux. Soit une connaissance scientifique qui atteint

l'universel dans sa singularité même. Soit une connaissance du sujet qui permet d'atteindre une particularité qui se développe contre la singularité même.

C'est, encore une fois, la fatalité de la connaissance néo-kantienne — l'occidental est spontanément néo-kantien — qui se révèle, sur le plan de la philosophie de la connaissance par la dichotomie entre empirisme transcendantal et formalisme. L'Occident pense l'un et l'autre, l'autre ou l'un, en un fabuleux syncrétisme éclectique, un méli-mélo qui est interprété comme la liberté même de penser, comme tolérance.

Il faut dépasser ce destin préfabriqué du hiatus métaphysique et scientifique entre le besoin et le désir pour retrouver en chaque homme l'unité de l'individu et de l'être social.

Le hiatus entre le besoin et le désir est une relation d'exclusion réciproque qui n'existe que pour des corporations, des écoles de logiciens ou de grammairiens et que l'on ne retrouve pas dans le vécu. Il ne fait que produire une scission de la réalité. Celle d'une économie politique arrogante et abusive, machine à quantifier, à fragmenter, conventionnaliste, qu'elle soit bourgeoise ou même marxiste et qui, dans tous les cas, impose un positivisme radical. Cette économie politique ampute l'homme de son désir et ne traite que de marchés particuliers, partiels, ceux du licite et du normatif, de la société policée. Le reste — ce qui importe - ce que nous désignons comme marché du désir, n'a pas d'existence propre.

L'autre destin préfabriqué est celui du désir - combien abusif - de l'Œdipe, du psy, du grand renfermement du sujet privé de toute praxis. Mais il faut remarquer que les deux réductions positivistes du psy et de l'économiste convergent et s'épousent dans un positivisme existentiel aussi inquiétant que celui du désir débridé.

Il faut donc faire intervenir ce qui n'existe ni pour le psy ni pour l'économiste, ce qui est à la fois réel et rationnel, omniprésence de ce que le positivisme et le subjectivisme ne peuvent voir, la pure synthèse : le marché du désir.

C'est tout un marché clandestin, illicite et marginal, doublement caché, univers parallèle qui doit réapparaître, comme une *quatrième dimension.* Cette métaphore veut faire apparaître toute la portée de la révolution copernicienne proposée.

Alors, le dévoilement de l'inconscient, ce qui est caché, non su et qui nous meut. L'engendrement réciproque du marché et du désir nous donnera l'homme, qui ne peut se révéler que dans cet échange. Fabuleuse engeance ! Naissance de la dualité, de la contradiction. Narcisse et Vulcain, les frères ennemis.

C'est le marché qui transmue le besoin en désir. Sans le marché, le désir n'est qu'intentionnalité « sans qualité », une simple présence et participation aux filiations ontologiques, à la relation de l'être, du genre, de l'individu. Ce dernier n'a d'existence que par la relation de ces trois composantes « antéprédicatives », préœdipiennes. L'individu est le brave petit soldat de l'espèce qui veille à la reproduction. *Avec* 1 économie politique, se crée le passage de la valeur d'usage — le besoin -, à la valeur d'échange - le désir. Il n'est de désir que de relation à l'Autre ; il n'est de besoin que de relations aux choses.

Quel peut être le développement du désir dans une éconornie de survie ? Pour que le désir advienne, il faut avoir quitté l'ordre du besoin, de la nécessité, échapper aux trois déterminations ontologiques de l'être, du genre et de l'individu. Il faut passer aux filiations œdipiennes

proprement humaines. Il faut créer - par l'exogamie monogamique - l'enfantement de l'Œdipe : le mode de production féodal, le mythe de Tristan et Yseult, l'interdit comme amour de l'interdit, objective et suprême preuve d'amour.

b/ Les trois moments constitutifs du marché du désir

(1) La genèse de l'économie politique du prostitutionnel

Tout a commencé dans la Cité antique, avec le chrématistique qui est l'art de s'enrichir, activité pour laquelle Aristote manifeste peu de considération. En même temps, apparaît « le plus vieux métier du monde ».

Le profit, prix de lapasse ?

La prostituée est « la marchandise-clé » de l'économie politique parallèle et souterraine. Elle est à l'origine de Pengendrement réciproque du marché et du désir.

Et le proxénète ? Le dernier des métiers ?

Vous posez le problème : est-ce l'homme qui vend la femme ou la femme qui se vend ? Pour répondre, il faut proposer un préalable méthodologique : l'interprétation contradictoire. Il s'agit de faire apparaître l'aporie constitutive de l'idéologie, de reconstituer la contradiction qu'elle met en place et d'éliminer la fausse question. Cette méthode interviendra constamment dans notre entretien.

Il faut - méthodologie exige - renvoyer les deux thèses dos à dos et ne considérer que la résultante en son ambiguïté constitutive : dans les deux cas, il y a consommation libidinale caractérisée, référentielle. Le plaisir s'achète, le désir est un marché : Albéric fait de l'or du Rhin le prix du plaisir ; la femme a valeur originelle de marchandise.

La prostituée est la marchandise idéale du marché du désir. Elle ne coûte rien, au marchand, à l'entremetteur, au souteneur, au taulier. La matière première - la chair — est inépuisable, toujours renouvelée, toujours disponible. Il suffit de la mettre en valeur, en plus value. Elle ne nécessite aucun investissement en main d'oeuvre ou équipement. Mais cette marchandise qui ne coûte rien peut rapporter beaucoup.

La prostitution est une bien mauvaise affaire pour la femme : si nous avons, en termes de méthodologie, renvoyé dos à dos le plus vieux et le dernier métier, c'est pour mieux préciser le genre d'aliénation dont la femme est victime. C'est une réification, une aliénation, une servitude.

Le marché du désir est l'envers de l'économie politique. Il révèle ce qui doit être exclu pour constituer l'économie politique licite et normative. C'est le marché qui décide de l'interdit. C'est qu'il doit exclure la marchandise prostitutionnelle. Alors, il peut se déployer dans l'espace du sérieux, de la production, du besoin : l'économie politique des économistes anglais et... de Marx.

Mais la marchandise prostitutionnelle n'est pas pour autant rejetée et anéantie, abolie ou dépassée. Tout au contraire : elle se fait clandestine, une autre économie, souterraine, celle qui se constitue par l'engendrement réciproque de l'incivisme et du consumérisme. Elle constitue 1'inconscient : ce qu'il ne faut pas savoir, qui doit même être nié, pour que la production matérielle puisse se développer. Alors se constituent deux univers parallèles qui doivent s'ignorer. Celui du marché licite, de l'économie domestique, qui commence aux Pénates, se développe sous la direction de la matrone et de la ménagère de moins de cinquante ans

et qui s'achève par l'accession aux biens d'équipement des ménages qui peuvent même atteindre le confort. En dessous, le marché de la consommation mondaine, ludique, libidinale, marginale.

Celui que vous avez défini dans « Le Capitalisme de la Séduction » ?

En effet, « Le Capitalisme de la Séduction » est l'analyse du développement du libéralisme libertaire. Et de cette caractéristique nouvelle : le libéralisme libertaire accède à deux systèmes de profit. C'est une opération dialectique qui révèle et accomplit l'essence du capitalisme.

Première opération : exclusion, contradiction. C'est la mise en place de la dualité des deux économies politiques, comme contradiction de la prostituée et de la femme honnête. C'est la constitution du « marché du vice » et du marché de la vie domestique. Deux univers juxtaposés, la double vie de la marchandise.

Deuxième opération : l'inclusion, la réintroduction de ce qui a été « refoulé », rejeté. C'est l'ordre social lui-même qui se fait le vecteur de cette opération. Ce n'est plus la contradiction du vice et de la vertu ; ce sera l'engendrement réciproque du narcissisme et de l'économie de marché.

Ces deux opérations constituent la légalité, la légitimité, le normatif: le prostitutionnel n'est-il pas écarté, la marchandise prostitutionnelle exclue ? L'hypocrisie se fait mauvaise foi — sartrienne - et économie de marché. Ainsi se constituent la conscience et le marché. La religion et la morale seront les traductions idéologiques de cette constitution originelle de la marchandise. Mais l'économie politique, en donnant un prix à chaque chose crée aussi la chose sans prix, donc hors marché. Il y aura la femme qui a son prix et « l'honnête femme » qui prend la valeur de ce qui n'a pas de prix.

C'est dans cet univers que Narcisse doit vivre le mimétisme concurrentiel : sa consommation libidinale, ludique, marginale doit s'accomplir selon la transgression constitutive du marché du désir.

[1] Michel Clouscard : **Le Capitalisme de la Séduction.** Editions sociales Paris, 1981.

(2) Les trois parrains du marché du désir. Trafiquer le produit et modeler l'usage

La marchandise originelle est celle du marché du désir : engendrement réciproque du marché et du désir, du narcissisme et du chrématistique. Le désir a besoin du marché pour créer l'objet du désir et le marché a besoin du désir pour créer sa clientèle.

Un double parrainage va se développer. Celui de l'origine : du marché et du désir. Il faut une organisation minimale, une mise en place, d'abord de toute la logistique de la production, puis de celle de la distribution du produit. L'actuel marché de la drogue est exemplaire de cette mise en place. La Maffia ne fait que résoudre cette complexité : créer de toutes pièces un fonctionnement relationnel sans laisser de traces. Elle est porteuse du drame de toute entreprise centralisée qui ne dispose ni des infrastructures ni des services nécessaires. De là une gestion de « démocratie directe », maffieuse.

Les deux parrains, ceux de la réciprocité du marché et du désur, génèrent le troisième comparse qui est nécessaire à leur commerce et au bon développement de leur affaire commune. La situation paradoxale du marchand est de devoir vendre une marchandise qui resterait inerte sans le discours promotionnel de valorisation et de séduction. Cette situationon devenant la norme même du développement

économique, un troisième parrain se spécialise dans cette médiation esthétisante qui s'accomplit avec le publicitaire.

Ce qui fera l'originalité et l'étrangeté du capitalisme actuel, c'est bien le développement de ce troisième parrainage : le culturel-esthétisant-promotionnel. Son rôle historique est de proposer la synthèse des deux constituants que sont le marché et le désir, synthèse de la matérialité du marché et de l'intentionnalité désirante. Se révèle alors la partie cachée de l'iceberg, l'envers de la **pub.**

La révolution copernicienne que je propose consiste à récuser la dichotomie consensuelle entre culture et publicité. Et à proposer la complémentarité structurale du marchand et de l'intellectuel qui se croit contestataire alors qu'il apporte la médiation nécessaire entre la marchandise-objet (la valeur d'usage) et la marchandise-valeur (la valeur d'échange). Ce qui fait l'essence même du libéralisme libertaire.

Marx a établi la distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange, fondement de l'exploitation capitaliste : la force de travail du producteur est la seule marchandise dont la valeur d'usage (l'activité de travail) est supérieure à la valeur d'échange (le salaire), l'appropriation privée de la plus-value constituant la seule source de richesse. Pourtant l'état du capitalisme au milieu du XIX° siècle ne permettait pas a Marx de poser le problème de la nature de la médiation entre valeur d'usage et valeur d'échange. C'est la réalité concrète du libéralisme libertaire qui met à jour l'importance sociale de la médiation entre les deux valeurs avec la constitution d'un corps de métiers du culturel-mondain. Le développement monstrueux de la publicité a imposé aux marxistes eux-mêmes un problème que Marx ne pouvait poser : quels sont les rapports de la production et de la consommation à partir du moment où la consommation est aussi avérée que le processus de production ? C'est cet espace laissé en suspens que nous cherchons à conceptualiser par les notions de marché du désir et de double profit.

Il n'y a pas de discontinuité entre la matérialité de la chose et le culturel. Il n'y a pas de différence de nature : le culturel permet de déplacer le jeu, tantôt dans le marché, tantôt dans le désir et d'unir les deux faces de la marchandise. Nous ne ferons qu'indiquer ici les perspectives de ce retournement copernicien.

On peut tout d'abord proposer le schéma historique de l'engendrement réciproque du mercantile et du culturel. A la base, le petit commerçant fait la « réclame » de la marchandise. C'est le commencement de l'art de convaincre qui va se développer en sophistique. C'est aussi le commencement de l'art de séduire par la marchandise. C'est le marchand qui cherche à convaincre alors que la séduction se fait qualité de la marchandise.

La réclame du produit se transforme en promotion de vente d'un article particulier. Celui-ci peut accéder à ce label de qualité : la marque. C'est la première distinction consumériste, celle des adolescents qui passent leur temps à courir après les marques que les copains ne peuvent se payer et que les copines admirent tellement. Déjà, la conscience glisse vers un consumérisme sélectif, niveau élémentaire - marque — du mimétisme concurrentiel. L'article en promotion, tout au contraire, est la valorisation d'un produit de l'ordre du nécessaire et du suffisant. Il relève des biens de subsistance et d'un confort élémentaire.

Déjà apparaît une irréductible dualité, celle de deux mercantilisations opposées : l'une, promotionnelle du désir - comme niveau de standing, de séduction -, l'autre promotionnelle d'un besoin légitime. Les deux voies sont tracées : la satisfaction du nécessaire et du suffisant et la "désirance » du marché du désir.

Tout un périple a été accompli, celui de l'engendrement réciproque du marché et du désir : de l'objet usuel à la marque, de l'usage banal au sélectif, de la réclame à la publicité. Alors peut se réaliser la synthèse définitive des deux ordres que l'on croit opposés, irréductibles : celle de la thématique contestataire et du discours publicitaire, la définitive mercantilisation et instrumentalisation de l'autre en objet de désir et moyen du plaisir. Alors peut être confectionné le produit de transgression. Il est doté de trois parrains, trois pouvoirs qui s'épousent pour constituer le consensus du libéralisme libertaire.

Le parrain des parrains, c'est le parrain de la Maffia. C'est lui qui s'expose au plus grand danger, celui qui fait la cherté de la drogue. Il est ce chef d'entreprise préposé à la production et à la circulation du produit. Quelle « responsabilité » ! Mais il s'efface — la clandestinité l'exige - devant les deux autres parrains de ce qui est devenu marchandise. Ce sont les deux préposés au marché, à la circulation du produit, à la conquête de la clientèle, à la promotion de vente. Il s'agit des deux gros parrains de la culture et de la publicité. De la collusion de « l'élite intellectuelle » et de l'état major publicitaire naîtra la synthèse définitive du marché et du désir. Deux corps de métier se rencontrent au sommet, se reconnaissent en leur commune accession à la « qualité de vie ».

L'un discourt, l'autre met en pratique. L'idéologie du plaisir et du désir apporte le principe qui recouvre tous les besoins et tous les usages : désirez, libérez vos désirs. C'est aussi le principe de la publicité, qui s'occupe, elle, des travaux pratiques alors que l'élite intellectuelle promulgue les modes d'usage et la stratégie de conquête du marche : identifier libéralisation et liberté.

Les magazines féminins assurent l'ultime mise en pratique. C'est la médiation nécessaire entre la théorisatioo l'élite intellectuelle et la mise en existence mercantile et instrumentale.

3) Mercantiliser, instrumentaliser, manipuler. Service, usage colonial, pouvoir de classe

Que peut-il rester du désir et du plaisir si on leur enlève tout support mercantile, toute relation avec le chrématistique et si on envoie ses parrains en exil ? Ou à Stockholm pour recevoir le prix Nobel ? Que serait un plaisir sans service, réduit à lui-même ?

A son essence ?

La nostalgie coloniale du petit blanc : « ce que c'était bien avant ». Le plaisir délesté de l'empire colonial et de son pouvoir de classe n'est plus qu'une forme vide, plaisir sans adjuvant idéologique - réduit à la pure fonction organique. Cette situation coloniale n'est pas amenée pour son folklore ou son pittoresque. Elle est ce moment républicain, hélas, qui exprime la perte de l'Empire et la nostalgie du moyen de la jouissance. Je peux déjà définir un principe de plaisir qui paraîtra bien étrange au psychanalyste alors qu'il ne fait qu'exprimer la réalité esclavagiste et colonialiste.

De même que prostitution et esclavage sont la double face de la même médaille, le boy était à double usage. Faire suer le burnous : service de jour, service de nuit.

Le libertinage pourtant... ?

Lequel, celui de la nostalgie du droit de cuissage ou celui de la corruption de l'Ancien Régime ? Demandez à Figaro, au boy, aux personnels du service domestique ce qu'ils pensent du seigneur pas encore trop méchant homme qui délaisse sa femme pour de la chair fraîche domestique. Trois victimes en puissance : Figaro, la comtesse, Suzanne : le petit peuple et la femme-épouse. Quel abus de pouvoir ! Mais

quelle que soit la collusion des pouvoirs de l'argent, de l'épée, de la culture, le libertinage n'a jusqu'à nos jours pu triompher du « droit naturel » républicain. Il est tenu en respect par la montée des droits de l'homme.

Mais quand même : Casanova, Don Juan, Carmen ! Toute une mythologie et une symbolique proposent le désir et le plaisir comme subversion sociale. Il y a tout un ensemble contestataire qui s'oppose justement à la mercantilisation et instrumentation !

Je me heurte là, en effet, au patrimoine culturel, au musée culturel. Il est respectable à ce titre. Don Juan est une pièce de musée et n'a plus cours. Il détenait les clés d'un univers qui a disparu. Aussi faut-il respecter le gardiennage du musée, pas du tout imaginaire. Il faut considérer les collègues culturels qui défendent cet univers révolu tout en critiquant leur crédulité corporatiste. Il ne faut pas confisquer son instrument de travail à une corporation en danger de mort. Le spectre de Don Juan est quand même préférable à la publicité. Mais appliquons aux prétendues subversions la théorie de la double lecture, de la révélation de la dualité, du contradictoire, de l'aporie. Les données mythiques peuvent être retournées comme un gant.

Vous avez cité Carmen... Elle serait la femme libre, libérée : la transgression même, alors qu'elle peut être définie selon son contraire : femme soumise, amoureuse du macho, du plus bel uniforme, de la sémiologie dominante, du pouvoir. D'abord le chef de bande, un homme traqué, héros peu rutilant, en haillons. Et puis elle accède à l'uniforme. Ah ce prestige de l'uniforme ! Le carabinier, surtout s'il est gradé, est l'uniforme même du pouvoir. Mais il y a mieux : le costume du toréador, macho suprême, mâle rutilant, matador, qui risque sa vie pour donner la mort. Le pur produit hollywoodien, Ava Gardner, préfèrera, elle aussi, son matador au chanteur de charme.

Il en est de même pour Don Juan. Son « brevet » de personnage subversif peut être retourné. Écoutez le chant de la lavandière : « Le saviez-vous, le hussard de la garde, eh bien ma chère, il était mon amant ». La partenaire de Don Juan peut se vanter « d'avoir fait » Don Juan. C'est un brevet de séduction, d'appellation contrôlée ; elle fait partie du catalogue.

La femme pourvoit à la gratification narcissique. Narcisse cherche la preuve de sa beauté à lui, valeur de son image. La femme la lui apporte : « Il a fait ma conquête ». Elle se fait alors pouvoir sur l'homme, dans la mesure où l'homme croit la séduire.

Don Juan serait le manipulé de base, l'homme de paille qui met en scène et en pratique le pouvoir de la féminité !

C'est ce jeu du désir qui est à l'origine du « mondain », catégorie nécessaire à la connaissance du libéralisme libertaire.

3 L'irrésistible expansion du marché du désir

Une fois constitué le marché du désir, il faut en comprendre l'expansion fondée sur une dynamique triple : potlatch, clientélisme et marché, opèrent la synthèse d'époques sociales différentes. Le podatch est un principe archaïque des sociétés dites primitives, la grande fête où les produits doivent être consommés. Le clientélisme est une pratique des sociétés traditionnelles où certaines couches sociales se placent sous le patronage de patriciens ou parrains appartenant à des fractions de classe plus hautes dans la hiérarchie, comme cela était le cas à Rome et l'est encore dans les formes sociales maffieuses. Le marché est cette forme sociale dans laquelle les produits sont librement offerts à l'achat sans autre condition que de payer.

L'expansion du marché qui est au principe du libéralisme libertaire - « Consommez !» - se fait en promouvant les cibles nouvelles que sont le jeune et la femme, avant-gardes des nouvelles couches moyennes, et en « normalisant » cette consommation dans les pratiques quotidiennes. « Du pain et du sexe ». Toute une « éducation » se met en place - génie du capitalisme libéral - qui « supporte » la nouvelle accumulation capitaliste et nourrit sa compétitivité.

a/ Les voies d'expansion du permissif : potlatch, clientélisme, marché. Tous les coups sont bons

L'initiation mondaine à la civilisation capitaliste fait apparaître le « principe éducatif » du libéralisme libertaire : le dressage par l'animation machinale. « Etre cool », par exemple, sera la répartie mondaine à la raideur boy-scout, au « toujours prêt », au « tiens-toi bien » de l'éducation.

Toute une symbolique et sémiologie de la prétendue privatisation et émancipation ne sera que l'expression des réflexes conditionnés par l'animation machinale. Tout un comportementalisme se fait formalisation *a priori* des conduites, mode d'emploi du désir. Ce «principe éducatif» trouve ainsi l'espace social de son expansion : atteindre une puissance au moins égale à celle de l'éducation civique et républicaine, traiter d'égal à égal avec la loi. Ainsi se constituent l'intersubjectivité et l'expansion de la société permissive.

Le permissif commence par son affirmation et justification identitaires : je vis comme ceux qui sont comme moi ! L'Autre légitime ma particularité puisqu'elle est aussi la sienne. Qui se ressemble s'assemble. Ce communautarisme s'accomplit selon la bande, le club, la clientèle, le carnet d'adresse. Il est à la fois solidarité de clan et copinage sexuel.

Mais ce qui fait l'essence du communautarisme homosexuel est bien la réduction de l'homme à sa sexualité. De même que l'Œdipe surdétermine les usages et fonctions du corps, le communautarisme prétend conditionner toute vie sociale, affective et même politique.

Il est un ghetto et une voie de garage. Ce n'est qu'un leurre qui cache le déploiement du permissif, sa pénétration en des lieux où on ne le suppose pas, une diversion. Ce permissif se développe selon l'économie politique. Il n'est pas surajouté, superfétatoire, qualité seconde. Il fait partie de l'intentionnalité même de l'économie politique, des trois expressions constituées par l'histoire : le potlatch, le clientélisme, le marché.

Le potlatch est le principe de la prétendue économie du don. C'est le cadeau le plus empoisonné, celui du plan Marshall. Ce qu'on vous donne, vous devez le rendre, en mieux si possible. Vous êtes débiteur, redevable. Ce plan Marshall a eu comme récompense la tête des ministres communistes. Et la soumission politique à l'OTAN. Le libéralisme apporte ce cadeau : la liberté sexuelle. Mais au prix de la soumission politique de la jeunesse.

On connaît bien la formule du clientélisme, « du pain et des jeux » que les riches donnent aux pauvres pour avoir la paix. Le libéralisme libertaire la reprend et la modernise : " du pain et du sexe ». Le jeune est la clientèle d'un nouvel échange qui permet la jouissance au prix du renoncement au politique. La révolution libérale est préférée à la révolution sociale.

La troisième économie politique de l'échange est celle du libéralisme. Le jeune et la femme peuvent être caractérisés comme conquête de marché.

La société permissive est faite de l'accumulation des modalités historiques de l'échange : don, clientèle, marché.

Le marché du désir est la maîtrise de ces trois univers par la marchandise : le pouvoir d'être à la fois valeur d'usage et valeur d'échange, de traduire le clientélisme et le don dans les rapports de classe.

b/ Les cibles : le jeune, la femme, le marginal, les nouvelles couches moyennes

Le jeune, la femme, le marginal deviennent, d'après vous, les allégories militantes de la modernité capitaliste ?

Ce sont les cibles de l'initiation mondaine à la civilisation capitaliste, c'est-à-dire d'un apprentissage et d'un usage des archétypes de la modernité.

Quels en sont les enjeux politiques ?

Il faut faire appel au principe actuel de la lutte des classes : ou la révolution sociale que doit accomplir le Travailleur Collectif - ou la contre-révolution du libéralisme social libertaire. L'essentiel du pouvoir du libéralisme a consisté à prendre de vitesse le double projet du socialisme : la consommation de masse garantie par la production de série (l'accès aux biens de subsistance mais aussi au confort), et la prétendue libération sexuelle, l'émancipation du jeune et de la femme.

Tout ça, c'est cadeau du libéralisme !

Cela relève alors de l'économie du don. Le potlatch consiste à offrir un cadeau que l'autre est tenu de rendre, en mieux. Avec cet échange, les idéologues prétende « dépasser » l'économie politique du profit. Mauss ne s'est pas rendu compte qu'il s'agissait à la fois d'un troc devenu symbolique de l'échange et d'une stratégie de la contrainte.

La soumission volontaire serait la résultante de l'économie du don ?

Prenons le cas du jeune, du jeunisme, le client de base. Le libéralisme libertaire va lui apporter la consommation sexuelle sans produire et sans avoir. C'est l'invention de la jouissance de la modernité, une révolution aux conséquences vertigineuses et qui n'est même pas soupçonnée des bricoleurs de la refondation progressiste.

Il est essentiel - pour la philosophie de la connaissance et la refondation progressiste - d'établir que la genèse des « jeunes » est aussi la genèse des nouvelles couches moyennes. La loi commune se développe selon deux perspectives complémentaires, d'engendrement réciproque même. La genèse des « jeunes » relève du clientélisme, la genèse des nouvelles couches moyennes relève de la stratégie du marché.

Dans la société traditionnelle, celle du face à face des classes sociales, la jouissance est doublement interdite, pour deux raisons contradictoires qu'il faut rappeler :

- la classe ouvrière n'accède qu'aux biens de subsistance. Elle n'a aucune marge bénéficiaire. Elle fait de nécessité vertu. Son salaire interdit *a priori* la jouissance car tout doit être réinvesti dans les biens de subsistance ;

- la bourgeoisie, elle, dispose de la marge bénéficiaire - l'extorsion de la plus-value - mais tout doit être réinvesti dans l'équipement productif.

La société traditionnelle est celle de la complémentarité de l'éthique prolétarienne et de la morale bourgeoise. Il faut subsister, il faut réinvestir.

La jouissance, alors, ne peut être que parasitisme social - point de vue de l'éthique (de la praxis, du travail) — ou alors immoralité - point de vue de l'ordre bourgeois. Le mauvais mari est un mauvais père parce que mauvais entrepreneur. Il prend une part de jouissance sur ce qui devrait être réinvesti

dans l'équipement selon le libéralisme concurrentiel. Celui-ci propose une normalisation pour rester compétitif et accumuler du capital. La jouissance autorisée sera le saut au bordel ou chez la femme entretenue. Le plaisir est clandestin hypocrite, honteux.

La société fantasmatique est un total renversement de la situation et des valeurs. L'éthique et la morale seront désormais considérés comme des empêchements arbitraires à la légitime jouissance. Ce qui est revendiqué, c'est le droit au fantasme, l'inquiétant paradoxe de pouvoir transgresser en toute impunité ! Nous ferons apparaître toutes les conséquences de cet énoncé despotique.

On n'a plus à passer par le travail et la vertu pour n'accéder qu'à une maigre part de jouissance doublement « gendarmée ». On peut jouir sans avoir travaillé et sans avoir économisé et accumulé, en dehors des règles du travail et de la vie de famille. Ce parcours est la genèse du libéralis.ne libertaire, du jeune, des nouvelles couches moyennes, du gauchisme, du pouvoir que le capitalisme se donne : non seulement liquidation de l'éthique et de la morale, mais légitimation de l'abus de pouvoir.

L'économie politique du libéralisme révèle alors tout son génie. Car ce qui est vendu ne coûte rien et rapporte gros. L'investissement productif, le mode de production et de mercantilisation, la publicité, tout est gratuit. La liberté sexuelle est la plus prodigieuse conquête de marché, la matière première d'une industrialisation et mercantilisation d'une économie invisible.

Avant le libéralisme libertaire, la République décidait des conditions restrictives de la jouissance. L'accès au mariage relevait de quatre épreuves, quatre mérites de la citoyenneté. Il fallait avoir fini ses études et disposer d'un métier, avoir fait le régiment et disposer d'un logement. Autant de manière de faire la cour, d'apporter des preuves d'amour... de fonder un foyer. Sinon, la masturbation ou le bordel.

L'adolescent peut maintenant accéder à la jouissance et même au concubinage sans avoir à accomplir ce parcours du combattant, du mérite citoyen. Il n'a pas à attendre d'avoir fini ses études car il est en état de formation permanente, de recyclage, de stage. Il n'a pas à attendre d'avoir un métier, étant soit au chômage, soit dans l'emploi précaire. Avoir fait le régiment ? Il a été supprimé. Quant au logement : viens chez moi, j'habite chez mes parents.

Ce jeune est devenu le client. C'est l'invention d'une nouvelle jouissance : le pouvoir de jouir sans travailler et sans avoir.

4 Le mondain, concept nécessaire à la connaissance et pouvoir de classe

De la mondanité au mondain.

La refondation doit reconsidérer les fondamentaux et même produire les concepts nécessaires à sa mission. Cela a déjà été fait avec « le marché du désir » et « la consommation transgressive ». Mais pour rendre compte d'une manière synthétique de tout ce qui a été dit, et pour révéler son sens - jeu et enjeu -, il nous faut proposer un concept de plus, nécessaire à la connaissance du libéralisme libertaire et à sa stratégie économico-politique. Tout un savoir-faire de ce que nous désignerons par le mot « mondain » - faute de mieux - a été décrit et catalogué. On peut maintenant reprendre ce mot pour en faire un concept opérationnel.

Le mondain comme catégorie de la connaissance ?

Le mondain est à la fois catégorie de la connaissance et catégorie d'existence du libéralisme libertaire, mais il est aussi

stratégie de camouflage du libéralisme dans la modernité C'est aussi le non-dit des maîtres du soupçon, Marx, Freud Nietzsche. Ceux-ci sont à leur tour soupçonnés : que cache le discours sur le soupçon ?

Pourriez-vous formuler quelques équivalences, quelques mises en route de ce concept ?

Le commerce de la chair derrière le commerce des hommes, ou bien l'ambivalence de l'échange, ou bien ce qui transmue la valeur d'usage en valeur d'échange, ou bien ce qui permet au signifiant « d'oublier » le signifié et le référent.

Ce concept de mondain doit se substituer à l'inconscient — de la psychanalyse — et à la mauvaise foi - de Sartre. Je reprendrai la célèbre formule « L'Inconscient est structuré comme un langage », pour lui substituer celle-ci : « l'Inconscient est structuré comme un marché ! ». Mais alors se pose la question : est-ce parce que l'inconscient structure le marché ou bien parce que le marché structure l'inconscient ? C'est l'aporie fondamentale : une dualité apparaît sans que l'on puisse reconnaître une antériorité logique ou phénoménologique de l'une ou de l'autre composante.

Aporie du mondain : est-ce le marché qui est à l'origine du désir ou celui-ci qui est à l'origine du marche I L'engendrement réciproque est la résolution de cette problématique, la mise en relation du narcissisme et de l'économie de marché.

Vous en avez apporté la démonstration avec votre ouvrage I *capitalisme de la séduction » et plus précisément dans la première partie: «L'initiation mondaine à la civilisation capitaliste»- Vous décrivez toute une ritualisation qui est promotion de vente et expression narcissique...*

... et surtout transgression érigée en mode d'emploi. A un premier niveau, celui de la famille, il s'agit d'une banale désobéissance. On fait ce que papa a défendu. On n'a pas tous les jours seize ans. Mais comment en effet ce geste, somme toute anodin, peut-il déclencher une avalanche de significations de toute nature, symboliques, sémiologiques, psychosociologiques, culturelles ? C'est qu'il y a marchandise, achat, coût, valeur d'échange. L'énorme imposture de la contestation et de la transgression est de célébrer ce qu'elles prétendent dénoncer en apparaissant sous les figures doubles : l'imprécateur thuriféraire - celui qui vitupère et flatte tout à la fois -, le radical du parti du Marais, etc. Ces personnages, sous couvert de remettre en question « le système », recréent ce que le libéralisme requiert.

L'accès à la consommation doit se payer. Il y a droit de péage. C'est le droit d'accès... à la consommation interdite. La transgression ne fait que reconnaître et mettre en pratique la complémentarité des deux économies politiques déterminées par la marchandise prostitutionnelle. Nous reprenons ici la mise en place de la société prostitutionnelle déjà proposée. L'inconscient collectif se constitue, tout d'abord, par la mise en relation des deux économies : un échange, un apport de trésorerie, une circulation de l'argent telle que la vente dans l'une apporte l'achat dans l'autre.

Alors, peut jouer la loi (non écrite, elle aussi et sans mesure quantitative) tendancielle, de la complémentarité des deux économies : celle du légal et quotidien et celle de l'ilcite et du clandestin, des biens de consommation ordinaires et du marché de la chair. Ce n'est pas parce que ces choses ne sont pas mesurables qu'elles n'existent pas. Si l'on ne peut faire l'histoire du marché clandestin, c'est qu'il l'est à ce point. C'est qu'il s'agit déjà de blanchiment d'argent, de signes extérieurs de richesse, d'échange de service, de troc, de trafic d'influence qui ne sont pas comptablisés et comptabilisables. Mais quel économiste a proposé une théorie sur les origines du marché en tant que

création d'un échange régulé de la chair et de la marchandise légale ? Il n'en reste pas moins que cet échange est appelé le premier métier du monde.

La loi tendancielle est de constituer un ensemble fermé fait de l'équilibre des deux économies, l'argent assurant la continuité, la transmutation, l'autonomie du mercantile. C'est l'argent — sa valeur - qui tend à ce que les choses se normalisent pour le plus grand profit. Le monétarisme (avant la lettre) normalise l'échange des contraires qui constituent l'économie politique en tant qu'économie de l'humain. Alors Narcisse apparaît - le mondain - comme existence commune, rendue commune, du désir et du marché.

Notre démarche est l'inverse de l'interprétation générale : au commencement, il y aurait l'innocence, ensuite corrompue par l'argent. Au contraire, le flux monétaire permet d'écarter la guerre exterminatrice, celle de la conquête de la chair et de la mise en esclavage. On ne tue plus pour consommer la chair fraîche, on l'achète. Cette-ci perd son pouvoir sauvage, incontrôlable, guerrier.

Autre fabuleux paradoxe, d'une portée incalculable : l'argent libère du péché ! La marchandise le prend en charge avec le prostitutionnel. Ce n'est plus la relation du bien et du mal mais celle de la mercantilisation qui, en même temps, exclut et inclut, désigne l'interdit et le réintègre.

Alors, la Cité est possible, la Cité antique, celle de genèse de la marchandise. Elle est conquise sur le sacre comme désacralisation du paganisme et du monothéisme-marchandise est le principe laïque acquis par l'équilibre des deux marchés comme équilibre social, de la conscience et de l'inconscient. Le client libère le pécheur et aliène le citoyen Ce qui était interdit sort par la porte pour rentrer par la fenêtre.

Le pouvoir de payer est la liberté d'acheter: c'est la formule du marchand, celle, déjà, du libéralisme. Mais c'est surtout dépénalisation : le client se rachète en dédommageant la victime morale. C'est comme un impôt sur la marchandise qui donne droit à la consommation. C'est le rachat par l'impôt. On passe du sacrificiel à l'imposition, de la culpabilité religieuse selon Max Weber au positivisme humaniste d'Adam Smith.

B LA GENESE DU LIBERALISME LIBERTAIRE

1 La révolution sociale et la contre-révolution libérale

a/ La production de série et la consommation de masse

Quelle est la plus réussie, l'idéale contre-révolution libérale ? C'est celle qui se proclame anti-réactionnaire et même progressiste : Mai 68. Ses héritiers peuvent aller jusqu'à désigner « les nouveaux réactionnaires ». Il faut bien situer le jeu dialectique et historique des trois composantes essentielles qui interviennent dès les Trente Glorieuses et qui ont constitué le fondement même de l'idéologie et de la stratégie du libéralisme libertaire.

Alors que le réactionnaire veut revenir en arrière, restaurer, le libéral va de l'avant pour réaliser plus vite que le progressiste ce que celui-ci a rêvé. Avec, en prime, la plus-value ! Alors que les deux processus - libéral et social - sont, en termes de logique en relation inversement proportionnelle, la propagande publicitaire et médiatique a pu associer la promotion du libéralisme et le développement progressiste, imposer la confusion des contraires, pour en

venir à leur identification. C'est l'histoire du diable qui se fait bon diable et qui passe son temps à expliquer qu'il n'existe pas : l'histoire du réformisme.

Mai 68 est cette contre-révolution où le libéralisme se camoufle en son contraire, contre-révolution en douce, en lapsus, à « l'insu de son plein gré », révolution du contresens et du malentendu. Cette confusion n'est possible que parce qu'elle ne fait qu'exprimer le principe même du libéralisme, ce qui fait sa stratégie, son histoire : prendre de vitesse le socialisme en réalisant à sa place ses deux projets fondamentaux, plus-value et double profit à la clef. Il va accomplir ce que le socialisme a rêvé. Il reprend ses deux projets pour les récupérer, les manipuler, pour couper l'herbe sous les pieds au socialisme.

Avant tout le socialisme doit et veut créer l'économie de subsistance, se garantir de la famine et de la disette, libérer l'humain du besoin élémentaire, assurer le minimum vital. Alors, libérer l'humanité des contraintes religieuses, morales, de l'aliénation et de la servitude.

C'est un énorme paradoxe ! Le projet du socialisme est récupéré et accompli par l'impérialisme américain lui-même ! Et le second projet - autre énorme paradoxe — deviendra le fondement même du capitalisme de la modernité : la libération se fera libéralisation, marché du désir.

A la Libération, l'URSS est en proie à la famine et la France à la disette, aux restrictions. Alors, le libéralisme va se glisser dans la reconstruction, le re-faire la France pour en venir - ruse et ironie de l'histoire ! - au minimum vital du socialisme : l'économie de subsistance, garantie par la production de série et la consommation de masse. En 2003, on peut apprécier toute la portée de cette fondamentale avancée sociale, puisque des continents entiers sont encore en proie à la famine.

Cette « avancée sociale » est, bien sûr, la plus grande exploitation possible du travailleur (taylorisme, fordisme, etc.). Mais c'est aussi la révolution technologique la plus décisive dans l'histoire de l'humanité. Le capitalisme se fonde sur le progrès technologique. L'accumulation primitive lui donne l'élan qui lui permet de prendre de vitesse, dès le départ, le socialisme. Puis l'impérialisme américain va s'articuler sur le processus de reconstruction de la nation, à partir du plan Marshall. Ce qui était embryonnaire avec la guerre deviendra « la société de consommation ».

b/ Le libéralisme libertaire écarte le réactionnaire et la Vieille France

Pouvez-vous nous proposer un petit jeu de rôles pour débrouiller les pistes ?Qui est le réactionnaire ?

En Mai 68, un psychodrame s'est joué au sommet de l'Etat. Il a révélé — à l'évidence - le jeu et les enjeux de l'histoire. On peut traduire cette situation selon une mise en scène freudienne... et marxiste (par allusion à « La Sainte Famille » de Karl Marx). On aura : le Père Sévère, l'Oncle Débonnaire et l'Enfant Terrible : de Gaulle, Pompidou, Cohn-Bendit. En termes politiques, cela donne : le réactionnaire, le libéral, le libertaire. Ce sont les trois figures du pouvoir de la bourgeoisie de la modernité, les protagonistes d'un jeu de société inédit.

Le réactionnaire est au commencement : il est la France du patrimoine, de l'avoir, de l'accumulation, originel bailleur de fond, combien nécessaire pour lancer le jeu libéral qui va le mettre hors jeu. A chaque progrès de l'histoire, il a pris les mesures conservatoires de l'acquis : de la rente du sol à la tente (d'Etat), la famille est dépositaire du capital.

Le tandem libéral-libertaire le boute hors de l'histoire dont il ne sera plus que le fond de jeu. L'association objective de Pompidou et de Cohn-Bendit entraîne le départ de de Gaulle ; l'exil à Colombey. Ce sont les nouveaux rapports de force des trois pouvoirs : la mise hors jeu du réactionnaire par le libéralisme libertaire.

La mondialisation est déjà là : le réactionnaire pourtant le plus républicain, au nationalisme patriotique, qui est la Résistance incarnée, l'homme de la décolonisation et du combat contre l'OAS, n'est plus qu'un empêchement à la nouvelle société, un blocage, l'immobilisme d'une Vieille France figée dans les modèles vertueux de la consommation.

Quel est le plus réactionnaire ? De Gaulle ou Marcuse ? Le freudo-marxisme sera à l'origine de tout un processus qui s'achève provisoirement avec « le séisme Le Pen », celui de la candidature d'un néofascite à la présidence de la République. Le héraut de cette contre-révolution libérale est l'imprécateur thuriféraire qui ne fait que promouvoir ce qu'il prétend dénoncer. Sa critique de la société de consommation sera la promotion du corps élitiste qui gère le culturel.

Le freudo-marxisme à la Marcuse est le fondement même du libéralisme libertaire. L'accession au mode de production de l'économie de subsistance — production de série et consommation de masse — comme progrès technologique qui entraîne un progrès social décisif, est totalement ignorée et même détournée. Ce que le réactionnaire lui-même avait agréé, mis en pratique, est dénié... au nom de l'authentique révolution !

Le freudo-marxisme jette le bébé avec l'eau du bain. Il est vrai que ce mode de production est une radicale exploitation du travailleur (fordisme, taylorisme), qu'il est la pénétration mondialiste de l'impérialisme américain — plan Marshall-» qu'il est déjà capitalisme bancaire. Mais ce n'est là que le détournement capitaliste de la production de série et de la consommation de masse, le seul moyen de se battre contre la faim dans le monde, le principe même du socialisme.

Le refus de ce progrès n'est autre que la ratification de l'état géopolitique issu de Yalta et de l'impérialisme américain. L'écologie, en toute bonne foi, servira d'argument massue à cette idéologie moderniste. Oui à la révolution verte, non à la production de série et à la consommation de masse. Pas d'infrastructure qui pollue et refus du transgénisme : famine garantie.

Mais le freudo-marxisme à la Marcuse va passer de la négation du principe socialiste à la promotion de la contre-révolution libertaire. Il sera le discours de la liquidation des acquis de la révolution sociale (du Front Populaire et de la Résistance). Il permettra de mettre hors jeu de l'économique, du politique, du culturel, l'avant-garde de l'exception française, de telle manière qu'elle ne soit plus que la Vieille France, ringarde, aux évocations radoteuses.

Cette opération de la contre-révolution libérale est particulièrement perverse. Elle consiste à confondre les deux principes complémentaires qui ont fait l'éthique de la France issue de la Révolution Française. D'une part la morale bourgeoise de la rareté de la marchandise, faire de nécessité vertu, économiser pour survivre..., tout ce qui fait la vertu. Et d'autre part, l'éthique de la praxis, qui est le contraire d'une morale du travail, mais qui est immanente au procès de production, à l'acte de créer. De cette éthique naît le principe socialiste : le droit de consommer ce que l'on a produit.

C'est l'alliance de ces deux France qui a fait l'exception française, le Front Populaire et la Résistance, le réalisme poétique du peuple, 1 'âme du monde, le sublime du film « Le jour se lève ».

Cette alliance est toujours valable. Elle est le fondement du peuple de France, détermination antipopuliste. C'est l'enracinement du Travailleur Collectif de la modernité. Elle est actuellement proposée par le couple ouvrier-employé qui est l'opposé du système promotionnel des nouvelles couches moyennes.

La priorité, donc, de la contre-révolution libérale, est de liquider l'avant-garde qu'est la Vieille France. C'est à ce niveau qu'il faut faire intervenir le second principe de la contre-révolution : reprendre le projet socialiste de libérer l'humanité des interdits religieux et moraux, de l'aliénation et de la servitude. Cette libération se fera libéralisation.

Ici, on ne fera que rappeler les deux propositions fondamentales du freudo-marxisme à la Marcuse. Le prolétariat se serait vendu au système pour un plat de lentilles : la participation à la société de consommation. Pour consommer, il aurait abandonné son messianisme politique. N'insistons pas sur ce thème, ses variantes sont infinies. Ne résisterait encore à ce processus d'intégration qu'une élite intellectuelle qui, à l'aide des maîtres du soupçon - Nietzsche, Freud, Marx - oppose l'authenticité du désir à la mercantilisation généralisée. La réponse à cette idéologie du désir n'est autre que ce constat élémentaire : si la classe ouvrière accède aux biens de subsistance, elle ne fait que subsister, elle ne consomme pas ! Elle accède aux biens nécessaires et suffisants mais non à la consommation du surplus. Elle subsiste et utilise. Car elle accède en effet a l'usage des équipements collectifs et des ménages, grâce aux lois sociales, conquêtes progressistes. Est-ce que l'on consomme un frigo ? Non, mais ce qu'il y a dedans.

Et si l'ouvrier est extorqué (de la plus-value), ne serait-il pas de bonne guerre de se rattraper en consommant le produit capitaliste ? Il n'y a pas intégration, mais récupération. Et s'il est - autre face de l'aporie - consommateur intégré, n'est-ce pas la légitime consommation du fruit du travail ?

L'usage des équipements n'est que manipulation fonctionnelle et au mieux accès au confort. Ni au libidinal, ni au luxueux. Pour Marcuse, il n'y aurait de classe ouvrière que misérabiliste.

c/ La création de la latence du désir. Réinvestir et non consommer.

La libéralisation sera l'accomplissement de la contre-révolution libérale. C'est l'ordre du désir qui est en jeu, l'Œdipe, l'interdit. Aussi faut-il opposer au freudo-marxisme - creuset du libéralisme libertaire -, « l'Œdipe de la praxis », concept à produire, à justifier. Dans l'immédiat, on peut proposer son principe : l'Œdipe freudien est surdéterminé par les rapports de production et de consommation, selon des modalités constitutives des classes dominantes, de la féodalité à nos jours (système de la parenté de l'exogamie monogamique).

La famille nucléaire se « structure » comme élémentaire économie politique. Elle repose sur une dualité constitutive. Le père et le fils aîné sont les propriétaires de l'exploitation. Le cadet et la femme ne disposent que de l'usufruit. L'amour courtois sera l'alliance des subalternes de la famille et des subalternes de la praxis, ceux qui assurent le service féodal (le chevalier).

La famille bourgeoise répète cette dualité constitutive, mais en apportant la résolution de la problématique de la libre entreprise : le réinvestissement du profit dans l'équipement productif. La problématique du désir est déjà posée. C'est la famille qui, par son dispositif dual, doit résoudre la contradiction de l'économie politique.

A l'origine de la famille bourgeoise, le profit ! Ça coûte combien de profiter ? Ça sert à quoi, le profit ? A mettre en scène le désir et l'univers de la faute. Il ne faut pas avoir peur des mots : la démarche laïque et socialiste consiste à proposer l'équivalent des grands mots de la religion. Reconstituer la phénoménologie du profit, c'est reconstituer la genèse du péché originel. Le désir naît du profit, d'une fondamentale situation de classe. Il y a eu extorsion de la plus-value, exploitation de l'homme par l'homme. Mais, du coup, apparaît le moyen de la jouissance. « L'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre » ; de même, la problématique du désir n'apparaît qu'avec le moyen économique, financier, culturel, de la jouissance. Dès le principe, la structure du désir est révélée : extorsion de la plus-value, moyen de jouissance. Il y a un rapport d'expression immédiat.

Cette situation originelle du désir ne retrouve dans l'ontogenèse comme dans la phylogenèse. *Uhomo erectus* satisfera ses besoins avec la prédation, la domestication, l'esclavagisme. Le bébé est le consommateur absolu qui reçoit tout sans contrepartie. L'ontogenèse et la phylogenèse collaborent pour désigner le péché originel : l'exploitation de l'Autre, le profiter de l'Autre, qui se fera économie de profit. Péché originel, car situation objective, constitutive de l'économie de survie.

Il faut convenir que ces propositions peuvent paraître énormes : le péché originel comme double expression de la consommation sans production. Mais il ne s'agit pas d'un jeu subjectif car c'est la situation de l'espèce humaine. Ceux qui pourraient se gausser d'un tel paradoxe prouvent qu'ils ne peuvent quitter l'univers de la faute, la non-reconnaissance d'un sujet responsable.

Le paradoxe, c'est cette dualité de l'impératif catégorique qui doit constituer le genre humain - le devoir objectif - et qui, pour ce faire, met en place l'accumulation primitive fondée sur l'exploitation de l'autre. Cette capitalisation permettra de passer à l'économie de subsistance qui se distingue de 1' économie de survie par l'accumulation d'un surplus.

La praxis est cette double édification originelle du désir : une économie politique qui assume la situation parasitaire de l'homme dans la mesure où elle prend en charge « le péché du monde ». La praxis, qui se fait prédation, domestication, esclavagisme, est déjà une réponse à la situation « naturelle » de l'homme. Elle libère de la nature, mais impose en même temps une autre aliénation à l'homme : l'impératif catégorique, enraciné dans une intentionnalité encore indéterminée, prend la force de la praxis et, par le profit et l'exploitation de l'autre, se libère du non-sens originel.

Reconstituer la phénoménologie du profit, c'est bien reconstituer la genèse du péché originel, celle du désir. L'interdit se constitue selon l'impératif économique. L'intentionnalité désirante sera l'articulation de ces trois moments de l'économie politique : extorsion de la plus-value ; non réinvestissement dans une part de jouissance ; réinvestissement dans l'équipement productif.

C'est la création de la latence qui caractérise le désir. Elle est le non passage à l'acte toujours recommencé, le ressassement de l'impuissance. Le désir « cuit dans son jus », névrose objective. Aussi, la problématique de la jouissance est une problématique gauchiste : défaire l'ordre social pour retrouver l'originelle extorsion de la plus-value qui permet accéder à la jouissance. C'est la consommation transgressive. Le gauchiste ne veut que la mort symbolique du père, et en a trop besoin pour s'en défaire définitivement. Il veut un père suffisamment fort pour s'imposer au producteur et assez défait pour pouvoir lui soustraire la part de jouissance : le libéralisme libertaire. Au père la honte de

l'oppression alors que le fils tire les marrons du feu. Le gauchiste doit procéder au détournement du profit sur le mode transgressif. La ré-appropriation du moyen de la jouissance est l'hypocrite dénégation du moyen d'accumuler le profit.

Pour que désir — occidental et de classe — il y ait, il faut l'extorsion de la plus-value par le pouvoir du père et l'accès à la jouissance par la transgression du fils.

d/ Les marchandises clandestines et vénéneuses

La consommation transgressive se constitue selon les lois du marché. Celui-ci peut être défini comme vente à une certaine clientèle d'un certain produit selon une certaine promotion de vente. Le marché du désir est bien plus que la conquête du marché. Il crée les conditions d'existence de son propre marché. Le produit à consommer ? Il échappe totalement à l'économie politique des économistes anglais et même du marxisme. Celui-ci n'a défini que le procès de production, laissant vacant tout un processus clandestin et marginal. Aussi, paradoxalement, c'est le discours religieux qui est au plus près des catégories de référence du marché du désir. Saint Augustin désigne « les concupiscences ». Celles-ci seront à l'origine du marché du désir qui ne fera que reprendre des intentionnalités déjà montrées du doigt par la morale et désignées comme tentations qui peuvent devenir vices pour la religion.

On peut désigner les tentations, concupiscences, qui se développent en marchandises clandestines d'un ténébreux marché. Les produits à consommer : l'alcool, la drogue, le sexe, le jeu. Cette nomenclature n'est pas limitative. Elle est déjà un tri. On peut se demander, par exemple, si « la violence » n'est pas devenue, elle aussi, une consommation ludique !

Les *Fleurs du Mal* vont devenir les quatre ou cinq vénéneuses marchandises clandestines qui servent de fond de commerce au libéralisme libertaire. Comment se fait-il que ces fondamentales marchandises ne soient pas reconnues comme telles en un ensemble synthétique, alors qu'elles sont devenues l'essentielle caractéristique de « la modernité ». C'est dire l'impuissance conceptuelle du prétendu « intellectuel de gauche » qui ne perçoit que des lambeaux, des fragments de ce marché du désir. Il n'y a pas d'économie politique élaborée de la marchandise clandestine, illicite, souterraine, de ces quatre vecteurs de la consommation transgressive. La religion et la morale ont accompli cet exploit : créer un domaine réservé — celui du péché - sans aucun lien avec l'économie politique ! Et cette-ci, même marxiste, doit fonctionner selon cette situation idéologique. Les défauts et les vices n'auront pas d'économie politique : aussi la Maffia est-elle plus éloquente sur la réelle économie politique que l'anthropologue, l'économiste (anglais) et le politologue confondus.

e/ *La redistribution d'une part du profit comme pouvoir d'achat du désir*

Les vénéneuses marchandises clandestines sont donc le produit à vendre. Quelles sont les cibles - prescriptives, privilégiées - de ce marché ? Les femmes et les jeunes. Quel est le moyen de financement ? Le pouvoir d'achat des nouvelles couches moyennes. Qui fait la propagande-publicitaire ? L'imprécateur thuriféraire. Selon quelle stratégie ? L'initiation mondaine à la civilisation capitaliste permet aux vénéneuses marchandises d'imposer un consumérisme qui doit miner les valeurs de l'éducation nationale. Cette mercantilisation permet de compléter le tableau de la hiérarchie sociale selon le désir. On aura

l'ensemble besoin-désir qui constitue le nœud de la société de classes.

On peut suggérer la classification et hiérarchisation de la société dite de consommation :

Ordre de la survie		
travailleur étranger sous-prolétariat	Maghrébin, etc.	→ économie de survie
Ordre du besoin		
classe ouvrière	couple employé-ouvrier	→ économie de subsistance (biens d'équipement collectif et des ménages)
Marché du désir		
nouvelles couches moyennes	→ hiérarchie du management et de l'animation	→ consommation transgressive
Marché du luxe		
nouveaux riches de la mondialisation	→ jet-society	→ luxe

Mai 68 marque le passage de la culture petite bourgeoise a la culture des nouvelles couches moyennes. Ce qui caractérise celles-ci, c'est qu'elles n'ont pas de statut de classe alors qu'elles se font pouvoir hégémonique. On ne peut parler de classe moyenne, mais d'accumulation de couches qui, aussi différenciées et hiérarchisées qu'elles soient, restent moyennes, c'est-à-dire entre deux classes sociales. C'est, qu'en termes économiques, il ne peut y avoir que deux classes sociales. Celle qui possède les moyens de production et celle qui apporte la force productive matérielle directe.

Les nouvelles couches moyennes vont constituer un ordre, celui des services, du tertiaire, du quaternaire. Cet ordre n'est autre que l'extension maximale des services. Ceux-ci, jusqu'aux Trente Glorieuses, étaient essentiellement constitués selon les surplus de la bourgeoisie de l'avoir (alors, la contradiction interne peut jouer).

Le nouvel ordre, médiateur, lui, est constitué d'apports de la hiérarchie bourgeoise, mais aussi de la promotion de la classe ouvrière.

La partie supérieure de ces couches moyennes est une dérive de la bourgeoisie, la partie inférieure, une dérive de la classe ouvrière. La contradiction interne (de la bourgeoisie), qui joue encore, est totalement surdéterminée par cette double constitution des nouvelles couches moyennes. C'est maintenant la société globale qui est concernée selon deux ruptures, symétriques, avec les classes sociales originelles.

Ces deux apports de population, combien hétérogènes au départ, vont s'homogénéiser en tant qu'ordre, selon leur commune vocation de médiation, de service, selon le nouveau mode fonctionnel et relationnel, selon un commun mode de vie.

Cette opération culturelle peut être interprétée comme l'essentielle stratégie du libéralisme. C'est que cette commune participation, construction de l'ordre nouveau en sa base et en sa hiérarchie, est la négation des valeurs originelles, celles de la bourgeoisie de l'avoir et celles de la classe ouvrière. Toute affirmation est une négation : c'est le même mouvement, de participer à l'ordre nouveau et de nier les valeurs originelles. Il se trouve que cette négation n'est autre que celle de l'éthique de la praxis et de la morale bourgeoise ! C'est une totale « révolution culturelle », mais à l'envers.

L'éthique n'est autre que la situation objective d'une classe sociale pour qui la nécessité est vertu, la classe ouvrière. Cette classe est doublement éthique, par la production et par la consommation. Par la production, elle « donne », elle apporte les biens de consommation aux autres, à la bourgeoisie. Pour ce qui est de sa consommation, elle est réduite aux biens de subsistance et d'équipement ménager. L'ouvrier n'existe que par sa classe sociale. Et celle-ci n'est autre que la « situation » éthique, objective.

Tout au contraire, la morale bourgeoise est liberté, mais liberté de classe. Elle échappe à la nécessité de l'ordre éthique. C'est qu'elle accède à la dualité constitutive de son économie politique. D'une part, le mouvement de concentration, d'accumulation et, d'autre part, celui de la dilatation, de l'expansion. Cette dualité se manifeste en tant que radicale contradiction de la morale bourgeoise. Elle peut même nier cette nécessité. Fondamentalement, la liberté bourgeoise, et plus généralement celle de la classe dominante, est l'accès à ces systèmes opposés de la morale : stoïcisme ou épicurisme, sacrifice ou jouissance, vertu ou vice, etc. Le bourgeois a le pouvoir de choisir une existence contradictoire : « alternance et syncrétisme », disait Montherlant. Le bourgeois culturel reste « disponible » ou « s'engage » (Gide et Sartre). Cette dualité est l'expression culturelle même du pouvoir de classe. La liberté est la détermination de la contradiction de classe, de ses deux moments constitutifs.

A l'opposé, la classe ouvrière est la classe sociale qui ne peut qu'identifier niveau de vie et genre de vie. Il n'y a pas de marge, donc de choix. La classe bourgeoise, au contraire, peut accéder à la contradiction du niveau de vie et du genre de vie et même à la contradiction des genres de vie. Elle possède cette liberté : la dualité de complémentarité.

Les nouvelles couches moyennes, en leur généalogie, sont donc constitutivement, la négation, le refus, l'abolition de l'éthique de la praxis et du jeu de la morale. Elles ne sont plus concernées par la nécessité du réinvestissement productif et sont totalement disponibles à la manipulation de la stratégie politique et marchande du libéralisme libertaire. C'est la liberté du libéralisme, c'est la société du salariat généralisé qui permet d'accéder au moyen de la jouissance, de ne plus réinvestir tout le profit dans l'équipement productif, mais d'en extraire une part dévolue à la jouissance. Il y aura redistribution du profit, essentiellement aux nouvelles couches moyennes.

Deux systèmes de métiers vont se constituer selon l'encadrement du travail - management - et selon l'encadrement du loisir - l'animation ; ce sont deux systèmes hiérarchisés. C'est sous ce double contrôle que se développent les métiers qui ne sont pas de production matérielle directe, mais qui sont nécessaires aux métiers de la production industrielle : ingénieurs, techniciens, chercheurs.

Une part du profit national sera réinvestie comme salaire des métiers d'encadrement du travail, ingénieurs, techniciens, cadres. Cela donne essentiellement le cadre et les cadres supérieurs, moyens, subalternes. Mais tout cela dans une ambiguïté généralisée : un immense corps de métiers va proliférer — constitué à la fois de travail productif et de service coercitif. Le cadre est à la fois coercition douce et forte valeur ajoutée. L'intérêt de ce système, c'est que le pouvoir politique disparaît comme métier spécifique dans la mesure où il se fait immanent au procès de production et au procès de consommation.

Ce surplus salarial apparaît, en sa spécificité, lorsque, d'une part, les biens d'équipement collectifs et des ménages sont acquis - comme confort - et que d'autre part, on n'a plus à les réinvestir dans l'équipement productif. C'est dire le

gros bénéfice de ce salarié, le capital jouissance dont il dispose. Tout semble se passer comme si les force productives et les moyens de production n'étaient plus que les services des nouvelles couches moyennes, les services des services (tertiaires et quaternaires) ! C'est un fabuleux renversement des rôles, une prise de pouvoir.

Il est évident que plus l'on monte dans la hiérarchie, plus le potentiel de jouissance s'accroît. Mais la jouissance est aussi prévue en sens inverse, plus on descend dans la hiérarchie. C'est la jouissance symbolique de la consommation transgressive. L'accession aux produits du marché du désir est alors très réduite. A la place des objets (les marques) et services, on consomme de la symbolique, des signes, des attitudes, des paroles. Ce modèle est alors valable, aussi, pour les jeunes des cités de banlieues. Les bandes - la dynamique de groupe - consomment de la transgression. Quel jeu de dupes !

De même que le cadet et le petit bourgeois convergent vers le même lieu - les quartiers d'artistes -, les rejetons des nouvelles couches moyennes et ceux des banlieues — d'origine africaine, maghrébine -, consuméristes riches et pauvres, se retrouvent et se côtoient au Forum des Halles. Ce sont les décideurs de la mode. Ils sont rejetés par les rejetons de la bourgeoisie traditionnelle, car où aller pour occuper le temps de loisir-chômage ?

f/ La mode, accès à la jouissance comme promotion du marché du désir

Si les nouvelles couches moyennes ont conquis le moyen budgétaire de la jouissance, ce qui en fait tout à la fois les créatrices du modèle consumeriste et ses usagers, l'expansionnisme quasi illimité de la consommation transgressive se réalise essentiellement grâce aux jeunes et aux femmes.

Les deux populations ont été l'objet d'une fabuleuse opération de marketing exhaussé jusqu'à l'espèce humaine. Le succès du libéralisme libertaire se fonde sur cette universalisation d'un modèle qui s'intègre par l'existence même. Femme et jeune représentent une énorme clientèle potentielle. Mais, surtout, ce sont des prescripteurs, des panneaux publicitaires vivants, des mises en pratique, des TP du libéralisme libertaire. Le comble de l'ironie capitaliste, c'est qu'il fait fonctionner ces deux porte-drapeaux de la mode, à l'image de l'homme-sandwich et gratuitement. Il n'existe pas d'institution, d'organisation caritative ou de fondation philanthropique, à laquelle le libéralisme ne pourrait reverser une part du bénéfice publicitaire de la femme jeune et jolie ou du jeune qui s'émancipe. Ces deux espèces sont utilisées à leur insu, bien que le narcissisme prépare à une collaboration à la fois ontologique et de classe, celle qui fera l'éternel féminin et l'éternel adolescent, ces deux avant-gardes du consumérisme du libéralisme libertaire.

La plus fantastique campagne publicitaire visant le genre humain lui-même, prescription de masse, ne nécessite aucun investissement financier ! L'image de l'homme et de la femme peut être manipulée dans tous les sens sans que le jeune et la femme puissent intervenir. Tout est bénéfice, profit, comme une taxation, une importation. Mais ce qui est te plus aliénant, c'est que cette imagerie flatteuse est interprétée par le narcissisme comme étant l'essence du jeune et de la femme, ce qu'il faut être pour être femme et jeune.

Cette exploitation du corps humain rend le libéralisme libertaire redevable d'une immense dette à l'égard du jeune et de la femme. La monstruosité de l'opération ne peut être traduite qu'en termes de philosophie de la connaissance. Le

capitalisme est le maître d'œuvre de la phénoménologie des mœurs de la mise en relation du procès de production et du procès de consommation. Ton corps est à eux. La mode assure la médiation de l'économie de subsistance à la consommation transgressive. C'est à coup de modes que le libéralisme libertaire fait son chemin. Elle est encore non délictueuse, mais elle doit faire scandale. Son porteur est branché sans être accro. Disponibilité gidienne.

La course après les marques est une essentielle caractéristique de la mode. C'est la rupture avec la production de série sans accéder au luxe. Ce sont les signes extérieurs de la cherté et de la rareté, une sélection d'affinités électives. J'ai la marque que tu n'as pas : tu n'existes pas. Mais si j'ai la marque que tu as, tu es complice et concurrent : un autre univers commence. Tout un système de signes va baliser les comportements et pénétrer le tissu social du conformisme, ruse « entriste » du désir que nous « inflige » le libéralisme libertaire.

Comment les femmes et les jeunes apprennent-ils le désir du libéralisme libertaire ! Il faut inverser l'ordre de la connaissance « bourgeoise ». Encore une fois, ce n'est pas un être pur et désirant qui se heurte à une corruption généralisée. C'est une consommation transgressive nécessaire au capitalisme qui doit devenir le désir que le psychanalyste prête au sujet en toute crédulité, en toute méconnaissance.

Le désir, ça s'apprend, au fur et à mesure qu'il fait son marché. C'est toute une éducation, un dressage. 11 faut d'abord connaître les raisons du marché cachées derrière les usages, les alibis, les médiations : le produit à vendre, la marchandise (l'alcool, le sexe, le jeu). On a pu redécouvrir, alors, le moyen financier, salarial, de cette consommation transgressive : la récupération d'une part du profit par les nouvelles couches moyennes. La femme et le jeune se font les commis voyageurs de la nouvelle marchandise, véhiculée par la mode.

Alors la problématique du marché : comment vendre les vénéneuses qui peuvent tellement rapporter ? Alors la problématique du désir : comment passer à l'acte, accéder à la jouissance ? Question commune : comment passer d'une économie de subsistance à l'économie de la consommation transgressive ?

Réponse du libéralisme libertaire : identifier l'accès à la jouissance et la promotion de vente. Chaque composante est portée, vivifiée par l'autre. Ainsi, s'impose le marché du désir.

« L'initiation mondaine à la civilisation capitaliste » - titre de la première partie de l'ouvrage déjà cité, « Le capitalisme de la séduction » - reconstitue les médiations et les catégories du passage de l'économie de la rareté à l'économie de consommation transgressive, en partant des figures de la création du désir. L'imprécateur thuriféraire tiendra le discours de ce transfert.

g/ Les déviances antisociales immanentes à la consommation transgressive

(1) Le pré-fascisme comportemental, culturo-mondain

Avec le libéralisme libertaire, le communautarisme et le fantasmatique ont droit de cité. Le fantasme passe à l'acte et la communauté se fait communautarisme.

Tout concept se déploie en extension et en compréhension - les femmes - la femme -, en quantité et en qualité, selon le fond et selon la forme. La consommation transgressive est un concept qui peut s'axiomatiser et se

formaliser selon deux entités qui recouvrent les catégories énumérées : le communautarisme et le fantasmatique. Le premier dit l'extension, la forme, la quantité ; le second dit l'intentionnalité, le qualitatif, le subjectif.

Les deux déviances doivent se soumettre au travail de la censure. Pour être intégrées, socialisées, les conduites de déviance doivent permettre un contrôle normatif. Le permissif est bien le mot qui traduit cette situation de tolérance réciproque. Les conduites de déviance sont donc des compromis, des médiations, des transitions.

Le jeu de ces conduites est d'être mi-normatives, mi-permissives, lieu de l'échange comportemental qui permet l'actualisation du fantasme sans encore passage à l'acte, la mise en forme identitaire sans acte d'accomplissement social.

Je désignerai ce moment comportemental comme expérience d'un transgressif pré-fasciste, dans la mesure où il ne comporte ni l'économique, ni le politique, mais où il est pur relationnel, intersubjectif, psychique.

C'est le statut du fantasme, d'une intentionnalité qui ne doit pas sortir d'elle-même mais qui doit aussi prendre forme sociale. Bref, le pervers polymorphe est pré-fasciste, dans la mesure où il ne peut donner consistance politique à ses pulsions, alors que celles-ci sont chargées d'intentionnalité.

Le pré-fascisme est une transgression qui, n'étant pas politique ou économique, reste comportementale, échange subjectif, littéraire, psychologique.

Dont acte. Pas de procès d'intention. Pré-fascisme comportementaliste. Avant le fascisme. Le fascisme économique et politique ne suit pas nécessairement ce pré-fascisme. Autre caractéristique : ce pré-fascisme de la relation privée peut s'auto-critiquer, se remettre en question (Dostoïevski).

Et la modernité a sécrété une notion faux cul — comme celles qui doivent cacher la réalité de la contre-révolution libérale : le harcèlement sexuel. Celui-ci n'est qu'un repère juridique, un délit qui ignore la consommation transgressive du libéralisme libertaire. Et le sado-masochisme ? Et le sadisme ? Lequel ? Celui de l'esthète ou celui de la soldatesque ?

Car le problème qui ne peut plus être éludé, c'est celui du passage à l'acte. Pasolini nous aide à le comprendre : la véritable perversion du fantasme n'est autre que le passage à l'acte, celui qui transpose le fascisme culturel en comportement monstrueux du SS.

(2) Le communautarisme homo, négationnisme de la femme, atteinte à la vie privée, trafic de signes

La bande adolescente du « capitalisme de la séduction » a grandi. Le descriptif proposé dans l'ouvrage du même nom[2], a pris forme moderniste : le communautarisme. Le système des exclusions, de la femme - bannissement d'une moitié de l'humanité ! - est devenu droit de cité. Au commencement du communautarisme homo, la non-existence de la femme est proposée, dans la mesure où « l'autre » la remplace, ou bien dans la mesure où la femme n'a affaire qu'à son double. Cette redistribution de la division des sexes est une proclamation machiste ultra xénophobe : il n'y a qu'une race, l'homo. L'homme est déjà suspect à l'homo. C'est peut-être un traître...

De même qu'on a pu dire qu'il n'y avait plus que les curés pour vouloir se marier, on pourrait avancer qu'il n'y a plus que les homosexuels qui veulent avoir des enfants. Le mot

[2] Michel Clouscard: **Le capitalisme de la séduction**. ***Critique de la sociale-démocratie libertaire.*** Editions sociales, Paris, 1982

qui vient irrésistiblement pour définir l'univers homo communautariste : la contrefaçon. C'est la copie d'un modèle, copie manquée d'un acte manqué. La « folle » en témoigne, dans la dérision. Le communautarisrne est l'inauthentique ; il est un univers parallèle qui copie la copie sans pouvoir atteindre son identité.

Ce détournement du genre humain, qui aurait comme conséquence défensive un féminisme de grand renfermement identitaire, signifierait condamner l'humanité à une éternelle guerre des sexes.

(3) L'investissement du pré-fascisme comportemental dans le fascisme politique

Le fantasmatique est la maximale consommation transgressive rendue possible par la meilleure société libérale qui soit possible. C'est le mode d'existence du particulier, lequel est la négation de l'universel du genre (humain) et de la singularité (du sujet). Le fantasmatique s'accomplit comme une unicité - « ce que jamais on ne verra deux fois » -, mais de la gratuité et de la contingence. C'est bien l'unique, mais comme ratage de l'universalité du genre et du sujet, caricature même de l'Un. « Réussir sa vie, réaliser son fantasme », tel est le précepte de la libertaire désirance libérale. C'est une privatisation maximale de l'universel, une appropriation anomique, le particulier ne pouvant exister que par la négation de la singularité universelle. La norme n'est autre que l'exploitation de l'Autre. Aucun fantasme n'est innocent.

« Fantasmez, nous nous chargeons du reste », disent les parrains - maffieux, publicistes, culturels. Le reste : l'approvisionnement en chair fraîche (plus ou moins), et les quatre vénéneuses du marché clandestin.

La distinction essentielle entre le pré-fascisme culturel et le fascisme est le passage à l'acte. C'est une notion aussi importante que la préméditation pour le pénal. Celle-ci est une circonstance aggravante. Le non-passage à l'acte autorise toute une culture de la proclamation fantasmatique qui peut procéder, d'elle-même, à toute une critique, autocensure. Il faut non seulement reconnaître la fonction cathartique de l'art, mais aussi s'en féliciter ! Qui ne passe pas à l'acte passe effectivement à l'acte esthétique, ou esthétisant, à la littérature, à Nabokoff.

Encore une fois, qu'il n'y ait pas de malentendu. Reconnaître l'existence du fantasme, ce n'est ni le condamner *a priori*, ni lui accorder droit de cité. C'est faire apparaître une problématique éludée et falsifiée par le consensus. Sous prétexte littéraire, on ne peut dire n'importe quoi en éludant toute responsabilité. Ce serait d'ailleurs réduire cette culture à l'insignifiance si elle ne devait rendre compte à personne.

Mais demeure la présomption d'innocence. Et cette question : s'il n'y a pas passage à l'acte, n'y a-t-il pas incitation au passage à l'acte ?

Le couple Heidegger-Deleuze permet de situer la problématique des rapports de la fantasmatique culturelle et du fascisme politique, avoué. Heidegger, non seulement incite, mais passe à l'acte. Deleuze en reste à la proclamation comportementaliste. Heidegger relève de la sanction politique. Deleuze doit être soumis au jugement éthique.

La mise en relation de Lacan et de Deleuze complète celle de Heidegger et de Deleuze. Si celui-ci est dédouané de tout fascisme politique, la querelle à propos du caractère positif ou négatif de «l'objet partiel» révèle le versant caché de l'anti-Œdipe. Cet objet partiel est le rappel de la fixation sexuelle des premiers stades de la sexualité, orale et anale.

Toute une symbolique traduit ces deux archaïsmes, ces deux économies libidinales, ce double système régressif.

Le fantasme est une histoire particulière, alors que les stades oral et anal sont les modes d'existence de la sexualité infantile qui n'est autre que la sexualité régressive. La mercantilisation initiatique et l'instrumentation de l'Autre se systématisent et se radicalisent selon le fétichisme et le sado-masochisme, ce haut de gamme de la consommation transgressive, les deux super-fantasmes du marché du désir.

Il s'agit de « services » lourdement tarifés par la call-girl : les « spéciales dites aussi fantaisies », surplus de la passe « normale », strictement minutée. Ce sont des produits de luxe pour une clientèle qui en a les moyens, comme la jet-society, l'élite intellectuelle, les cadres (supérieurs, moyens, inférieurs).

Ce n'est là qu'usage prostitutionnel ?

Justement. Où commence et où finit le prostitutionnel ? C'est l'actuelle économie politique que j'ai définie comme telle. La prostitution est tellement hiérarchisée qu'elle en devient hiérarchie de classe : du travail à la chaîne, « abattage », à la prestation erotique du mannequin (vedette si possible), de la femme entretenue à la putain culturelle, de la femme soumise à la femme libéralisée, la sexualité paraît surdéterminée par la consommation transgressive.

Ma méthode propose un renversement : c'est le pouvoir et la hiérarchie de classe qui décident du sens à donner aux fantasmes (« anomie désirante »). Alors se développe toute une systématique comportementale dont l'interprétation doit être élargie. La fétichisation ne doit pas être réduite à l'objet-fétiche (bottine, culotte, etc.). Elle est une démarche *a priori* de réduction symbolique du système d'objets et de services. C'est tout le marché du désir - son système d'objets et de services - qui est actualisé par la présence du fétiche. Alors le fantasme est le rituel initiatique que nous avons décrit dans « Le capitalisme de la séduction ». Le fétiche, c'est l'accès à la production *underground* capitaliste. Disposer du fétiche, c'est disposer du signal, de la mise en route de la consommation transgressive.

Le sado-masochisme est le nécessaire complément de la fétichisation. Mais il est aussi stade sexuel surdéterminé par le mimétisme concurrentiel. Le complexe de l'assassin de John Lennon en est la meilleure illustration. Le sado-masochisme apparaît alors en sa forme mondaine la plus significative, la plus élaborée, solution finale. «Je t'admire tellement que je dois te tuer. Non pas que je sois bêtement jaloux (peut-on jalouser les dieux ?), mais parce que tu es devenu inimitable. Tu as tué le jeu. On doit te mettre hors-jeu. »

Le mimétisme concurrentiel ne fait que ratifier cette loi « naturelle » : il se trouve qu'il y a plus d'hommes qui désirent les femmes jeunes et jolies qu'il n'y a de femmes jeunes et jolies. C'est la création d'une hiérarchie « mondaine » entre les hommes et les femmes, mais déterminante. Ce mimétisme concurrentiel se fait course à l'instrumentation et à la manipulation, à la mercantilisation et au prostitutionnel. Il ne peut que vouloir détruire (concurrence) ce qu'il admire (imitation). C'est un combat mondain, mais aussi un combat intime, constitutif de la conscience désirante.

Cette dualité de dissolution va constituer la pathologie de la modernité, le passage de la culture névrotique du petit bourgeois à la dépression nerveuse de la modernité des nouvelles couches moyennes. C'est un état de schizophrénie sociale, mais aussi de paranoïa. Les deux psychoses guettent le dépressif.

2 L'accession du capitalisme au double profit

La pathologie de l'auto-exploitation

Avec le marché du désir, le capitalisme accède à un nouveau système de profit et ouvre un second front, un second marché, souterrain, illicite, clandestin. Il serait peut-être temps que nos intellectuels de gauche s'en rendent compte et « fassent quelque chose ». Le capitalisme a créé la clientèle de ce marché : la société civile décomposée, en mosaïque, de bric et de broc, qui fait de l'Etat un Etat croupion, lequel ne fait qu'assurer le minima de gestion bureaucratique et technocratique.

Il y a deux sortes de profit. Sur le travail (la plus-value) et sur la marchandise (le bénéfice). Ma démarche consiste à définir en termes phénoménologiques les deux profits, selon le procès de production et selon le procès de consommation. jusqu'à la seconde guerre mondiale, le libéralisme en était resté (si l'on peut dire) à l'exploitation « intensive » du premier genre. La société traditionnelle satisfait le nécessaire avant le superflu, avant les biens et les conduites du désir, elle doit satisfaire les besoins élémentaires.

Le marché du désir, de l'interdit, du nocturne a métamorphosé le marché officiel, licite, juridique, selon trois déterminations capitales :

- en lui adjoignant tout un nouveau système de profit ;

- en lui servant de vitrine publicitaire, de promotion de vente (libéralisation sexuelle, Hollywood, Coca Cola) ;

- en lui injectant clandestinement d'énormes capitaux (blanchiment de l'argent).

On pourrait même en conclure que ce marché du désir a sauvé le capitalisme en crise. Du coup, le fascisme national-socialiste des années folles n'est plus qu'un spectre. En tout cas, le marché du désir a fondamentalement modifié la relation du fascisme et du libéralisme, selon des stratégies populistes. Ce marché du désir transforme radicalement la relation de la conscience et de l'inconscient.

Du temps de la lutte classe contre classe, c'est le dispositif de la dualité antagoniste de la production et de la consommation qui joue. Le marché du désir n'intervient pas en tant que tel. Alors que l'exploitation du libéralisme moderniste sera le développement maximal à un triple niveau : développement des deux marchés, le marché traditionnel et le marché du désir ; développement d'une double exploitation, celle du terrorisme économique et celle de la permissivité des mœurs ; développement d'une double économie, celle du diurne et du nocturne, du licite et de l'interdit. Le libéralisme invente ainsi un double système du profit.

Les nouvelles couches moyennes font intervenir la nouvelle logique du tiers inclus, bien différente de la logique duale du traditionnel classe contre classe. Politiquement, c'est la troisième voie. En termes d'économie politique, c'est le marché du désir. La société du salariat généralisé en est la résultante socio-économique.

Partie II

Que faire face au libéralisme libertaire ? (1)

L'urgence d'une morale provisoire et la nécessité d'une éthique progressiste

é Éi

Que faire face à la société narcissique et prostitutionnelle, à son économie clandestine, au marché du désir, aux trois parrains de la consommation transgressive, aux quatre vénéneuses ?

Et surtout, que faire face à la logique du libéralisme libertaire : à une consommation transgressive qui en vient au discours pré-fasciste du culturo-mondain, au règne du communautarisme et du fantasmatique ?

Et encore : que faire face à la contre-révolution libérale, du Mai 68 du Petit Prince de l'estudiantisme populiste à l'Avril 2002 de Super Populiste Le Pen ?

Avant tout, que faire face aux souffrances que, sous les dehors d'un plaisir débridé, nous ne pouvons que cacher ?

Contraint et forcé de dénoncer les causes de ces souffrances - et de jouer le rôle du censeur -, il faut aussi pouvoir proposer le contrepoint qu'est l'espérance du bonheur et ses chemins.

A LA MORALE CITOYENNE

1 Fais ce que voudras, mais respecte le code de la route.

Face à la société permissive, que faire ? En attendant « le changement » ou « le chambardement », suivons l'exemple de Descartes, vivons selon les us et coutumes de l'ici et du maintenant, la visée de l'universel se réduisant à une pratique personnelle selon certains préceptes. Vivons au jour le jour en essayant de sauver les meubles. Cette morale provisoire sera une survie citoyenne : une stratégie.

Aussi doit-on chercher, dans le système bouclé de toute part qu'est le libéralisme libertaire, la pratique sociale qui sera suffisamment développée - fonction, service, institution - pour servir d'ancrage à la résistance. Il faut qu'elle soit suffisamment implantée pour disposer déjà d'une autonomie relative - et même d'unités cogestionnaires. Il faut qu'elle soit déjà bien engagée pour échapper au couple infernal (permissif et répressif) et au mondain - catégorie décisive car subversion qui cache son pouvoir sous les dehors de la frivolité. Cette alliance doit proposer les fondements mêmes d'une morale provisoire.

Vous jouez au Sphinx ?

Je dois m'appuyer sur ce qui est l'esthétique même du XX° siècle. Cette esthétique, réputée introuvable, est pourtant tellement populaire qu'elle condamne l'art officiel - surréaliste et subversif - à l'abstrait ; c'est qu'elle occupe déjà tout le concret du figuratif. Car l'art est abstrait quand il ne peut prendre un contenu. Ce n'est pas un style, c'est un manque.

La puissance de résistance que nous cherchons puise ses fondements dans la philosophie grecque, qui la conçoit comme donation d'existence et « beauté vivante ».

Celle que Platon plaçait même au dessus de la musique et de la poésie, celle des]eux Olympiques ? C'est une bien belle présentation de ce qu'est devenu une bien vilaine marchandise : le sport. Vous présente^ une image qui date... Celle du baron, du bon vieux temps de l'olympisme, couronnement d'un humanisme du corps sain en une âme saine. Et la dope ?

Je peux surenchérir et renvoyer dos à dos drogue et dope, double face de la même médaille, les deux prototypes de la même mercantilisation du corps. Ce doit être le double combat de la citoyenneté, l'ennemi commun. Je récuse l'argumentation du sophiste qui consiste à condamner le sport de compétition à cause du dopage. Est-ce qu'on condamne l'érotisme parce qu'il y a le sida ? Le dopage aurait une longueur d'avance sur le contrôle médical ? Doubler le budget de la recherche. Augmenter aussi le budget de la police affectée à ce combat. Mais il ne s'agit là que de mesures palliatives. Pourquoi ne pas envisager une prise en charge nationale de ces fléaux, drogue et dope, et les décréter dangers publics ?

Il faudrait un service de recherche et d'enseignement intégré dans l'Education nationale pour que drogue et dopage soient scientifiquement et quotidiennement traqués. Mais peut-on lutter contre cet Etat dans l'Etat, cette multinationale qu'est la Maffia, alors que le profit de l'économie clandestine est devenu nécessaire à l'économie politique - celle d'une complicité objective et « démocratique » ?

Il n'en reste pas moins que le bilan du sport est globalement très positif. Sport, de masse ; sport, d'arbitre ; sport, d'amateur. Des millions de jeunes licenciés. Une cogestion du club, du sport. Ferveur populaire. Bénévolat : c'est le « frusqueur » qui est l'âme du sport. Le sport pourrait très bien se passer du professionnalisme. C'était le cas du rugby il n'y a pas si longtemps. Mais pourquoi se priver du plaisir de voir l'artiste, Zidane ? Le censeur terroriste et snobinard — Debord — voudrait bien l'interdire aux masses sous prétexte de « société du spectacle ». Pourtant, il y a bien le théâtre d'amateur et le théâtre de pro. Pourquoi pas un sport de masse, amateur, et un sport professionnel, élitaire.

Pourtant, le champion n 'est-il pas le couronnement du sport de compétition, lequel ne fait que reprendre et prolonger « la fameuse sélection naturelle » en l'attelant au productivisme industriel pour faire du profit ! Il impose la concurrence comme la loi humaine et propose une société hiérarchisée soumise à la loi du plus fort et de l'argent facile (le salaire du professionnel du foot) ?

Cette lecture ne rend compte - encore - que d'un aspect du sport, son côté malfaisant. Je ferai remarquer, au passage, que cette condamnation radicale, n'arrive que comme coup de pied de l'âne. Car il appartenait à l'intelligentsia - à l'intellectuel de gauche - de défendre le sport de son actuelle exploitation. Mais elle a toujours snobé le sport.

Spécificité française ou propre à l'intellectuel ?

Snobisme de parvenu et ruse corporative, mais surtout vexation narcissique. Le Grand Maître du Soupçon Nietzsche, est agréé par l'arbitre et par l'opinion intellectuelle. Mais il nous permettra aussi de repérer et de dévoiler l'homme du ressentiment.

Comment ?

C'est le complexe du recalé de la récré, expérience vécue et symbolique. Il apparaît dans la tranche d'âge qui va de l'âge de raison à la puberté, de sept à quinze ans. C'est un enfant ou un adolescent qui voulait jouer et on n'a pas voulu de lui ! Car la sélection naturelle joue en effet dans la cour des grands et des petits. C'est le moment où un groupe de gosses décident spontanément de jouer au foot et de « faire les équipes»: «on se divise». «Je prends untel», «moi, untel». Et puis il n'en reste qu'un, celui qui n'a pas été choisi, un surplus, déjà : « On vous le donne ». « Non, il nous gênerait ». Et la partie commence. Celui dont on n'a pas voulu, même quand il était donné, commence alors une carrière de recalé de la récrée qui compense par de brillantes études le déficit physique originel désigné par les copains.

La vexation serait telle qu'elle prendrait une signification symbolique ?

11 a loupé la règle du jeu. Alors que ses copains font, de la règle, le jeu et, du jeu, la règle. Le sport sera mon allié pour fonder une morale provisoire. On ne peut plus énoncer la morale comme un impératif catégorique de valeur universelle. Le « fais ce que voudras » du permissif l'interdit. Il faut se placer au niveau du « fais ce que voudras » et apporter l'éducatif, non pas comme une contrainte dont la raison échappe, mais comme jeu.

Comment l'éducateur doit-il « jouer » l'écolier ou le pré-adolescent ? Selon quelle stratégie ?

Il doit jouer sur leur terrain, déplacer le jeu, jouer au jeu de l'autre. C'est qu'il faut lutter à armes égales et aussi se mettre à l'abri du contre. C'est la stratégie élémentaire de l'éducateur. En régime permissif, toute évocation de la morale, de la civilité suscite l'anti. Aussi faut-il ne pas faire le jeu de l'adversaire (permissif) et ne pas s'exposer au ridicule. Alors, derechef : « fais ce que voudras et voici un ballon ». Le jeu sera la règle et celle-ci sera le jeu. Ces deux phrases suffisent pour concevoir un Œdipe républicain qui conjugue la liberté et la loi et se pose comme Œdipe de la praxis.

Ce moment se révèle à la récré, quand les gosses choisissent le jeu qui leur apporte la règle. Le jeu n'a d'existence que par cette règle. Il y aura le consentement à la règle : les co-équipiers. Le sport est déjà autogestion du règlement. Même l'exclu du jeu est intégré : le coupeur de citron et le frusqueur. Tous ensemble.

Le recalé de la récré est un exclu qui s'exclut. En même temps qu'il lui est dit qu'on ne veut pas de lui, il décide de ne pas avoir besoin des autres. Son narcissisme n'est pas celui d'un coupeur de citron. S'il n'y a pas de place pour lui, il n'avait pas tellement envie d'en avoir une. Mais quand même : je suis un minus qu'un collectif a rejeté !

Notre élève - lui - qui a appris le jeu de la règle, celui de la règle du jeu, n'a pas encore quitté la gratuité du jeu, la relativité ludique. Le sport de compétition va poser la règle civique et lui apporter la nécessité citoyenne. Les Jeux Olympiques arrêtaient la guerre, dans l'Antiquité grecque.

Cette trêve est un événement historique originel qui marque une rupture décisive avec le Vieux Monde. C'est l'origine de la civilisation. Mais c'est aussi la structuration de la conscience, l'engendrement réciproque de la règle et du jeu, l'origine de l'Œdipe de la praxis et son élémentaire définition. Et l'Œdipe de la praxis surdétermine l'Œdipe freudien.

Alors que l'intellectuel de gauche dénonce la compétition sportive, celle-ci s'avère l'invention de la praxis pour passer de la guerre à la paix. A la guerre, on tue et on met en esclavage. Aux J.O., on instaure la paix : le vaincu échappe à l'extermination et à l'esclavage. Il accédera même, bien plus tard, au statut polidorien : gloire au second, gloire au vaincu.

Le miracle grec est avant tout un pacifisme. Le sport est le jeu de la paix. S'il vient de la guerre, il n'a de cesse d'en sortir. L'athlète est un homme désarmé : « un paradis... à l'ombre des épées ». Paix qui n'est que provisoire : une trêve.

Pour faire du sport, il faut passer au vestiaire : se désarmer et n'être plus que le corps qui ordonne à son corps. La civilisation sportive n'est pas chevaleresque : *plus haut, plus vite, plus fort,* sont des préceptes olympiques qui s'adressent au citoyen. C'est la devise du genre humain qui reprend les trois gestes fondamentaux de l'athlète, son occupation spatio-temporelle, l'esthétique de la praxis. Car le sport est ce gestuel pacifique du corps qui est aussi esthétique de la praxis et qui achève sa création en beauté immanente (comme l'éthique) à cette praxis.

Le corps-sujet est né de la dialectique du corps et du sujet. Ce dédoublement peut se faire relation de la fin et du moyen, tantôt le réflexif supportant la pratique, tantôt l'inverse. C'est le principe de l'hominisation. L'*homo erectus* (pour la phylogenèse) et le prématuré (pour l'ontogenèse) deviennent le corps autonome, façonné par la praxis, qui peut devenir l'athlète complet de la nature. « Etre maître et processeur de la nature » est une formule devenue creuse. Être l'athlète complet de la nature est une formule polémique qui prétend dépasser la catégorisation habituelle qui repose sur le postulat que l'homme s'est fait ce qu'il est par son intelligence. Tout au contraire, l'homme a eu cette intelligence, grâce à la praxis, à son travail, de résoudre la problématique pascalienne — des deux infinis, infiniment grand et infiniment petit.

Dépourvu de crocs et de griffes, mais ayant grâce à Prométhée, le feu, l'étincelle, les forges, il a su devenir assez résistant et endurant pour surmonter les embûches de la prédation, de la concurrence naturelle, de l'adaptation au milieu. Survivre est la devise du prématuré et de *l'homo erectus.*

L'homme est l'athlète complet de la nature : de par la première proclamation des droits du corps (humain), il est le seul qui sait faire les trois gestes constitutifs du corps (humain et du travail) : courir, sauter, lancer. Les autres animaux manquent de l'une ou de l'autre des fonctions. Certes, les animaux sauvages peuvent, par l'hypertrophie d'un organe, compenser le manque de l'un ou de l'autre, de même que les singes supérieurs sont capables de conduites suivies et élaborées. Mais l'homme s'est sorti du jeu « naturel » par le jeu pour en faire l'enjeu de son jeu. L'homme joue avec son A.D.N. alors que le singe supérieur le récite.

De même que l'impératif doit être catégorique, pour opposer à l'être (de la nature) une force au moins équivalente, la logique de la praxis doit être au moins équivalente pour imposer son jeu à tous les autres jeux. La règle du jeu permet la communication des jeux. Plus les jeux augmentent, plus la règle s'étend. A la limite, il n'y a plus qu'une une règle pour tous les jeux : la loi. Quand on ne peut plus être dans le jeu, il reste le sérieux du jeu.

La règle du jeu permet donc de reprendre le jeu de la praxis, du travail, de son sérieux, de sa pénibilité, de la lutte pour maîtriser la nature. Cette praxis a pu contrôler la sélection naturelle, la prédation, la guerre. Elle doit proposer la continuité et la négation, reprendre le principe naturel en principe de civilisation : c'est le sport de compétition.

Enfin, l'homme atteint l'espace de liberté exigé par le corps et imposé par la praxis : la compétition sportive. Elle apporte à l'humain sa double libération : de l'évolutionnisme, de la sélection naturelle - on n'est plus objet de prédation, on n'est plus mangé quand on est le moins fort - et de la guerre - on n'est plus mis en esclavage ou exterminé. Et puis il y a un arbitre ! Y a-t-il un arbitre en boîte ? Il est donné à l'individu de jouer avec les éléments qui ont fait son corps, de reprendre ce qui a été le travail de la phylogenèse et de l'ontogenèse comme un jeu concurrentiel. La nature a bien instauré la course des spermatozoïdes, non pour jouer mais pour exister ; il n'y en a qu'un qui gagne, le plus rapide. Amusez-vous à gagner. Si vous perdez, ce n'est pas grave. Il y aura la troisième mi-temps.

Guerre symbolique ? Encore la guerre, mais sans se faire mal. Non : la règle du jeu. La guerre est dehors, ici on est en paix et nous jouons à gagner. A gagner quoi et pourquoi ? Je ne sais plus, je joue. Paradoxe : la compétition sportive me délivre de la « pression » de l'autre. Ailleurs, c'est la guerre, ici, c'est la paix des braves. Celle qui a été gagnée sur le champ de bataille. En boîte : ce n'est pas la guerre, la guerre des Narcisse ? La gloire sportive est ridicule ? Non. Sublime. C'est l'acte gratuit gidien. Avec, en plus, l'ironie de Socrate. Et l'admiration de la petite voisine.

Les deux univers du sport et de la boîte sont tellement antagonistes qu'ils s'ignorent. Comme il n'y a pas de guerre ouverte, les observateurs (journalistes, média) ne voient par le conflit Chacun chez soi. L'homogénéité de chaque camp est telle qu'ils peuvent se compénétrer sans se dissocier.

Mais guerre il y a : les deux France se disputent le jeune, ce fameux jeune qui doit être soit dans un camp, soit dans l'autre, soit dans le consumérisme de la consommation trangressive, soit dans le civisme de la compétition. C'est une guerre civile, intime même, de positions établies, aux rares sorties, escarmouches. Les jeux sont faits. La pesanteur sociologique de cette situation est telle qu'elle a réifié le conflit selon deux systèmes de conduites *a priori*, préfabriqués, dans lesquels il suffit de s'insérer pour s'accomplir.

Pour fonder une morale provisoire qui serait presque suffisante à l'exercice de la citoyenneté, il faut savoir passer de l'enjeu mondain à l'esprit sportif. Il faut savoir quitter le corps narcissique pour retrouver, sous forme de jeu, le corps de la praxis.

Il y a bien deux France : celle du mouvement sportif et celle de la consommation transgressive. C'est l'essentielle fracture sociale magistralement ignorée des spécialistes de la fracture et de l'éducation.

2 Le droit à la sentimentalité romanesque

La quête originelle de la morale provisoire consiste à rechercher les alliances possibles qui permettent de contribuer à la nouvelle citoyenneté. Le mouvement sportif permet de proposer une citoyenneté de la règle du jeu. Alliance qui peut surprendre ! Une deuxième alliance, non moins inattendue, sera apportée par le romanesque. Le droit au romanesque est l'autre conquête de la moderne citoyenneté. Celle-ci, après s'être constituée selon la règle du

jeu, doit accéder maintenant à l'éducation sentimentale du roman d'apprentissage, à l'apprendre à vivre.

Tout un détour historique est nécessaire pour situer cette sentimentalité romanesque. Ici, je ne ferai que reprendre 1a détermination essentielle déjà proposée par mes phénoménologie.

La féodalité a créé une affectivité spécifique de l'exogamie monogamique, celle qu'exprime le mythe de Tristan et Yseult, la genèse de la psyché. La bourgeoisie, autre culture de classe, créera son propre domaine affectif: la sentimentalité romanesque qui exprime l'intersubjectivité, le relationnel de classe, non su et non dit. Ce romanesque s'avère l'ultime résistance d'une civilisation face aux grandes dynamiques subversives du consumérisme libéral.

Ce constat est d'une importance cruciale et insoupçonnée des maîtres du soupçon. La sentimentalité romanesque est la grande refoulée, particulièrement non sue, en son sens et en sa forme, de la psychanalyse. Elle n'est autre, pourtant, que la pratique (de classe) de l'inconscient. La psychanalyse, c'est son immense mérite, a su reconnaître les fondamentaux de cette sentimentalité romanesque et accéder à sa formalisation et axiomatisation : le Sur-moi : la loi, le père ; le Je, le héros du roman qui se fera héros du divan ; le ça, la consommation libidinale, marginale, ludique.

L'idée nouvelle de bonheur, déniaisée du romanesque naïf et primaire et de la psychanalyse, peut et doit devenir l'essentielle revendication de la citoyenneté républicaine, celle qui vient des Lumières et de la Révolution Française. La sentimentalité romanesque est la quête privée de ce qui est un acquis historique, de classe. La vocation du citoyen est le bonheur. Le cas d'espèce doit se faire norme citoyenne. L'éthique de la praxis saura corriger ce que le bonheur peut et doit avoir de « suffisant ».

L'actuelle société occidentale est faite de ces trois composantes : le grand renfermement moralisateur des idéologies répressives, réactionnaires, la sentimentalité romanesque et le consumérisme transgressif. Ce sont les trois dimensions de la conscience moderne.

Les idéologues du système ne soupçonnent même pas l'ultime, situation du libéralisme libertaire : la lutte à mort de la sentimentalité romanesque — les conduites de détour — et de la consommation transgressive (du marché du désir). Cette méconnaissance méthodologique est comparable à celle, déjà évoquée, de la guerre civile (rendue invisible) de la clientèle de la boîte et du mouvement sportif. Les deux fractures sociales et culturelles fondamentales ne sont même pas apparues aux spécialistes de la fracture !

Il faut bien convenir de la défaite de l'univers romanesque. Le héros de roman — de l'ascendance du libéralisme concurrentiel — a été balayé par la nouvelle vague permissive. La brutalité de la consommation transgressive est telle qu'elle interdit, maintenant, toute conduite de médiation et de réflexion. L'intentionnalité romanesque, elle-même, doit être anéantie. Le permissif interdit le droit de rêver, d'imaginer. Il réduit la jouissance à celle de la brute positiviste. J'en conviendrai, cette sentimentalité romanesque est bien ambiguë. C'est que, de vieille machine, elle doit se faire promesse républicaine.

L'adolescent se lance vers le bonheur - intentionnalité républicaine -, rencontre le mimétisme concurrentiel et, pour persévérer en son être, doit s'allier avec l'univers romanesque et le mouvement sportif. Votre quête des alliances « tout terrain » peut sembler bigarrée.

Et je n'ai pas encore invoqué le rôle de la musique qui est un levier méconnu du combat révolutionnaire (la mélodie contre le rythme consumériste et transgressif).

Une morale provisoire qui promet le jeu et le bonheur ! On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Quel effet d'annonce ! Vous coupez l'herbe sous les pieds aux libertaires consuméristes. C'est de bonne guerre. Le «fais ce que voudras » devient droit au bonheur.

Ce droit au bonheur est fondé sur la relation dialectique de Narcisse et de Vulcain qui sont les créateurs du corps, de sa dualité constitutive, deux démarches conquérantes. L'un fait du corps un outil, l'autre en fait une image. Pour Narcisse, le corps est le moyen de séduire, pour Vulcain, le moyen du travail.

Double face de l'humain, bi-fonctionnalité qui se fera dichotomie. Je maintiens qu'il s'agit là du couple qui figure au mieux notre contradiction constitutive. C'est en déterminant les causes et les raisons anthropologiques et économiques de cette dualité que l'on peut constituer l'éthique de la praxis.

Dieu sait si le domaine culturel regorge de fractures, de ceci et de cela. Mais de même qu'est ignorée la France de la dichotomie du sport et de la boîte, cette dualité constitutive du genre humain est radicalement méconnue, non dite. La praxis - le travailleur - est si radicalement méprisée que Narcisse est sur-narcissisé. Il occupe toute la scène alors que tout se passe dans les coulisses. Le frère ennemi doit être extrait de son anonymat pour révéler son rôle décisif. Il apparaît comme l'inconscient de l'inconscient, celui de la psychanalyse ne faisant que cacher, nier, la réalité de l'éthique de la praxis.

Le refoulé est le contraire de ce que l'on croit : ce qui est prétendu refoulé, la sexualité, ne fait que cacher la réalité du refoulé : la praxis. Le refoulé de classe surdétermine le refoulé de sexe.

Je vous ferai constater que le corps de la compétition sportive, de la civilisation sportive, hellléniste, est un corps "libéré » de l'image et de l'outil, de l'aliénation de Narcisse et de celle de Vulcain. « Libéré » du corps-outil, et pour cause : l'esclavagisme. Et « libéré » du narcissisme : dans la dernière ligne droite, on n'a pas le temps de se regarder dans un miroir.

C'est ce corps qui est le support matériel et culturel de la citoyenneté. Il n'est plus dans le plaire ou le produire. Quitte à y revenir au galop : après le stade, le Banquet, la troisième mi-temps de l'hellénisme. Si je l'ai choisi comme fondement de la citoyenneté, c'est qu'il sert aussi de support à la philosophie. Ce corps qui ne doit plus se servir de l'image et qui n'a pas besoin de l'outil, qui s'est extrait de l'univers sensible et de celui de la production, est en puissance le corps de la connaissance, (du sujet transcendantal). On dispose du corps-sujet, fin et moyen.

Votre quête d'une morale citoyenne s'accomplit comme philosophie politique ?

La bonne citoyenneté n'implique pas la reconnaissance obligée de la lutte des classes. Il faut jouer le jeu, celui de la règle du jeu, de la distinction des deux ordres et de l'autonomie relative de la morale citoyenne. En tant que bon démocrate, pour jouer sérieusement le jeu démocratique, je n'ai pas le droit d'imposer à la morale citoyenne l'éthique de la praxis.

C'est une conception anti-stalinienne qui propose une différence de niveau et de nature du politique.

B L'ETHIQUE DE LA PRAXIS

1 L'antistalinisme méthodologique et politique

Il faut bien distinguer les deux ordres : celui de la morale - citoyenne - et celui de l'éthique - de la praxis. Le premier autorise le défi du « fais ce que voudras ». C'est selon le jeu de l'adversaire - le libéralisme libertaire - qu'il faut gagner, sur son terrain. Le « fais ce que voudras » implique évidemment la tolérance et l'humour du roman d'apprentissage. La citoyenneté se doit d'être bon enfant (elle arbitre).

Il n'en est pas de même pour l'éthique de la praxis. Tout au contraire : elle amène la loi, celle de l'immanence de l'éthique et de la praxis, sans tergiversation possible. Le problème des préséances, du pouvoir de décision, est définitivement réglé. On n'a plus à se demander si c'est l'éthique qui fait la praxis ou si c'est celle-ci qui engendre l'éthique.

2 L'homme originel et le procès de production

Le corps est procès de production. Il est pouvoir de faire, du devoir-faire. Il est le montage de la fin et du moyen, du corps-sujet et du corps-objet, le pouvoir démiurgique de l'homme ordinaire, cadeau de Prométhée. C'est une création continuée qui se confond avec l'existence.

Narcisse et Vulcain, les frères ennemis, constituent la dualité de la conscience, de l'anthropologie, de la phénoménologie, de l'Occident. C'est sur cette dualité que se développe le dysfonctionnement du procès de consommation et du procès de production. Et c'est ce dysfonctionnement que l'éthique de la praxis doit énoncer et résoudre.

L'anthropologie doit donc réinterpréter le processus de l'évolutionnisme qui a mis en place l'homme originel, celui du procès de production et l'homme naturel, celui du procès de consommation. Il y a donc une dichotomie originelle et constitutive des deux ordres : l'homme originel est celui du procès de production, de l'intervention de la praxis dans l'évolution. L'*homo erectus* peut être proposé comme le commencement de la praxis, lorsque le corps se **fait** instrument du corps.

Le procès de production apporte le faire. Il est geste qui commence et qui s'achève, une continuité qui peut s'articuler sur une autre continuité, une cause qui peut s'accomplir selon une finalité. Le temps et le faire sont en réciprocité et peuvent servir de moyen et de fin (cela donnera le corps-sujet). L'intentionnalité constante ordonne temps et espace selon causalité et finalité. Ce qui fait que le réel est rationnel et le rationnel réel et que les choses s'ordonnent selon le sens de la collaboration de l'intentionnalité et de la finalité.

Le tout de l'humain est cette création continuée, de procès en procès, d'individu à individu, création de faire multipliés et accumulés. L'espace et le temps se font spatio-temporalités matricielles. Et la praxis se fait outillage du corps selon le fonctionnel, le relationnel et ces spatio-temporalités. Ce procès de production enchaîne les procès de production pour en faire la chaîne de la vie et la trame sociale, l'unité de mesure du temps et de l'existence. Que peut-il y avoir de plus simple et de plus élémentaire que le gestuel procès de production ? Le miracle de la Genèse ?

L'impératif catégorique est déjà en place : « il faut », « on doit ». Le faire - le procès de production - doit se proposer comme un devoir-faire. Mais alors que Kant réduit **cet** impératif catégorique à un formalisme volontariste, le procès de production se fait constitutif de l'être social. Ce que l'on peut faire, ce que l'on sait faire, doit devenir impératif

catégorique pour faire la Cité (totem, dieux, dieu, sorcier, prêtre, morale, interdit, etc.).

Il ne s'agit donc pas d'un simple bricolage. Pour qu'il y ait au moins égale concurrence - pour qu'il n'y ait pas procès d'ethnocentrisme - il faut que le procès de production soit une force au moins égale à la nécessité de l'être, à la certitude de devenir. L'impératif catégorique est cette force au moins égale aux lois de la nature, au *logos* de l'être. Le devoir-faire le « il faut faire », doivent se proposer comme une loi, un absolu. « Il faut » et « il faut être » deviennent égaux de « il est ».

L'être (social) ne peut être que par la loi. Celle-ci ne tombe plus du ciel. Elle est la nécessité qui fait l'être : le pouvoir de créer, qui a fait l'être, devient le pouvoir de créer, grâce à la loi. Celle-ci a valeur ontologique. Ce rôle sera aboli quand la Cité aura acquis son fonctionnement pour devenir simple axiologie.

La praxis, par le procès de production, peut imposer à l'être la concurrence du devoir-faire. « Faire » égale « être » - c'est le même pouvoir de création - quand le faire se fait devoir-être : totem, Œdipe, loi non-écrite, commandements, morale, système de la parenté, outil, infrastructure, etc.

L'homme étant procès de production se fait auto-engendrement : l'acte ponctuel du faire se fait sens et finalité du vivre. L'homme s'engendre de devoir-faire en savoir-faire.

3 Le procès de production de l'homme naturel

L'homme originel est l'expression de la phylogenèse : le diachronique. Celui-ci est l'articulation de l'évolutionnisme et du devoir-faire. C'est l'œuvre de la praxis. L'homme naturel est l'expression du synchronique, de l'ontogenèse modulée par le principe de plaisir.

Il y a une différence entre la phylogenèse et l'ontogenèse, celle de notre liberté. Mais au-delà de ce constat, il convient de faire du dysfonctionnement des deux ordres, une dualité : celle de la contradiction du procès de production et du procès de consommation.

Notre démarche est la quête d'une spiritualité laïque. Elle récuse le péché originel - spiritualisme chrétien - et le droit naturel - naturalisme positiviste. Mais elle ne peut être reconstituée qu'à partir de ces deux interprétations, ces deux grilles de lecture. Le procès de production est celui de la production et de la consommation.

Le principe de plaisir, qui est à l'origine de l'ontogenèse, sera désigné par la praxis comme situation du consommateur absolu. Précisons bien que l'interprétation proposée ici est opérée dans le cadre de la dialectique de la production et de la consommation. Alors, cette situation du bébé - du point de vue de la praxis - inerte, passif, qui ne fait que digérer, qui, par le rythme de l'allaitement, satisfait le besoin dès qu'il apparaît, qui reçoit tout et qui ne produit rien. Le droit naturel considère cette situation comme naturelle. Cette situation de l'individu dans l'espèce, la théologie en a fait le péché originel. Tout commence par la satisfaction du besoin en tant que consommation qui n'a pas créé ses moyens d'existence : c'est le principe de plaisir à l'état brut. C'est une marque indélébile qui scelle le destin et qui s'impose comme téférence de l'existence. C'est le paradis terrestre duquel nous avons été chassés.

Nous sommes trop imbus de christianisme et d'Œdipe pour admettre, sans positivisme et idéalisme, cette proposition de l'économie humaine : le bébé est le consommateur absolu. C'est une situation objective, qui n'est ni un droit, ni un péché, mais l'acte constitutif et originel du corps-sujet.

La philosophie de la praxis se doit de considérer la consommation comme l'acte élémentaire du corps sans qu'aucune praxis de production ne l'ait créée, justifiée légitimée. Je prends sans savoir, sans faire, sans rendre. Ce sera dur de se relever de cette triple chute de l'assomption consumériste ! Elle nous a propulsés dans un paradis originel qui, dès qu'il apparaît, est déjà un paradis perdu.

Mais ce péché originel - consommer sans rien donner en échange -s'enracine aussi dans la phylogenèse. Le péché est non seulement à l'origine de l'ontogenèse - le prématuré - mais aussi à l'origine de la phylogenèse - l'*homo erectus* suivi par l'*homo habilis*. Double fatalité, double objectivation des rapports de production. Il ne peut y avoir que deux manières de s'arracher à cette aliénation : l'Esprit Saint ou la praxis.

L'*homo erectus* n'accède pas à l'économie de subsistance. Il en reste à la survie. Alors, c'est l'Autre qui est le moyen de survivre. Le péché, qui est à l'origine même du Moi, de la relation corps-sujet (le prématuré), s'avère être aussi à l'origine de la relation à l'Autre : la prédation, la domestication, l'esclavage. Consommer sans produire n'est pas chercher la mort de l'Autre - ce serait perdre un capital effectif ou potentiel - mais chercher à l'instrumentaliser, à l'exploiter. Le « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » peut alors prendre une toute autre signification. La philosophie de la praxis opère un radical renversement de sens. Ce ne sera plus une condamnation, mais l'espérance même. Ce n'est plus une punition, c'est être chargé de mission. Le message divin désigne la rédemption, le chemin de la liberté.

Le biblique et le théologique - avec la notion de péché - n'ont fait qu'interpréter les deux situations consuméristes originelles. Péché originel il y a puisque la phylogenèse et l'ontogenèse convergent pour constituer l'homme naturel, deux fois consommateur sans produire.

«Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front» prend alors toute sa portée spirituelle. C'est le fondement de l'éthique de la praxis et non la condamnation du pécheur. Une fois la connaissance acquise (l'arbre de la connaissance), l'arbre de vie peut et doit se développer comme mise en pratique, praxis, qui rédempte et même légitime la consommation. Puisque tu consommes sans produire, rachète-toi, en mettant les choses dans l'ordre : tu dois produire sans consommer parce que tu as consommé sans produire.

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » se révèle alors comme proclamation de la praxis par le divin lui-même, comme le seul moyen de se re-créer, de s'arracher aux déterminations ontologiques du consumérisme, à la jouissance narcissique de se consommer soi-même.

Le péché originel passe de la fatalité organique à la responsabilité sociale. Il est dit que l'homme peut se rédempter, racheter son péché. Péché originel il y a, incontournable. Mais sa fatalité organique peut être remise en question par l'homme lui-même quand il fait de la praxis le principe de son action, le faire comme devoir-faire.

Cette théologie peut être transcrite en philosophie de la praxis : consommer sans produire et produire sans consommer seront les deux actes constitutifs du genre humain. L'éthique consistera à rétablir le sens occulté par le péché originel et le droit naturel.

Pour que le bébé consomme sans produire, il a fallu cette antériorité logique : que les parents apportent, donnent, que ce bébé-enfant-adolescent absorbe, consomme. C'est la loi de la reproduction de l'espèce, un échange à sens unique, mais qui, du coup, désigne le péché originel : un consommer sans produire qui empêcherait la reproduction elle-même. Le prématuré est ce consommateur parfait qui ne donne rien en échange, bien que le rôt, le pot et les fèces soient une

première symbolique, combien immanente, mais sans effectivité pratique et sociale d'un corps voué à sa propre édification.

Cette dualité de complémentarité de la production et de] consommation est originelle et matricielle. Elle reprend et subsume tous les couples de l'unité des contraires proposés par les religions et les civilisations. La dialectique du maître et de l'esclave de Hegel — laquelle est au plus près de la philosophie de la praxis - doit être, elle aussi, reconsidérée selon cet *a priori.* La dualité religieuse et morale elle-même doit être redite selon cette élémentaire praxis. L'inné et l'acquis de l'évolutionnisme doivent être transposés dans les rapports dialectiques de l'homme originel et de l'homme naturel. Enfin, la conscience et l'inconscient deviennent la relation d'un passé non dit et non su - la phylogenèse - et d'une présence au monde ontogénétique, les deux acquisitions de la praxis.

La différence de l'homme originel et de l'homme naturel apparaît en sa radicalité. L'homme naturel se constitue selon l'immanence du principe de réalité et du principe de plaisir. Il faut remettre en question les fondamentaux de la psychanalyse : il y a bien une relation antagoniste, mais c'est celle de l'homme originel et de l'homme naturel, du procès de production et du procès de consommation.

L'homme naturel est l'engendrement réciproque de l'identitaire et du consumérisme : je suis puisque je consomme sans être et que mon être sera la résultante de ma consommation. C'est l'antéprédicatif, le *cogito* pré-réflexif. Avant l'autonomie du corps, il y a toute une existence de dépendance telle que je ne peux être que par la seule consommation. Cette situation d'immanence exclut *a priori* toute praxis. Le corps devient le grand renfermement monadique du stade du miroir. L'homme originel, la praxis, le procès de production apparaissent alors comme des causes extérieures, transcendantes, divines.

4 Enoncer l'éthique selon ses fondamentaux

L'éthique progressiste consiste à reprendre les catégories constituées par la praxis en un ensemble autonome. Le nrocès de production et le procès de consommation sont repris en leur accomplissement. Il s'agit d'une formalisation et axiomatisation qui permet à la praxis de se développer à partir des catégories qu'elle a créées. On aura quatre formulations valables pour des ensembles spécifiques et autonomes, mais homogènes.

Economie politique de l'homme originel et de l'homme naturel

- Consommer sans produire, C > P : Narcisse
- Produire sans consommer, P > C : Vulcain

Economie politique des sociétés classe contre classe

- C > P : bourgeoisie
- P > C : classe ouvrière

Modernité

- Libéralisme libertaire : C > P
- Travailleur Collectif : P > C

Socialisme

- C = P : Equité

L'équité, c'est le socialisme comme réparation de deux injustices. L'éthique est ce combat politique qui consiste à donner son contenu aux équations *a priori.* C'est aussi et surtout le pouvoir donné au Travailleur Collectif de décider de la production, alors que le libéralisme libertaire impose sa demande au producteur.

Cogérer ne sera pas imposer un pouvoir politique ni intervenir pour censurer la production, mais la programmation du besoin social par le travailleur lui-même N'est-il pas légitime que le producteur décide de sa propre production ? N'est-ce pas le rendre responsable ? Produire quoi, pour qui et pour quoi ?

C EN VENIR A LA PHILOSOPHIE DE LA PRAXIS

Ces étapes - morale, éthique, logique -, préfigurent-elles une philosophie de la praxis ?

J'ai établi trois axiomes de base : le procès de production l'unité des contraires, la relation production-consommation. L'éthique peut se dire selon une élémentaire formule : P = C.

Il faut encore complexifier la chose, car il ne s'agit là que de trois composantes, mais fondamentales, de la philosophie de la praxis. Je reviendrai même au kantisme authentique pour montrer toute la portée de l'éthique de la praxis. L'impératif moral défini par Kant est catégorique, mais formel. On doit agir selon la loi morale, mais il n'est pas dit selon quelle pratique, quel métier... Il en est de même pour l'éthique de la praxis à l'égard de la morale citoyenne. Celle-ci a vocation à créer une Cité ludique et heureuse. Cette exigence est reconnue par la praxis comme prioritaire. Elle doit procéder démocratiquement, par l'élection citoyenne. Le savoir ne peut avoir de pouvoir que par la voie démocratique. Il faut garantir un espace de réalisation critique et réflexif, lieu de la création historique et de l'exercice de la liberté...

La praxis est donc citoyenne ?

« Le procès de production » est le démiurgique de l'homme ordinaire, le cadeau de Prométhée, une création continuée qui peut se confondre avec l'existence ordinaire. Ce procès de production est parti à la conquête de l'être. Il va donner un sens à sa vie (à la vie de l'être), le soumettre à sa finalité, et le diriger (au service de la praxis). C'est le processus de la phylogenèse, le principe de son développement. Le corps-sujet se développe contre l'être, mais grâce à l'être. Avec, selon les filiations ontologiques, celles de l'être, du genre et de l'individu. Contre, selon les filiations du système de la parenté et le travail.

La praxis donne à l'être la finalité qui lui manque et du coup capte son sens. On connaît la situation bizarre de l'être de l'évolutionnisme. Il a tout, sauf une finalité ! Le temps de l'évolutionnisme est un devenir... du devenir qui ne connaît ni son origine — avant le Big-Bang - ni sa finalité. Mais il a un sens, celui d'un devenir aveugle qui ne connaît que le devenir.

Le genre humain apporte une finalité à ce temps : le procès de production (la praxis). Ce genre est dans l'être évolutif, participant au devenir selon un sens mais sans finalité. Le genre « profite » du temps de l'évolution, le récupère, le manipule pour faire du procès de production — la phylogenèse — l'achèvement d'un temps qui a commencé ailleurs et avant. L'intervention humaine s'approprie le temps en raccordant une continuité macro (l'être en devenir) ou micro (le procès de production) et l'intentionnalité subjective, capacité humaine à se projeter vers une finalité.

Alors la boucle est bouclée. L'évolutionnisme s'accomplit par l'individu qui, par le procès de production, revient sur ce processus pour en révéler la finalité.

Le genre humain est ce double mouvement : création du sens et révélation par le procès de production de sa finalité. C'est l'Eternel Retour, mais soumis à la praxis. Le temps se retourne sur lui-même. Il n'est plus la fuite du temps, mais

l'œuvre du temps. Le genre humain impose à l'être le sens finalisé.

Il est porté par les filiations ontologiques - le « persévér dans l'être », de l'individu au genre, du genre à l'être - et par les filiations du système de la parenté. Double appartenance • à l'être naturel et à l'être social. Il peut alors créer le temps fabuleux de la Substance (chose en soi, puissance ontologisation) qui est la convergence synthétique du temps cosmique, du temps du procès de production et du temps subjectif. Le temps a trouvé le ciment de son être. Il devient la durée de l'être, le temps social qui, grâce au procès de production, transforme le temps du mouvement perpétuel, du devenir du devenir, en temps humanisé, finalisé.

L'homme originel descend de l'être, constitue son genre selon le procès de production, pour créer le temps de la vie sociale. Il faut les trois composantes pour créer la Substance, le temps qui exclut la mort. Ce temps du procès de production s'oppose au temps du procès de consommation pour constituer la dualité constitutive du corps, les frères ennemis, les allégories mythiques de Narcisse et de Vulcain.

La relation de la production et de la consommation n'a guère été traitée par les culturels. Encore moins la dichotomie qui en vient à un dysfonctionnement. Encore moins s'il s'agit là de la problématique de l'humain. Et quel culturel exemplaire accepterait l'énoncé du « combat spirituel » qui caractérise la modernité : la guerre des deux Œdipe, celui de la praxis et celui de la psychanalyse : l'interdit du père et celui du procès de production.

Partie III

Que faire face au libéralisme libertaire ?

(2)
L'urgence politique

A DU FASCISME NATIONAL-SOCIALISTE AU SYSTEME DES POPULISMES

1 Les racismes - fatales perversions de l'économie du profit - et la stratégie capitaliste de l'immigration

a/ Le riche n 'a pas de faciès et le pauvre n 'a pas d'identité

Vous avez proposé une morale citoyenne, une éthique de la praxis.

Je peux même subsumer ces expressions par celle de spiritualité laïque. Il faut les assumer et même les revendiquer. C'est ce qui est accompli par la praxis et qui s'intègre aussi dans les traditions de spiritualité. Le divin horloger, avec nous ! Mais il est vrai que toute une conceptualisation des rapports de la praxis, du socialisme, du spirituel est à faire.

Le Pen n'a pas de ces états d'âme !

Rester sur son terrain, justement, c'est faire son jeu. Mais il est vrai aussi que c'est au niveau du politique qu'il faut intervenir d'urgence, trouver une riposte immédiate.

Ce sera vos travaux pratiques, la mise en pratique, sur le terrain, des catégories proposées. Ce sera la mesure de leur fiabilité.

On verra si elles apportent un plus, d'abord dans l'énonciation politique, puis dans la résolution. Les observateurs, interprètes, commentateurs des médias ont ternoigné d'une impuissance conceptuelle fondamentale, aussi inquiétante que l'irruption politique de Le Pen elle-même. Le journalisme politique a révélé ses limites. Il lui

manque la conceptualisation philosophique, trop souvent réduite aussi au journalisme. Les exégètes sont restés pantois devant la clientèle électorale du Front National. Elle leur est apparue comme un incompréhensible syncrétisme qui ne ferait que corroborer la prétention lepéniste d'une synthèse d'un front de toutes les composantes de la nation.

Le Pen nous a appris qu'il fallait au moins deux racismes — divergents, mais complémentaires - pour faire un populisme, à l'égard du Juif et de l'Arabe, de Rothschild et de l'immigrant. C'est qu'il y a une logique des racismes. Hitler ne s'en prenait qu'au Juif en particulier et aux races inférieures en général. Il ne disposait pas de la dimension que l'Arabe apporte.

Notre thèse : les racismes ne sont — en leur essence, en leur nature — que des déviations fatales de l'économie du profit, la dégénérescence fatale du chrématistique. De même que l'accumulation primitive est l'origine criminelle du capitalisme, les racismes déterminent la relation dialectique du pauvre et du riche.

La paupérisation menaçante, c'est une race : l'Arabe. La richesse interdite, c'est une race : le Juif. « On » est désigné comme race. Les états de pauvre ou de riche sont ramenés à un principe originel, matriciel, général. Le racisme est à double face : il prétend à une supériorité, mais surtout il est la désignation de l'altérité comme une erreur ontologique qui associe la contingence et la malfaisance. L'Autre est de trop. Il n'est qu'une excroissance cancéreuse de la Création. 11 n'a rien et il n'est rien : c'est normal, puisqu'il est pure contingence. Il n'est que la forme vide : une race.

Le pauvre, c'est l'immigrant, l'immigrant c'est l'Arabe. Ainsi se constitue une race, un homme vide de toute culture, de tout contenu qui n'est plus qu'une forme : un faciès. Le lepéniste reconnaît la race par le faciès. L'Arabe, dira-t-il, a le faciès de sa race. C'est le signe extérieur qui ne peut être camouflé, le stigmate, la tache indélébile. Le faciès, c'est l'aveu de la race. Et ce pauvre, ce faciès, est un envahisseur, incroyable paradoxe.

Il est nul et il menace l'identité nationale ! Quel scandale ! La stratégie de l'immigrant aurait consisté à contourner... Poitiers, le lieu officiel de l'arrêt de l'invasion Arabe. Ce qui n'a pu être réalisé au sommet peut l'être en pénétrant la base. C'est un entrisme de masse qui glisse l'Arabe au cœur même du peuple. Ce dernier, dira Le Pen, doit se mettre en état de légitime défense. Autrement nous deviendrons tous des Arabes, c'est-à-dire des pauvres. Le discours raciste cache la peur de la régression sociale, de la crise, de la paupérisation. L'Arabe est bien plus qu'un bouc émissaire. Il est la relation de l'identitaire et de l'altérité dans l'économie de marché.

Si l'envahisseur menace, s'il peut être encore repéré et désigné par la vigilance nationaliste, l'autre ennemi de l'identitaire a déjà pénétré dans la place : le Juif. Il est l'autre face de l'altérité. L'identitaire est menacé à la fois par la paupérisation et par la richesse, par les propres limites du chrématistique. Le Juif a été désigné par l'Eglise comme l'usurier, le prêteur, celui qui profite. Mais cette stigmatisation ne suffit pas à expliquer l'antisémitisme. Il est l'ennemi intérieur qui n'a pu s'enrichir qu'en profitant de l'institution nationale sans participer aux frais. Corollaire : 1'*enrichissez-vous* est impossible. C'est le Juif qui détient et qui conserve les moyens du chrématistique, qui dispose des postes de création et de gestion. Les deux racismes sont complémentaires : l'un à l'égard du pauvre, l'autre à l'égard du riche. La peur de devenir pauvre s'exaspère de la colère de ne pouvoir devenir riche.

L'économie politique s'est faite constitutive de la relation du français lepéniste avec le Juif et l'Arabe. Les racismes disent la relation à la paupérisation et à l'enrichissement.

Bien plus que des boucs émissaires, ils représentent les deux perversités de l'économie du profit. Ils ne font que cacher une stratégie du capitalisme que la plupart des antiracistes méconnaissent. Autrement dit, les bons sentiments ne suffisent pas à débusquer la bête immonde. Certains militants font même le jeu de cette stratégie en défendant la cause de l'immigrant à l'encontre de la logique de l'immigration, en la réduisant au combat de l'homme libre contre une administration bureaucratique.

b/ L'odyssée de l'immigrant

Je ne ferai ici qu'indiquer le schéma de la stratégie capitaliste. Tout d'abord, il faut arracher aux pays en voie de développement les moyens de ce développement. Le capitalisme veut conserver ce sous développement car il représente les meilleures conditions du post-colonialisme (c'est toujours la mainmise sur l'énergie, les ressources minières, la main d'oeuvre). En priorité, arracher les forces vives de ces pays, la main d'œuvre des hommes jeunes sans qualification professionnelle pour les « expulser » vers les pays post-industriels. J'emploie le terme expulser car c'est le départ de gens qui ne voudraient pas quitter le pays et qui y sont forcés. Etrangers en leur pays, déjà.

Cet immigrant, en son pays « d'accueil », doit jouer le rôle d'un « sous-prolétariat ». Il doit servir à casser le prolétariat, la classe ouvrière, le mouvement social. Ouvrier sans qualification professionnelle, il sert de manœuvre, de force productive directe, la formation professionnelle - sommaire — se faisant sur le tas. C'est une main d'œuvre taillable et corvéable à merci, la couverture sociale étant inexistante. Ainsi s'est constituée une « fracture » sociale au sein même des travailleurs manuels. Cette division ne peut que ratifier le schéma marxiste des rapports du sous-prolétariat et de la lasse ouvrière. Mais avec cette fondamentale nouveauté : c'est le travailleur étranger qui est devenu le sous-prolétariat.

Ultime opération du post-colonialisme : cet immigrant renvoie des devises aux pays d'origine. Les potentats locaux, après s'être débarrassés des forces vives et potentiellement révolutionnaires, empochent le fruit du travail étranger. C'est un profit sans investissement productif; d'où l'impossible développement des pays en voie de développement.

Tels sont les moments essentiels de la stratégie capitaliste, l'odyssée de l'immigrant, avec en prime, bien installé dans la demeure, un conflit de génération pour occuper les longues journées du chômage. Bien sûr, il peut y avoir des variantes, avec la flexibilité et la mondialisation...

c/ Une guerre civile invisible

La vie quotidienne s'est soumise à ce conditionnement. L'immigrant est vite repéré, montré du doigt, ennemi invisible à la tête bien connue : un faciès, la tête du passage à l'acte, au délit. Sous l'immigré, l'Arabe, et sous l'Arabe, le délinquant. Ainsi se constitue la plus grande « fracture sociale » qui soit possible, toute une guerre symbolique et fantasmatique.

Derrière la coexistence communautaire une guerre civile invisible, du coin de rue, du métro, du comptoir. Elle se camoufle dans le terme lui-même qui la désigne : la violence. Comme si c'était la même chose, une bouffe à la récré ou une bombe atomique sur Hiroshima. Le prétendu concept indique une telle extension qu'il n'a plus de consistance en compréhension. Le terme générique doit rester dans le vague pour que le fantasmatique le pénètre et s'en serve. Cette guerre sans trêve dans le tissu quotidien, de position, d'escarmouche, de constant rappel à l'ordre, est devenue constitutive de l'identité communautaire et de ses frontières invisibles.

2 Un populisme peut en cacher un autre - L'engendrement réciproque du permissif et du répressif, le couple infernal

Est-ce « la faute à » Cohn-Bendit d'avoir engendré Le Pen ou est-ce celui-ci qui a relancé Cohn-Bendit ? Vain débat. Il suffit de reconnaître leur engendrement réciproque celui du permissif et du répressif, celui du couple infernal.

Engendrement réciproque des populismes ! Parce que si Le Pen en est un, Cohn-Bendit en est un autre. N'est-ce pas le même référentiel, les mêmes composantes : leader charismatique, spontanéisme de masse, rejets des partis et des syndicats, absence de programme politique, thèmes incantatoires uniquement revendicatifs.

La notion de populisme estudiantin permet de saisir le fonctionnement idéologique (de l'inconscient de classe) «la main dans le sac ». Tout le consensus idéologique consiste à ne pas le savoir et, si c'est soupçonné, à ne pas le dire — la seule énonciation de ce populisme étant déjà scandaleuse. Comment la chère tête blonde pourrait être populiste ! Comment l'enfant choyé, le chic type, pourrait se transmuer en cette vulgarité ! Cohn-Bendit pourrait être populiste alors que son ennemi l'est déjà ? C'est que le mot étudiant - estudiantin — est chargé de tout un narcissisme spécifique de la classe sociale. Il est l'enfant chéri de tout un paternage et maternage. Il est porteur de tous les espoirs des parents de la nation républicaine et libérale. Derrière Cohn-Bendit, maman et papa. Ce sont les parents qui ont ratifié le Mai 68 de leurs enfants pour en faire une révolution. L'affreux Jojo — l'enfant à qui on passe tout — sera le fruit de ce fistonnage-paternage, narcissisme et népotisme conjugués : « la préférence familiale », du clan, du réseau.

Un populisme peut en cacher un autre alors qu'il y a engendrement réciproque du populisme répressif et du populisme permissif. Ne pas se tromper de manif. Aucune garantie de l'étanchéité. Ne peut-on alors glisser d'un populisme à l'autre ? Ou tenir les deux discours à la fois en fonction des circonstances ? L'hyper-populisme sera cette confusion des valeurs.

3 Du nationalisme au mondialisme

a/ Le national-socialisme

Phénomène majeur passé inaperçu, cassure idéologique : le populisme s'est substitué au national-socialisme. Il n'y a qu'un national-socialisme. L'après-guerre (de 40) met en scène un système de populismes. Aussi faut-il établir la spécificité du national-socialisme, la révélation de son rôle historique pour déterminer le passage aux populismes en tant que « rectification » du national-socialisme.

Le fascisme traditionnel est le national-socialisme. Il est spécifique d'un mode de production : le capitalisme concurrentiel libéral. Il témoigne de la crise. C'est qu'il porte en lui une contradiction, fatale, entre la nation et le capitalisme.

En un premier moment, le national (socialisme) accède au pouvoir grâce au développement du capitalisme et peut même en venir à un capitalisme d'Etat. C'est la période de la complémentarité, nationale et socialiste. Elle se concrétise par des réalisations fondamentales, infrastructurales et superstructurales : politique autarcique de l'énergie; concentration de la production en trusts; industrie lourde ; infrastructures de la nation, communication (autoroutes), équipements collectifs et des ménages ; production de série limitée aux biens de subsistance mais permettant d'accéder à un certain confort (Volkswagen, voiture populaire). Les capitaux américains favorisent ce développement.

Le nationalisme, en tant qu'émanation de la province H campagnes (notables et petits hobereaux), des classes moyennes, de la caste des services et fonctions de la natio (qui s'identifie au parti-bureaucratie) peut prétendre avoir accompli l'unité nationale et même avoir concrétisé le rêve allemand.

L'Etat fort homogénéise les dynasties régionales (Ruhr Bavière), autant de places fortes qui doivent se mettre au service du Grand Reich. La xénophobie et le racisme seront les moyens d'homogénéiser cette nation, stratégies de l'Etat fasciste pour imposer le sentiment nationaliste aux régionalismes et corporatismes. Tout cela, j'insiste, avec l'aide des capitaux américains.

En un second moment, la dualité de complémentarité - du national et du socialisme, de l'expansion économique et du développement de la nation — se transforme en contradiction, en dualité antagoniste. La stratégie expansionniste de la Nation, du Grand Reich, freine, retarde, empêche le développement de la logique capitaliste, la course aux plus grands profits.

Il n'y aura plus l'aide américaine et l'industrie de guerre va se détourner de la production de série dévolue à la consommation de masse. La conquête du territoire, les annexions, le Reich rêvant du Grand Reich, se font prédominants. L'économie politique est totalement surdéterminée par le nationalisme. La conquête n'est plus celle d'un marché mais d'un territoire. A la fin il ne s'agira plus que de défendre le sol national.

b/ La mondialisation permet au capitalisme de faire « l'économie » du fascisme

Le national-socialisme aura révélé son rôle historique, économique, culturel. Il est certes une pièce maîtresse stratégique et opportuniste, qui permet au capitalisme d"éviter le pire, les pires conséquences de la crise, mais un non-sens pour l'économie politique, le profit, le développement C'est un moyen de sauvegarde, un pouvoir étatique qui n'est pas une finalité en soi. Mais est-ce une arme absolue, nécessaire ? Faut-il passer nécessairement par le fascisme pour sortir de la crise ?

Il y a deux exemples spectaculaires et récents qui prouveraient le contraire. L'Espagne franquiste de l'Opus Dei s'est reconvertie sans problème à la société de consommation. Le franquisme ayant accompli son rôle répressif empêchait de bétonner le sol national du plus grand profit touristique. S'il y avait eu guerre civile pour implanter le fascisme, la société de consommation veut la paix civique. L' Opus Dei s'est mis en place grâce au franquisme et s'est maintenu en place en faisant disparaître l'Etat fasciste. De même pour le Chili de Pinochet qui glisse du fascisme brutal au néolibéralisme « soft » des Golden Boys. Constat significatif: c'est le même homme qui accomplit les deux opérations. Sans état d'âme.

Le libéralisme n'est pas d'essence fasciste. L'économie politique fasciste n'existe pas, sinon comme embargo (Cuba, Irak) de l'impérialisme. Le fascisme ne doit pas être une référence automatique et machinale.

Tout au contraire, car le libéralisme a découvert le moyen d'échapper aux conséquences extrêmes de la crise. Non par le nationalisme, mais avec la mondialisation. Il faut bien préciser que cette stratégie se dédouble, selon qu'il s'agit des pays industriels et « post-industriels » d'une part, ou des pays dits « en voie de développement », d'autre part. Pour ces derniers, la stratégie libérale est faite d'agression, d'occupation militaire, de corruption. Mais pour les pays industriels, le fascisme de papa apparaît comme un double échec, de la nation et du libéralisme. Ce fascisme est le

révélateur de la contradiction inhérente au marché. Il s'est avéré être une voie sans issue et doit céder la place à l'autre solution spécifique de la modernité : le marché du désir, le permissif.

Il faut, pour « échapper » au fascisme, une condition essentielle : empêcher ses conditions d'existence, le classe-contre-classe. Aussi, la stratégie qui doit remplacer celle du fascisme sera une stratégie du tiers inclus, de l'intégration des classes moyennes. La troisième force doit être au moins aussi forte que celle des extrêmes. Ce sera l'expansionnisme des nouvelles couches moyennes, du tertiaire et du quaternaire des services qui décident du primaire et du secondaire (bureaucratie). La médiation s'impose aux extrêmes.

4 Les populismes de la fin du capitalisme concurrentiel libéral

a/ Le populisme du boutiquier (poujadisme), fin du capitalisme concurrentiel libéral

Ma thèse : il n'y a eu qu'un national-socialisme. Après, le libéralisme ne peut qu'en venir aux populismes. Ceux-ci font « l'économie » de la prise de pouvoir fascisante. Ils se constituent comme relève d'un modèle qui n'a plus cours. Ces populismes déplacent radicalement les enjeux. Mais s'ils peuvent se passer de la prise du pouvoir d'Etat, c'est qu'ils ont ou ont eu une autorité, une puissance, une fonctionnalité indépendamment de cet Etat, qui les autorise à négocier avec ce pouvoir. Ils disposent d'un tel appareil superstructural, d'un tel corps social, qu'ils sont déjà Etat dans l'Etat. Ainsi le poujadisme venu du corporatisme et de la caste chrématistique, celle des marchands. Ce service s'étend du B.O.F. (beurre, œufs, fromage) qui fait fortune (marché noir) jusqu'au commerce de proximité, qui vivote. Du profit le plus éhonté à la survivance.

poujade ne voulait pas un ordre nouveau mais l'ordre ncien, celui qui a transféré le chrématistique dans le corporatisme et qui a reconduit celui-ci dans la libre entreprise. Alors que le national-socialisme prétend changer le monde, ce populisme ne veut que conserver le statut acquis antérieurement (au capitalisme concurrentiel libéral). Il veut cumuler les privilèges corporatifs et le profit de la libre entreprise.

Ce populisme — et ceux qui vont suivre - se définit selon la loi des trois états : d'abord la conquête révolutionnaire (sur la féodalité) qui, ensuite, se fait conservatisme social (les jurandes) pour enfin s'achever en revendication réactionnaire. Il dispose de trois clientèles : celle des progressistes (du mode de production, du métier), qui deviennent conservateurs (bénéfice du métier), lesquels deviennent réactionnaires (conserver les privilèges). Ces trois états politiques sont les trois états d'âme du populisme : ce qui a été conquis sur la réaction, devenu nécessité fonctionnelle, se trouve à son tour dépassé par la technologie.

Mais le populisme est bien plus que ce populisme. Son parcours, le système de ses valeurs, rendent compte de l'histoire de France de la Libération à nos jours. Ce ne sera plus l'histoire bricolée et empirique des historiens et des journalistes, mais celle de l'encadrement *a priori* du mode de production, celle de la crise, celle de la relation production-consommation. Cette histoire des catégories constitutives de la modernité devient l'histoire du populisme, le système affectif et parental qui s'est constitué pendant les Trente Glorieuses et les Trente Honteuses.

Ce populisme commence avec Poujade et s'achève avec Bové : du populisme urbain au populisme rural. La boucle est bouclée. Ainsi on peut disposer d'un ensemble clos dont

on connaît le commencement et l'achèvement. On peut alors établir la continuité de ce parcours. Il faudra passer par Alger et Saint Germain des Prés, faire deux détours du destin pour rencontrer le populisme de droite - le petit blanc de l'OAS - et celui de gauche - le petit prince estudiantin.

b/ Le populisme de l'OAS, fin de l'Empire colonial

Le poujadisme signifie une fondamentale remise en question du capitalisme concurrentiel libéral - du mode de production - par la modernité — la production de série et la consommation de masse. Ce populisme de l'OAS remet en question l'autre pilier du système. Ce sont les fondements mêmes du mode de production qui sont anéantis. Table rase est faite : la consommation transgressive va pouvoir se mettre en place après ce nettoyage par le vide.

L'OAS est l'expression du désir petit blanc qui soudain se trouve placé devant l'interdit : la Résistance algérienne. C'est le passage de la toute-puissance de ce désir à l'injonction : « la valise ou le cercueil ». C'est le recours à la « violence », à l'armée, à la terreur pour restaurer le consumérisme perdu. Il s'agit là de la figure essentielle du populisme de la restauration des privilèges perdus. Elle traduit la situation d'une multitude de petites gens, de corps intermédiaires, médiateurs qui ont profité de l'exploitation coloniale sans être les instigateurs et les gros profiteurs du système (petit chef, petit patron, petit employé).

La fin de l'Empire colonial est le commencement de la société de consommation. Le populisme du conservateur va céder la place au populisme de la modernité. Dans le premier cas il s'agit de restaurer, dans le second cas il s'agit de promouvoir. On perd un modèle mais on en gagne un autre. Il y a passation d'un désir à l'autre. Le capitalisme a perdu l'Empire mais a gagné le marché du désir. Il y a même un continuité territoriale et culturelle. Le désir du petit blanc, sous sa forme littéraire, gidienne se recycle : « Nathanaël, jette ce livre et va draguer à Saint Germain des Prés ! »

La quête gidienne de la « disponibilité » « s'engage » dans « la libération du désir ». Quelle continuité, de la philosophie *de* la disponibilité à celle de l'engagement ! On croit que Gide et Sartre s'opposent alors qu'ils sont la complémentarité des deux moments généalogiques d'un ensemble éminemment bourgeois.

La médiation qui assure le passage du colonialisme traditionnel au libéralisme libertaire est le plan Marshall. C'est le passage à la mondialisation. Certes le colonialisme était déjà mondialiste. Mais avec le plan Marshall, les USA imposent le potlatch qui conditionne et soumet les économies politiques des pays en voie de redressement, de reconstruction (dont la France). Tout un système d'objets, de conduites, d'usages s'impose à la culture française : le surplus américain se fait la cherté et la rareté ! Le déferlement des films d'Hollywood (accords Blum) imposera le rêve américain. C'est une autre voie qui s'ouvre vers la consommation libidinale, ludique et marginale.

5 Le syncrétisme du national-socialisme et du populisme

a/ *Le recyclage du surplus. La nouvelle hiérarchie de class*

Il y a deux genres d'étudiants. Ceux qui font des études pour ne pas être ouvriers et ceux qui font des études pour être patrons (ou managers). On pourrait ajouter la troisième composante minoritaire : ceux qui se sont voués « aux disciplines d'éveil », enfants, et qui se retrouvent intermittents du spectacle.

Le populisme estudiantin est un état de surplus. J'ai déjà proposé ce statut du surplus à travers les siècles, du surplus féodal - le cadet et le chevalier - au double recyclage colonial et artistique. Car les surplus peuvent se recycler selon des vocations contradictoires. Ce phénomène « mécaniciste » de la classe sociale, son recrutement et son rôle, permettent d'accéder à un point de vue inédit sur l'artiste de masse (Montparnasse, Montmartre, St Germain des Prés).

Le pré-Mai 68 est cette période d'impossible reconversion des surplus démographiques, familiaux et culturels après la fin de l'empire colonial et l'aventure populiste de l'OAS. Ce qui était le principe d'expansion colonial se fait la raison de l'implosion nationale (guerre civile) : suraccumulation de surplus. Mai 68 est le constat de la fin des deux recyclages traditionnels de ce surplus : l'empire colonial et la vie d'artiste. Table rase du passé, donc. Mais béance de masse, stupeur existentielle : pré-chômage de masse. Si on a fait des études pour ne pas devenir ouvrier on se retrouve chômeur, car ce ne sont pas les études qui permettent de devenir cadre ou patron.

Mai 68 est bien une contre-révolution. L'estudiantin de masse se souciait bien peu du marxisme, à part quelques prétendus mao et non moins prétendus léninistes qui comme par hasard s'en prenaient à la cible de papa - le PC -, déjà hors du coup : le coup de pied de l'âne. Mais l'étudiant était en état de candidat potentiel aux nouveaux métiers venus d'Amérique - terre du libéralisme - aux nouveaux métiers de la hiérarchie de l'animation et de celle du management.

Il ne faut pas réduire le promotionnel libéral à un opportunisme arriviste de quelques individus qui deviennent exemplaires avec leur repentance littéraire, gogos abusés puis désabusés, qui auront vécu « la totale » : « papa ne me comprend pas », « je m'éclate sur les barricades », « j'étais bien con ». Que de variantes d'une même partition ! On entend dire « ils ont réussi parce qu'ils ont trahi ». Tout au contraire : ils ont réussi parce qu'ils ont été fidèles à eux-mêmes, libéraux libertaires jusqu'à la moelle, radicaux du Marais, du centre mou. Tout un ensemble doué de l'indéniable talent de s'inscrire dans la nouvelle hiérarchie sociale des deux encadrements de « la nouvelle société » : l'animation et le management.

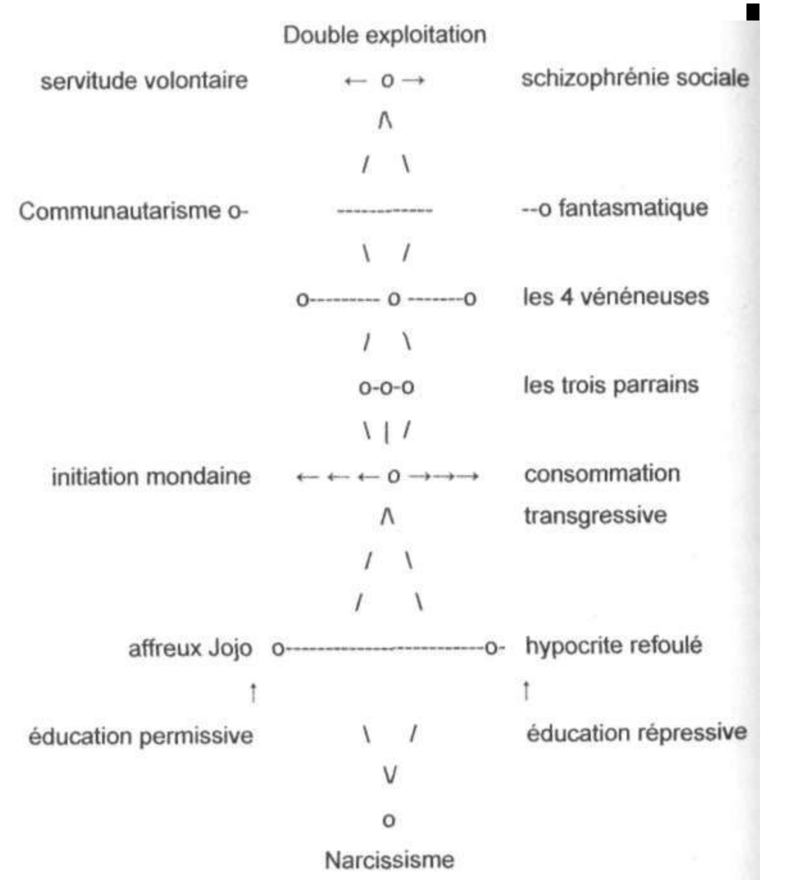
Car c'est toute la société qui est rénovée par ce double contrôle du libéralisme, double création d'emplois. La modernité n'est autre que le passage de la société sans tertiaire - embryonnaire — à la société de la saturation du tertiaire et du quaternaire, celle des métiers du culturel et du mondain.

La jeunesse de France, déjà libérée de Poujade et de Salan (OAS) - des deux populismes de la fin du mode de production et de la fin du colonialisme - est alors totalement disponible pour constituer la hiérarchie de classe de cette nouvelle société. Un bel exemple de la disponibilité gidienne.

C'est toute une refondation de l'esprit public, un basculement de la société française qui passe quasiment sans transition de la Vieille France de la ruralité à celle de la modernité.

Aussi peut-on reprendre cette généalogie du libéralisme libertaire comme une « génération spontanée » qui rendrait compte de tout un pouvoir d'auto-engendrement. On peut proposer l'ensemble évolutif selon un tableau constitué essentiellement à partir des apports de « Néofascisme et idéologie du Désir » et de « Capitalisme de la Séduction ». Il s'agit de constituer une anthropologie qui servirait de référence à une éducation échappant à l'unité des contraires du permissif et du répressif. Il s'agit en même temps de

reconstituer et de mesurer la pathologie de la civilisation du libéralisme libertaire et de ne jamais oublier que le narcissisme en est à la fois l'origine et le terreau. Le tableau suivant peut figurer cet engendrement :



Il faut souligner la prégnance de ces déterminations phénoménologiques. Une fois que l'initiation mondaine a pu atteindre une certaine consommation transgressive, le libéralisme libertaire ne peut en venir qu'à ses ultimes conséquences, à une intériorisation radicale, aliénation définitive qu'est la servitude volontaire, forme pathologique de l'action sociale.

Du narcissisme à la psychose, quel parcours ! C'est aussi la relation dialectique du marché et du désir. Toute une padiologie sociale est contenue dans la logique économique des trois parrains et des quatre vénéneuses.

b/ Le triplé électoral de Le Pen : les repentis, les ratés et les réussis

La crise va révéler tout un nouveau jeu social, un jeu de société qui est à la fois comédie humaine et drame social. Trois spécimens humains combien remarquables sont apparus pour constituer un ensemble spécifique de la modernité en crise : les parvenus et les ratés de la nouvelle société, et les repentis du gauchisme. La raison de cette situation est paradoxale : c'est la société mise en place par Cohn-Bendit qui est à l'origine de l'électorat de Le Pen. Cette affirmation mérite évidemment d'être explicitée. Notre thèse sera une loi méconnue : une société qui accède au permissif doit proposer une autorégulation de ce permissif. Dans l'opposition, le discours contestataire a dû être une radicalisation provocatrice. Au pouvoir, face à la crise, il doit se normaliser, assurer le minimum de fonctionnalité.

Le petit prince du populisme estudiantin sera la parfaite illustration de cette loi. Dans l'opposition, il provoque, se vante d'une certaine pédophilie. Accédant au pouvoir écologique, il met de l'eau dans son vin, procède, tout penaud, à son autocritique. Et il se sert habilement de l'hypothèse freudienne d'une sexualité infantile réprimée pour justifier des actes équivoques.

Qu'il y ait une sexualité infantile, peut-être. Mais le fait ne doit pas engendrer la loi, comme le cynisme empiriste voudrait nous le faire croire. La prétendue libération sexuelle fondatrice du libéralisme libertaire ne serait dans ce cas que justification du fait naturel. Prétendant se libérer, le petit

prince du populisme estudiantin se soumet à l'impitoyable pression de la nature. Sa proclamation immoraliste est une proposition anti-sociale, anti-républicaine, anti-démocratique. Elle n'est autre que l'alibi qui cache qu'il est le parvenu du permissif.

Ne faut-il pas dire au contraire que, puisque sexualité infantile il y aurait, mais potentielle, virtuelle, il faut d'autant plus la prévenir, la cultiver par l'interdit pour qu'elle puisse atteindre sa totale plénitude civique ! L'interdit est donation de sens à ce qui manque d'être, d'existence. Il charge, il apporte les conditions de la plénitude. Si l'on fait jouer la loi naturelle, la soumission à la dictature du fait, on pourrait dire aussi que, la femelle n'étant en chaleur et disponible à l'acte sexuel qu'une très courte période du cycle menstruel, l'homme - par respect naturaliste — ne devrait pas connaître de vie sexuelle en dehors de ce moment. La loi naturelle doit jouer dans l'ensemble si elle est promulguée dans une partie. Le fait de la sexualité infantile devrait avoir comme conséquence le respect du fait menstruel, la non instrumentation de la femme en dehors de son « désir ».

Deuxièmement : la crise se manifeste dans la société globalement rénovée (double contrôle et dressage par l'animation et le management). Il s'agit alors, pour toute une population de parvenus, de conserver les privilèges acquis et de se défendre contre ceux qui voudraient prendre leur place, profiter aussi du permissif.

De là cette situation brzarre, paradoxale, comico-dramatique : une société de « réussis » et de ratés. Les réussis de la refondation que Mai 68 a imposés (parce que nécessaires à la survie du capitalisme) : un corps élitaire de gens qui ont su profiter de la création d'emplois, ou de leurs transformations selon de nouvelles compétences. Ces individus doivent faire face à l'énorme cohorte des victimes de la crise, des suppressions d'emplois, des emplois précaires, de la flexibilité, masse informe des victimes du système, ratés objectifs.

Les deux vieux copains que l'on disait inséparables, et qui s'étaient perdus de vue, se rencontrent fortuitement : « Viens prendre un pot ! », « que deviens-tu ? ». On informe l'autre de son parcours depuis Mai 68 et l'on se remet à discuter... Jusqu'à ce qu'une violente dispute les sépare à jamais : « Moi, je n'ai pas trahi ». « Toi, tu n'es qu'un rêveur ! »

Ce ratage objectif s'alourdit de toutes les retombées de la permissivité par temps de crise. Les petits boulots s'avèrent impossible survie ; c'est là où il y a, paradoxalement, le plus de concurrence. Le retour à la terre qui, en période d'euphorie de la croissance (les Trente Glorieuses) a pu se vivre comme vacances bucoliques, s'avère création de néo-surplus, héritiers de la non formation professionnelle de l'après Mai 68, celle de gens qui n'ont pas suffisamment de qualification pour exercer un métier qui fait vivre à la campagne et qui interdit aussi d'envisager une réinsertion sociale à la ville.

Après la fin de l'amitié, la fin de l'amour, la rupture avec la compagne rencontrée à la manif, femme libérée et qui jette l'éponge, ultime trahison. Elle épousera un métier, car il faut bien que vivent ses enfants. Quelle amertume pour le raté de Mai 68. « Les salauds ! Le Pen a bien raison ».

Troisièmement - et c'est l'ironie de l'histoire et du transcendantal (de la connaissance) - les opposés votent pour le même parti, le F.N. ! Mais alors, inquiétant constat : Le Pen pourrait faire l'unanimité ? C'est toute la modernité qui vote pour ce ringard. Il peut ratisser large. Les réussis et les ratés de Cohn-Bendit - c'est lui qui est le symbole de la société permissive - vont se retrouver dans l'électorat de Le Pen. Engendrement réciproque du permissif et du répressif, Faut-il s'étonner, étant donné la logique de l'ensemble, de

trouver dans cet électorat des jeunes, des chômeurs, des employés, des ouvriers ?

On peut alors mesurer toute la portée de la menace Front National. C'est celle d'un populisme moderne qui traduit et récupère l'inquiétude d'une société en crise, qui a normalisé le permissif mais qui reste toujours dépendante des effets contradictoires de la crise : l'arrogance d'Alcibiade, le jeune fils à papa, et la frustration du quidam de base, qui a cru que tout était permis et pour qui rien n'est possible. L'un attend sa revanche, l'autre est prêt à tout pour conserver sa consommation libidinale, ludique, marginale.

Ce pouvoir syncrétique du lepénisme est très préoccupant : c'est toute la modernité qui adhère à la contre-révolution libérale, qui la façonne. Mais ce syncrétisme n'est pas la seule prouesse de Le Pen. 11 amalgame ce populisme du Front National et le national-socialisme, du moins ce qu'il en reste. Il y a toute une vieille clientèle d'extrême droite à récupérer et toute acquise à un leader charismatique. Le petit patron et même la grosse entreprise, dont la production et la distribution restent délimitées par le territoire national, opposent à la mondialisation un néo-nationalisme. Les petits vieux retraités redoutent la dévaluation de leur retraite. Toutes les composantes du national-socialisme redressent la tête.

Il faut bien convenir de la fécondité de la méthode qui consiste à définir un corps social, un mouvement de société, le populisme lui-même, par la relation dialectique de la production et de la consommation. La sociologie électorale est le moyen de cacher cette dialectique et d'imposer des critères purement descriptifs, des repérages qui sont proposés comme des explications.

B LE TRAVAILLEUR COLLECTIF

1 Rendre inexistante la classe ouvrière

Ce livre est inspiré par le parrain et par la marraine de l'humanité. Pour rendre grâce du cadeau de Prométhée - la praxis — et de l'offrande de Psyché — la psyché. Les deux étincelles divines sont en nous et ont laissé croire qu'elles ne pouvaient venir de nous. Il faut rendre le divin au procès de production et à la création continuée, à Prométhée et à Psyché, aux deux pouvoirs de l'homme, savoir-faire qui se fait devoir-faire et pulsion sexuelle qui se fait création continuée de la fidélité.

Mais Prométhée est enchaîné et Psyché interdite et bafouée par la société prostitutionnelle de la consommation transgressive. La refondation est-elle possible, celle de l'unité des contraires, de la complémentarité du politique et de l'affectif? L'histoire prouve - avec le mythe de Tristan et Yseult - que cette unité est réalisable. Aussi, le projet révolutionnaire n'est pas utopique. Il a des précédents. Mais ils n'impliquent pas une fatalité mécaniciste. Cela doit se faire et on sait comment le faire. Ce qui ne veut pas dire que cela se fera parce que ça s'est déjà fait.

L'actuelle société permissive peut-elle être « redressée » à son tour ? Le libéralisme libertaire triomphe et semble avoir atteint un point de non retour. Fin de l'histoire ? L'entropie ne pourrait que s'accélérer pour en venir au pourrissement de l'histoire. L'impossible refondation ! Narcisse triomphe de Vulcain. Mais tout un processus est enclenché, sur le terrain, dans la vie quotidienne, dans la famille. L'univers politique, culturel, médiatique « résonne » de la dispute des frères ennemis. Je n'ai fait que mettre en scène ce conflit en proposant une linéarité : une morale citoyenne du jeu et du

bonheur. Celle-ci se joue non seulement sur le terrain mais sur celui de l'adversaire. Elle est faite de rencontres l'inévitable étant celle du type qui fait du sport et du type qui va en boîte : confrontation de la dope et de la drogue. Ce conflit est encore plus révélateur s'il est celui de la même personne, dualité de la conscience.

Mais très vite le débat se déplace et Narcisse — acteur et sujet du libéralisme libertaire - peut imposer le pré-fascisme culturo-mondain, sans même faire intervenir l'économique et le politique. Le fantasme se donne droit de cité pour réifier, chosifier, mercantiliser l'autre. Celui-ci n'est plus qu'instrument de jouissance, sans payer et sans contre partie sentimentale, pur bénéfice, résurgence incoercible de l'accumulation primitive qui tend à la régression généralisée.

Que serait le fantasme sans cette surdétermination de classe ? Le sado-masochisme n'est-il pas l'expression de classe de chacun, imposée par le mimétisme concurrentiel : « sado » à l'égard de l'inférieur, du subalterne, et « maso » à l'égard du supérieur, parce qu'il faut bien « encaisser » ça pour à son tour se faire « sado ». Le masochisme du maître n'est-il pas la forme ultime de l'appropriation combien perverse : salaud au point de vouloir vivre pour lui-même la souffrance de l'autre pour mieux la mesurer.

Comment Vulcain pourrait-il intervenir sur le fantasmatique ? Prométhée son parrain est en bien fâcheuse posture, avec son aigle. Vulcain lui-même n'occupe que le monde d'en bas, comme si les forges remontaient de l'enfer. Narcisse a pu procéder à tout un négationnisme de la classe ouvrière.

La linguistique permettra d'expliciter ce refoulement de la praxis que figure Vulcain et de faire faire apparaître ce refoulement comme un acte de l'inconscient de classe. Ferdinand de Saussure l'a révolutionnée. Son apport peut se ramener à ce schéma :

Signifiant : S
Signifié : s
Référent : R

Je le traduirai selon le procès de production :

Signifiant : code de classe
Signifié : classe ouvrière
Référent : le travail

Ce qui donne en termes marxistes :

Signifiant → Valeur d'échange
Signifié /Référent → Valeur d'usage

Et en terme de philosophie de la connaissance, selon la querelle des universaux :

Signifiant → nominalisme
Signifié /Référent → réalisme

Ce qui est essentiel et qui explique le rapport de la bourgeoisie et de la classe ouvrière, c'est la dénégation apportée par le S (signifiant) du s (signifié). Le pouvoir fabuleux du signifiant est de servir de code de classe qui refoule, nie, récupère et exploite le travail et la classe ouvrière. Le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange est celui du producteur au consommateur, du travailleur au client. Le rapport s/ R est une continuité des deux termes, alors que « S » apporte une discontinuité, un renversement total du sens.

Conclusion de cette logique de la dénégation : la classe ouvrière n'existe pas ! La praxis non plus !

L'ironie transcendantale se doit de signaler cet abus de pouvoir du langage, qui « arrange » bien le discours idéaliste. Si la classe ouvrière est néantisée, volatilisée, l'argument de St Anselme permet, lui, de donner l'existence à dieu, étant donné que le parfait ne peut qu'exister. La classe ouvrière n'existe pas mais dieu existe : néo-nominalisme. C'est que le bon dieu ne peut être que l'explication de la réalité si la praxis est niée. Simple inversion du sens.



Il ne peut y avoir de prédicat d'existence de ce qui est invisible et illisible ! C'est le néo-kantisme en toute son imposture : renvoyer au noumène, ce qui ne peut être connu et qui même ne doit pas être connu.

Le fantôme de la classe ouvrière errait encore sur le mur de Berlin. Mais plus de mur, plus de spectre.

2 La classe ouvrière s'arrache au misérabilisme et engendre les ingénieurs, techniciens et cadres (ITC)

« Et pourtant elle tourne » ! L'inconscient - le processus de négation, de refoulement que je viens d'exposer - fait « le plein ». La radicale négation de la classe ouvrière lui donne la formidable présence du négatif. La dépression nerveuse généralisée est un symptôme parmi d'autres. Cette classe ouvrière est capable de répondre à Narcisse, au monde qu'il engendre, au libéralisme libertaire. Et je soulignerai l'avantage que lui confère sa négation : elle chemine dans l'ombre, dans le refoulé, clandestine et cachée. « Bien creusé, vieille taupe ».

Elle est devenue classe ouvrière élargie du travailleur collectif (celui de la société du salariat généralisé). Pendant les funérailles du vieux modèle, la naissance secrète du nouveau modèle « révolutionnaire ». Il est vrai que cette classe ouvrière élargie est insaisissable parce qu'en transit, en devenir. Cette situation permet aussi de saisir la problématique de sa modernisation. Notre méthode : la relation du procès de production et du procès de consommation, permet, elle seule, renonciation révolutionnaire.

Je reprendrai les deux façons de faire disparaître la classe ouvrière pour renforcer leur sens et les transformer en renforcement de la classe ouvrière élargie.

Lorsqu'elle s'identifie au prolétariat, la classe ouvrière est bien plus « damnée de la terre » que force productive. La misère ouvrière est surdéterminante du travail manuel. Elle empêche la conscience de classe selon le rôle dans le procès de production ainsi que le passage à l'acte qui en reste à la révolte. Le prolétariat ne fait que survivre. En accédant aux biens de subsistance de la production de série et de la consommation de masse, ce prolétariat ne s'intègre pas à la société de consommation — thèse de Marcuse et du consensus — mais se libère de l'ouvriérisme et de la misère.

J'en viens à l'autre argument moderniste qui prétend en finir avec la classe ouvrière. Le robot et l'ordinateur auraient remplacé l'ouvrier. Les ITC - ingénieurs, techniciens, cadres - seraient la nouvelle force productive qui réduirait la classe ouvrière à un corps subsidiaire.

Tout au contraire : le prolétaire s'efface dans la mesure où l'ouvrier qualifié s'impose. C'est un mouvement social qu'il faut reconstituer en son ensemble. L'accès à la production de

série et à la consommation de masse témoigne d'un saut qualitatif. La production de série exige une technicité nouvelle pour la construction des chaînes de production et pour le montage de l'objet industriel. C'est-à-dire qu'il faut une qualification professionnelle, un apprentissage qui n'étaient pas nécessaires du temps où la classe ouvrière était un corps unique et l'unique force productive. Mais pour que cette formation soit possible, il faut des conditions de vie nouvelles, celles que garantissent la subsistance et la recréation de la force de production. Ce processus est rendu possible avec le progrès du niveau de vie (+3% par an pendant les Trente Glorieuses) et le passage à un autre genre de vie. Tout se tient, production de série et consommation de masse s'engendrent réciproquement. Si l'ouvrier accède à la consommation de masse c'est qu'il est devenu le technicien qui a mis en place la production de série.

Les ITC ne sont pas un corps social qui débarquerait de l'extérieur, « parachuté ». C'est le cas du personnel de surveillance. Les ITC sont un auto-engendrement de la production. Entre l'O.S. et l'OP, il n'y a que différence de formation. De même entre l'ouvrier et l'ITC. Ils travaillent à la même chose selon une complémentarité qui n'est autre que travail collectif. Tous ensemble pour créer un objet alors commun. Chaque poste de travail est nécessaire pour le montage collectif. La hiérarchie s'efface dans le commun procès de production.

Les deux remises en question et même « condamnations » de la classe ouvrière — intégration dans le système et désintégration par les Ingénieurs-Techniciens-Cadres - s'avèrent tout au contraire l'accomplissement conceptuel de la classe ouvrière. Elle se libère du misérabilisme prolétarien et se fait auto-engendrement, selon le procès de production, de l'ensemble O.S. - O.P. — technicien — ingénieur — cadre.

Ce technicien-cadre est unité d'action. De la production. Cette unité est faite sur le terrain, sur le lieu de travail. Mais elle est doublement interdite en termes politiques par l'encadrement venu d'en haut, du management et de l'animation. C'est un marquage « à la culotte » de l'ordre montant, le Travailleur Collectif, par l'ordre descendant, le personnel d'encadrement et de surveillance. Du PDG devenu salarié au chef de bureau ou d'atelier !

3 La co-gestion

a/ Pour des Etats Généraux et un Parlement du Travailleur Collectif (T. C.)

Ce paradoxe du travailleur collectif est au cœur de la lutte des classes. Il est unité d'action dans le procès de production et incapacité de se reconnaître en termes politiques comme conscience de classe. Mais celle-ci est-elle nécessaire à la révolution ? Le parti communiste, conçu comme avant-garde du mouvement ouvrier, conscience de classe d'une classe qui n'a pas conscience d'elle-même, ne mettait-il pas la charrue avant les bœufs ? N'était-il pas entaché d'idéalisme objectif ? Le PC *en soi* qui doit devenir *pour soi.*

La conscience de classe s'objective avec le procès de production et se nie avec le procès de consommation. Le travailleur collectif, sur le terrain, est nié par le consumérisme du libéralisme libertaire. Si Vulcain devient travailleur collectif, Narcisse devient libéralisme libertaire. Le Travailleur Collectif, dans la vie courante est constamment « distancié ». Avec la double exploitation (du même individu) il en vient à se snober lui-même.

Dans ces conditions, on pourrait se dire qu'après tout on peut se passer d'une conscience de classe, qu'elle apparaîtra

sur le terrain, comme en 95. Mais faut-il se résigner à cette situation : un Travailleur Collectif qui aurait fait l'unité d'action dans la praxis et qui serait incapable de la transposer dans le politique ?

Il y a un moyen de précipiter cette prise de conscience d'actualiser le potentiel politique : des Etats Généraux du Travailleur Collectif pour constituer un Parlement du Travailleur Collectif.

Son soubassement est déjà en place : la vie associative, les comités d'entreprise. La vie associative est très développée en France. On a même pu dire qu'elle empêchait le développement syndical. On dispose d'une masse citoyenne de mutuelles, associations auxquelles certains syndicats pourraient se joindre, à partir de leur expérience des comités d'entreprise.

Pour ce qui est de ces comités d'entreprise, leur rôle révolutionnaire a été en partie dévié par la stratégie patronale de la gestion des loisirs. Le fameux un pour cent de la masse salariale qui leur est imparti a permis ce marché : vous gérez le loisir à votre gré, sans vous occuper de la gestion du travail.

Deux autres raisons d'exiger des Etats Généraux du Travailleur Collectif. Il n'y a aucune représentation nationale des travailleurs en tant que tels et selon leur propre gestion. Bien sûr, il y a les comités d'entreprise, les Comité Economique et Social, le Ministère du Travail. Mais ce dernier est géré par l'Etat avec une administration qui lui est propre. Bien sûr, il y a les syndicats. Mais ceux-ci ont des pouvoirs limités depuis toujours et ne peuvent souvent que constater les dégâts et mesurer leur impuissance. Re-introduire le jeu syndical dans le Parlement du Travailleur Collectif serait reconduire leur éternel problème sans solution : l'unité d'action. De même que les associations ont pu concurrencer le développement des syndicats, ceux-ci pourraient entraver, par leurs divisions, la réalisation parlementaire du Travailleur Collectif.

L'autre raison est la parité. Pourquoi les femmes auraient droit à la parité dans les instances nationales et pas les hommes ! Non sans ironie, nous reprenons le discours féministe pour inverser son sens. La femme exige la parité avec les hommes. Etant donné que les ouvriers ne sont pas des chiens, ils devraient exiger la parité avec les femmes. La parité ne doit-elle pas, pour être juste et équitable, jouer dans les deux sens ?

Il n'y a qu'un ouvrier à l'Assemblée Nationale. Mais prenons la démocratie prétendue au mot : à chacun son Assemblée Nationale. On vous laisse cette Assemblée Nationale et même le Sénat. On n'a pas à intervenir sur les instances acquises de la Nation. On déclare ne pas remettre en cause l'exécutif et le législatif. Nous respectons votre jeu démocratique. Mais laissez-nous jouer le nôtre, démocratique aussi. Pourquoi ne pas admettre un pouvoir autonome du Travailleur Collectif? Les patrons ont bien le MEDEF. Et pourquoi ne pas agréer la représentation nationale de ce Parlement du Travailleur Collectif. Il y a bien aussi une justice du travail — les prud'hommes — justice agréée et garantie par l'Etat ?

Encore une fois, ce Parlement ne ferait qu'intervenir démocratiquement dans le jeu démocratique. Il ne veut que la reconnaissance du Travailleur Collectif et le pouvoir qui est dû à cette existence parlementaire.

La population concernée serait celle de la société du salariat généralisé. Tout salarié serait concerné. Ce qui amène un préalable. Le vote serait obligatoire. Par civilité républicaine, solidarité des travailleurs, rappel de la dignité

civique gagnée par le travail : corps de métier et cœur de métier.

Comment seraient élus les délégués de ce Parlement ? Quel serait son rôle ? Comment l'insérer dans le jeu des institutions de la nation ? Il va sans dire qu'on ne peut proposer que des pistes de recherche. Mes suggestions devraient provoquer autant de discussions.

Pour bien faire apparaître le potentiel révolutionnaire du Travailleur Collectif, je le situerai par analogie aux circonstances et aux catégories de la Révolution Française. Par exemple : vote par tête ou vote par ordre ?

Les ordres ? A la base, les trois grandes composantes du Travailleur Collectif : l'ouvrier, l'employé, l'Ingénieur-Technicien-Cadre. Trois fonctions, trois « estats », trois corps sociaux : les trois productions qui interviennent dans le procès de production de l'objet industriel. Mais il faudrait ajouter une quatrième composante : le travail non productif mais nécessaire à la production : le routier par exemple. Il faudrait aussi se contraindre démocratiquement à reconnaître le PDG comme salarié ! Situation cocasse, à assumer. Nous avons dit société du salariat généralisé ! La contrainte démocratique doit reconnaître cet ordre. Le PDG correspond au grand seigneur de l'Ancien Régime. Un ordre de plus. En contre partie, l'ordre des retraités. Le procès de production ne peut oublier ceux qui ont produit.

Six ordres, donc, les six composantes de la société du salariat généralisé. Cet ensemble est-il clos ? Ne faudrait-il pas ajouter le septième ordre : tous les salariés qui n'entrent pas dans la classification proposée ? L'intermittent du spectacle, par exemple !

Les Etats Généraux du Travailleur Collectif seraient mouvementés, tumultueux, à l'exemple de ceux de la Révolution Française. Ce qui serait fait par la force des choses, par la seule assemblée de tous les délégués, ce serait un audit de la société française indépendamment des médias. Enfin une appréciation politique qui échapperait à la mise en forme de « la communication ».

Mais c'est la simple et élémentaire question de la représentation : le vote, par tête ou par ordre, qui mettrait le feu aux poudres. Le débat et la dispute sur ces statuts professionnels deviendraient très vite affrontements sociaux, tout un cheminement vers la conscience de classe.

Dans les deux cas - vote par tête, vote par ordre - une majorité devrait se dégager pour en venir à une assemblée constituante, comme pour la Révolution Française. Ce serait déjà un saut qualitatif de la conscience de classe, sur le terrain, chacun ayant dû puiser au plus profond de lui-même pour argumenter, et ainsi, éclaircir sa propre réflexion. Constituant ? Quoi et qui? Quelle serait la vocation de cette assemblée, son rôle, son but. Ces Etats Généraux pourraient déjà indiquer leurs grands principes, en référence à la Révolution Française. Car il est essentiel de faire surgir cette révolution dans le monde du travail. Celui-ci n'existe que par la République et celle-ci ne peut exister sans le mouvement ouvrier. Leur mise en relation et leur complémentarité constituent la socialité même. Aussi, le Parlement du Travailleur Collectif, en tant qu'acte constitutif, devrait-il proclamer le respect le plus absolu de la Constitution. Il n'entend pas se substituer aux deux parlements qui représentent la territorialité nationale. Le Travailleur Collectif est venu pour accomplir et non pour abolir. Il n'a pas à intervenir sur la division du pouvoir, qu'il respecte et qu'il doit servir. Il ne prétend qu'apporter ce qui manquait à la République : la représentation nationale du travail.

N'est-ce pas paradoxal que puisse exister une vie nationale sans représentation ouvrière ? Le Travailleur Collectif n'est pas un sectarisme : ni ouvriérisme ni

travaillisme : les ITC. L'intelligence du travail au service de la force du travail !

Du coup, sur le tas, est reconnue une classe ouvrière élargie, qui répétons-le, accède au pouvoir de gestion - de co-gestion — de l'acte de produire. Et celui-ci a pris une telle importance — société du travail généralisé et société de la technologie généralisée - qu'il « mérite » une part du pouvoir, étant donné aussi qu'il ne serait plus classe dangereuse, puisque de la bouche même des penseurs journalistiques et médiatiques, il se serait « intégré » !

Ces engagements républicains et démocratiques du Travailleur Collectif doivent avoir comme contrepartie l'autorisation étatique d'une association - de travailleurs - parmi les autres associations qui ne vivent que de leurs seules ressources. Le MEDEF par exemple, cette association des patrons agréée par l'Etat, jusqu'aux félicitations réciproques du chef du gouvernement et du chef des patrons. Le Travailleur Collectif ne ferait que suivre son exemple.

Une formule royale permettra de résumer le processus d'intégration et de reconnaissance qui permet au Travailleur Collectif de passer des Etats Généraux à l'Assemblée Constituante : « Ils y sont ? Qu'ils y restent ».

b/ Décider de la production : co-gestion

La vocation, le rôle, le but du Travailleur Collectif: décider de la production. Il doit être responsable et ne serait qu'un mauvais producteur s'il produisait sans savoir ce qu'il fait. C'est en connaissance de cause qu'il peut faire le meilleur produit.

Décider de la production peut commencer empiriquement comme remontrance platonique qui relaierait celles de la Cour des comptes. Dénoncer les abus, gaspillages, cadeaux aux patrons, dépenses somptuaires, etc.

Le Travailleur Collectif prendrait ainsi une autorité morale qui ferait alliance avec les petits juges pour désigner la corruption, l'abus de pouvoir, le népotisme.

Le « décider de la production » ferait un progrès avec le Plan, la planification de la production. Celle-ci s'est faite selon une succession de plans quinquennaux. Le Travailleur Collectif peut glisser son propre plan dans cette généalogie.

Il ne lui manquerait que 1 ou 2 ministères pour passer de la remontrance éthique à la mise en pratique (ministère du travail, des transports ...).

Ce Parlement, je le répète, pourrait être pendant un certain temps marginal, instance accomplie mais non reconnue par la constitution, l'institutionnel étatique.

Cela permettrait un mûrissement réflexif et politique, une accumulation de savoirs et d'expériences à propos d'un projet — décider de la production — qui prendrait de plus en plus de consistance pour en venir à la théorisation philosophique et politique.

Mais celle-ci ne serait possible qu'après un retournement décisif. Jusqu'au Travailleur Collectif le travail industriel ne faisait que répondre à une demande, une commande. Le Travailleur Collectif peut inverser la tendance, la demande apparemment immanente et antérieure à la production. Le travail n'est plus le moyen de satisfaire une fin qui lui est étrangère. Il est l'auto-engendrement de la fin et du moyen. Son savoir est tel qu'il peut décider par lui-même et de lui-même de la production. C'est le deuxième moment de la logique de la co-gestion, d'une auto-production,

commandement du Travailleur Collectif au... Travailleur Collectif.

Il doit produire ce dont il a besoin pour produire. Et du coup, c'est reconnaître ce dont l'homme a besoin pour exister. C'est la nécessité qui s'impose : les conditions requises pour passer de l'économie de survie à l'économie de subsistance.

La réflexion sur le besoin comme programmation du Travailleur Collectif retrouve alors l'éthique de la praxis. La conscience de classe apparaît comme constat du dysfonctionnement de la production et de la consommation. « Décider de la production », c'est constater ce hiatus et proposer la solution de son dépassement.

Ces quelques propositions fondent la cogestion, celle-ci n'étant que la conséquence de la logique de la production sans faire intervenir des exigences politiques *a priori.*

Conclusion

La Somme et le manifeste

Contribuer à la refondation philosophique du progressisme et en éclairer le chemin politique : tel est l'objectif de cet ouvrage. C'est un manifeste, mais aussi une somme, parce que pour refonder, il faut comprendre, interpréter et proposer.

La philosophie de la praxis propose une première Somme : morale provisoire, éthique socialiste, Travailleur Collectif, Parlement du Travailleur Collectif. Toute une prospective progressiste peut se constituer selon ces premières acquisitions.

Mais ce qui importe dans la Somme, c'est le reste, le non-dit..., la prospective.

Il s'agit de proposer un nouvel horizon pour la vie humaine, à la fois concret et spirituel : le partage de l'amour et de l'amitié, l'unité du sujet et du citoyen. En marchant dans les pas des grands refondateurs, qui comprenaient l'amitié - *philia* — comme une vertu politique et une parente de l'amour.

Innover, tout en s'inscrivant dans les filiations philosophiques. Cela pourrait être figuré par la programmatique suggérée par le tableau suivant :

	Amitié		*Amour*
Antiquité Platon	« La République »	---→o←---	« Le Banquet »
Féodalité Mythe de Tristan et Yseult	Etat-nation	---→o←---	Psyché
Modernité républicaine Rousseau	« Le Contrat social »	----→o←---	« La Nouvelle Héloïse »
Époque contemporaine	?	--→o ?←---	?

La logique de cette présentation n'est autre que la quête de notre destinée : comment concilier l'amitié et l'amour ? Comment concilier psyché, conjugalité et citoyenneté ? Comment concilier la spiritualité laïque et la puissance du désir ?

Glossaire

Prométhée et Psyché

Prométhée est ce demi-dieu de la mythologie grecque qui vole aux dieux le feu et les techniques pour réparer l'étourderie de son demi-frère Epiméthée : lors du partage primordial des qualités nécessaires à la vie de chaque espèce d'animaux, les hommes se retrouvent « nus et sans défense ». Alors Prométhée, leur fait cadeau du feu et des techniques après les avoir volés à Héphaïstos, dieu des forges (Vulcain). Prométhée est ainsi le symbole de l'aventure humaine du travail et des techniques. Dans l'œuvre de Michel Clouscard, Prométhée porte la valeur humaine du travail et la promesse de donner toute sa place à la praxis, œuvre humaine par excellence, ouvrant la voie de la construction du politique et de la subjectivité.

Psyché, autre grande figure mythologique désigne ainsi «l'âme», l'amour d'âme, qui est aussi l'âme-sœur de Prométhée : l'élaboration de la subjectivité, dont le mythe de Tristan et Yseult témoigne - Cf. Michel Clouscard : **Traité de l'Amour fou,** Scandéditions, Paris, 1993. La dimension de la psyché et sa réconciliation avec le politique seront l'objet de la partie II - *à paraître* - du diptyque dont le présent ouvrage est la partie I.

Praxis

Ensemble des œuvres des hommes : du travail, de l'art des créations et institutions de la vie sociale. Ce concept recouvre en partie le concept de « culture » quand celui-ci est différencié de « nature ». Le concept de *praxis* permet de comprendre toute œuvre humaine comme synthèse ou engendrement réciproque entre théorie et pratique, concept et réalisation, idée et activité. L'activité de travail est la praxis fondamentale de toute vie sociale puisqu'elle permet aux hommes de produire leurs moyens de subsistance et d'existence et de développer les autres formes de la vie sociale.

Michel Clouscard propose de « substituer la praxis au Sphinx », c'est-à-dire de comprendre les problèmes qui se posent aux hommes à partir de leur activité réelle de production de leurs moyens d'existence.

Œdipe de la praxis

L'Œdipe de la praxis est le symétrique de l'Œdipe freudien, qui est un principe structurant l'Inconscient et générant la construction de la personnalité. L'Œdipe de la praxis est fondateur de l'existence humaine : la praxis articule le développement de l'individu (ontogenèse) sur le développement du genre humain (phylogenèse). Le bébé consomme sans produire et entre ainsi dans une *économie politique* du genre humain : l'accumulation sociale de biens, produits antérieurement par d'autres.

L'Œdipe freudien est ainsi surdéterminé par les rapports de production et de consommation : la famille nucléaire se « structure » comme élémentaire économie politique. C'est la famille qui, par son dispositif dual de combinaison du système de la parenté et du système des métiers résout la dualité fondamentale de l'économie politique entre consommation et production. Dans la famille féodale, par exemple, le père et le fils aîné sont les propriétaires de l'exploitation. Le cadet et la femme ne disposent que de l'usufruit. L'amour courtois sera l'alliance des subalternes de la famille et des subalternes de la praxis, ceux qui assurent le service féodal (le chevalier).

Comme l'Œdipe freudien structure l'Inconscient et la construction de la personnalité, *L'Œdipe de la praxis* structure le champ social en générant un Inconscient dynamique de la praxis et de la dialectique de la production et de la consommation.

Inconscient

Dans l'approche freudienne de la personnalité humaine, l'Inconscient est un concept dynamique de construction de la personnalité à partir du refoulement et de sa structuration sur l'interdit de l'inceste. C'est donc un principe de base de la « psychologie des profondeurs » que Freud établit. Mais cet Inconscient psychologique masque un autre Inconscient : la praxis, la nécessité de produire pour consommer. L'inconscient de la praxis surdétermine toute l'approche contemporaine de la vie sociale et individuelle du libéralisme libertaire. Un projet de refondation sociale doit mettre en évidence cet Inconscient de l'Inconscient pour établir une nouvelle synergie de la production et de la consommation et donner leur juste place aux membres du Travailleur Collectif.

Antéprédicatif

Mot à mot, c'est ce qui vient avant tout prédicat ou détermination concrète. L'antéprédicatif se donne, selon les philosophies, comme « structure » de la réalité - chez Lévi-Strauss par exemple -, ou comme structure transcendantale de l'esprit humain organisant tout donné d'expérience dans

des cadres *a priori.* La prétention à poser un antéprédicatif occulte la dimension fondamentale de la praxis humaine qui est nécessairement œuvre pour produire les moyens d'existence et intervention dans les chaînes causales naturelles.

Péché originel

Le péché originel est la notion religieuse fondatrice de la chrétienté que Michel Clouscard conceptualise comme consommation sans production propre correspond à une étape où le bébé ne peut encore produire les moyens de sa subsistance, mais doit consommer ce que d'autres ont produit. Cette situation, symbolisée dans la religion par le péché originel, chute du paradis terrestre où l'on consomme sans produire aux dépens de l'Autre homme, constitue la structure de l'Œdipe et de l'Inconscient de la praxis productrice, dans la société de consommation transgressive, de la névrose objective.

Narcisse et Vulcain

Les deux grandes figures mythologiques que sont Narcisse et Vulcain permettent de figurer la dualité constitutive de l'humain et les fondamentaux de l'économie : Narcisse, figure de l'amour de la beauté de son image et de son plaisir, figure de la consommation. Vulcain, dieu de la forge et du travail, figure de la production. La consommation et la production sont les deux pôles de l'économie politique du libéralisme : le frivole et le sérieux.

Narcisse et Vulcain figurent le partage originel de l'homme. A moi le plaire, à toi le faire. C'est *le cogito de l'être social:* je suis mon image et/ou je suis ce que je fais. Contradiction originelle qui sera le fondement de la lutte des classes : d'un côté le pouvoir narcissique, de l'autre l'éthique de la praxis.

Une refondation progressiste doit établir le droit au bonheur sur la relation dialectique de Narcisse et de Vulcain qui sont les créateurs du corps, de sa dualité constitutive, deux démarches conquérantes. Vulcain fait du corps un outil, Narcisse en fait une image. Pour Narcisse, le corps est le moyen de séduire, pour Vulcain, le moyen du travail. La constitution d'une éthique de la praxis nécessite de mettre à jour les causes et les raisons anthropologiques et économiques de cette dualité. Le sport est le lieu de synthèse de ces deux principes anthropologiques.

Frivole et sérieux

Le *frivole* et le *sérieux* sont les déclinaisons de la consommation et de la production dans l'économie politique du libéralisme libertaire. La mise en relation du frivole et du sérieux dans le libéralisme libertaire correspond à un nouvel espace social — le mondain — et à une combinatoire des *nouvelles couches moyennes.*

Marché du désir

C'est l'engendrement réciproque de l'économie de marché - orientée vers la satisfaction des besoins - et du désir, une création du libéralisme libertaire qui redynamise l'économie du profit :

- le fantasme devient marchandise licite ;

- le « produit » est élaboré par de nouveaux métiers ;

- un apprentissage quotidien de masse « forme » la clientèle potentielle, en particulier avec le nouveau marché des jeunes et des femmes.

Mondain

Le mondain est l'espace social de mise en relation du marché et du désir, espace où s'accomplit la synthèse des produits-marchandises et de la subjectivité. D'un point de vue de la dynamique libérale-libertaire, le mondain est une éducation, voire même un dressage à la consommation du marché du désir : tout désir peut trouver à s'objectiver dans une marchandise. Le *mondain* traditionnel - « petit monde de ceux qui comptent » - se constitue en sphère sociale élargie de métiers des nouvelles couches moyennes.

Potlatch, clientélisme, marché

Le potlatch est un principe archaïque des formes sociales dites primitives, la grande fête où les produits doivent être consommés. Le libéralisme libertaire opère la synthèse du podatch et des deux autres principes issus d'époques différentes que sont le clientélisme et marché. Le clientélisme est une pratique des sociétés traditionnelles où certaines couches sociales se placent sous le patronage de patriciens ou parrains appartenant à des fractions de classe plus hautes dans la hiérarchie, comme cela était le cas à Rome et l'est encore dans les formes sociales maffieuses. Le marché est cette forme sociale dans laquelle les produits sont librement offerts à l'achat sans autre condition que de payer.

Permissif et répressif

Ce sont les deux pôles symétriques de l'économie politique du libéralisme libertaire, qui constituent une double dynamique : essor de la permissivité pour créer le marché du désir et répression sur le travail et la production.

L'engendrement réciproque du permissif et du répressif est la condition même de développement du populo-fascisme. Une morale et une éthique citoyenne doivent promouvoir l'unité du « fais ce que voudras » et de la règle et valoriser l'interdit comme lieu de construction de la personne.

Economie politique

Le concept d'économie politique a été élaboré par Aristote, repris par les économistes dits classiques, Smith et Ricardo, et retravaillé par Marx - « Critique de l'économie politique». Ce concept fondait l'analyse conjointe de la production et des échanges et des formes sociales et politiques. L'économisme moderne - voire l'économetrisme - occultent les dimensions sociales et politiques engagées dans l'analyse des phénomènes économiques ; il justifie par là l'idéologie du libéralisme libertaire qui conçoit le politique comme une instance posée au-dessus de l'économie, tout au plus régulatrice. L'objectif d'une refondation sociale progressiste rompt avec cette séparation libérale et nécessite de revenir aux fondamentaux de l'économie politique.

Chrématistique

La chrématistique est l'art de s'enrichir, littéralement définie par Aristote comme échange d'une marchandise (M) destinée à en accroître la valeur marchande : (A'>A) :

$$A \rightarrow M \rightarrow A'$$

L'échange chrématistique se distingue de l'échange économique dans lequel la valeur marchande ou l'argent n'est qu'un intermédiaire permettant d'échanger des marchandises :

$$M \rightarrow A \rightarrow M'$$

Libéralisme libertaire

Le concept de libéralisme libertaire synthétise les caractéristiques actuelles du capitalisme libéral, ultra-libéral des sociétés de type occidental : une forme politique s'inscrivant dans la tradition libérale classique de la démocratie, une puissante répression qui sévit sur le travail en même temps que le libéralisme économique crée un marché mondial hyper-concurrentiel. Enfin une consommation puissamment orchestrée comme « marché du désir » rendant licite toute marchandise y compris fantasmatique.

Le libéralisme libertaire peut ainsi jouer l'exploitation sur les deux tableaux et créer un double profit : au niveau du travail et de la production, mais aussi au niveau de la consommation et de la subjectivité soumise à une auto-exploitation paradoxale.

Nouvelles couches moyennes

Les nouvelles couches moyennes constituent le point d'appui du libéralisme libertaire : par l'animation et le management, elles sont les agents de la mise en œuvre du libéralisme, par leur situation de couches moyennes qui consomment sans produire, elles sont à distance des couches populaires qui produisent sans consommer.

Les nouvelles couches moyennes sont à la fois l'instrument de la « gouvernance » libérale et les victimes du libéralisme libertaire. Couches intermédiaires, elles évitent le face à face classe-contre-classe du capitalisme concurrentiel classique, mais font aussi le lit du populo-fascisme caractéristique du libéralisme libertaire.

Travailleur Collectif

A l'étape du salariat généralisé, le Travailleur Collectif est la classe ouvrière élargie, unité d'action dans le procès de production, construite réellement dans le milieu de travail entre ouvriers, employés, ingénieurs-techniciens-cadres. On doit y adjoindre ceux qui participent à la production de la vie sociale, les routiers par exemple, mais aussi le PDG, ceux qui ont produit - les retraités - et les « salariés » qui n'entrent pas dans la classification proposée, comme les intermittents du spectacle. La réalité fonctionnelle du Travailleur Collectif dans la production doit devenir acte politique de gestion de la relation entre production et consommation dans le Parlement du Travailleur Collectif.

Surplus

Surplus de l'exogamie monogamique, du système de la parenté, de la noblesse et de la bourgeoisie (le cadet) et surplus du mode de production féodal (le chevalier) et du capitalisme concurrentiel libéral. La mise en relation des deux origines du surplus est le fondement de l'Inconscient de classe ; celui-ci se développera selon l'amour courtois et la sentimentalité romanesque.

Animation et management

Les deux systèmes hiérarchiques du loisir et du travail. Ce sont des *a priori* organisationnels qui impliquent la participation et l'investissement. L'animation est machinale, et le management est convivial. Deux dressages.

Colonialisme, mondialisation

Le colonialisme est une pré-mondialisation comme celle-ci est un post-colonialisme. Ce qui les distingue et les sépare, c'est que la mondialisation est la solution du problème que le national-socialisme ne pouvait résoudre, empêtré dans le nationalisme. Alors la défaite de la nation a comme conséquence la perte de l'empire. Avec la mondialisation, le fascisme n'est plus la solution finale et désespérée de la crise. Cette mondialisation peut faire « l'économie » du fascisme. L'expression nationale de la relation entre consommation et production, réduite aux biens d'équipement, Signifié /Référent peut être conditionnée par le géopolitique et sa double relation Nord-Sud et Est-Ouest. Alors que le désir submerge l'Occident, la paupérisation absolue écrase le tiers et le quart mondes. Comme s'il y avait une relation directe entre le consumérisme des uns et la misère des autres.

Fascisme, national-socialisme, populisme

« Le fascisme traditionnel est le national-socialisme », dit Michel Clouscard, « il est spécifique d'un mode de production, le capitalisme concurrentiel libéral. Il témoigne de la crise », parce qu'il porte en lui une contradiction décisive entre nation et capitalisme. La période classique du développement du fascisme est l'accession à un capitalisme d'Etat, période de complémentarité entre nationalisme et répression sur le travail pour constituer la grande industrie. « La xénophobie et le racisme sont le moyen d'homogénéiser la nation », faite de l'émanation régionaliste des classes traditionnelles et des castes au service de l'Etat.

Le développement du marché du désir induit une nouvelle détermination politique : le marché du désir doit pouvoir s'accomplir comme moteur du libéralisme libertaire. Le fascisme national-socialiste serait un frein à ce développement. Mais deux déterminations nouvelles apparaissent :

- tout un « pré-fascisme comportemental » se met en place autorisant dans le fantasmatique les pires exactions et valorisant le négatif et le nihilisme, en particulier dans le champ culturel-mondain et artistique ;

- une nouvelle figure politique apparaît, le populisme, combinant les attentes des libertaires et des répressifs de l'ancien nationaliste pour à la fois réprimer le travail et libérer les pulsions.

La dimension mondialiste du libéralisme lui permet de « faire l'économie » du fascisme classique, qui n'appartient d'ailleurs pas à sa tradition. Michel Clouscard souligne que « le fascisme ne doit pas être une référence automatique et machinale », dans la mesure où la stratégie libérale se dédouble selon les pays « en voie de développement » et les pays industriels et post-industriels : dans ces derniers le fascisme est un repoussoir qui permet de laisser croire que le libéralisme serait la bonne et, surtout, la seule solution.

Impératif catégorique

Par opposition à l'impératif hypothétique, qui commande de faire une action en vue d'une fin - par exemple sois gentil si tu veux qu'on t'aime -, l'impératif catégorique est, selon Kant, la forme adaptée à un vrai contenu moral : « Fais ce que dois », non pour en attendre ceci ou cela, mais absolument. Pour Kant, le contenu de la morale se déduit de la forme de l'impératif catégorique. Si je m'interroge pour savoir si je dois mentir dans des cas douloureux, je n'ai qu'à me demander si le précepte de mon action peut devenir une règle universelle : or, si tous les hommes mentaient, alors plus personne ne croirait personne, donc le précepte « je peux mentir » dans cette circonstance, deviendrait

contradictoire : le mensonge présuppose d'être cru. Kant élabore « Les fondements de la métaphysique des mœurs » à partir de ce formalisme pour écarter l'ambiguïté qu'induirait la prise en considération des circonstances concrètes : est-ce que je mens à la personne sur sa maladie parce qu'elle n'est pas en situation de supporter la vérité ou bien par confort personnel ?

A l'opposé de cette fondation morale formelle, Michel Clouscard opère une fondation morale à partir de la praxis de production humaine : tu dois produire pour vivre, c'est une règle universelle. Le procès de production porte déjà en lui-même un devoir-faire face à la nécessité naturelle, ce qui ne peut être autrement. L'éthique humaine oppose à la nécessité naturelle « manger pour vivre », une force au moins égale, « travailler pour vivre ». L'édifice moral est alors à la fois fondé en nature et œuvre humaine de la loi, constructrice de l'humanité. C'est aussi ce fondement qui permet de récuser la permissivité du libéralisme libertaire et de proposer un fondement moral concret : l'équité de la production et de la consommation.

Morale et éthique de la praxis

Le genre humain, pour devenir autonome dans l'être, se fait d'abord « intentionnalité », projection dans le temps, vers un but, une fin. Cette intentionnalité doit se faire puissance pratique du faire -praxis — au moins égale à celle de l'être - de l'ontique, de l'existant — et non moins égale à son logos, sa logique. L'intentionnalité s'exprime par la position d'un impératif catégorique : « tu dois faire » qui contient à la fois l'acte et l'obligation de faire.

Alors apparaît cette liberté de la praxis qui est la morale : dans l'action de faire, la participation des individus à la réalisation d'un but se transmue en relations entre sujets. En produisant du blé nécessaire à leur survie, les hommes co-construisent leurs propres relations humaines.

La morale citoyenne est l'expression sociale des valeurs d'un groupe réel, alors que l'éthique de la praxis est l'élaboration raisonnée de la loi de la production du genre humain.

Spiritualité laïque

La spiritualité laïque n'est autre que la ré-élaboration des traditions spiritualistes, religieuses ou morales au moment où les praxis humaines accèdent à une totalité fonctionnelle (travail, institutions sociales, etc.). Mais la spiritualité laïque est aussi apport et création de nouvelles dimensions des valeurs sociales et humaines.

Évolutionnisme

Dans l'œuvre de Michel Clouscard, la notion classique d'évolutionnisme — théorie de l'évolution des espèces contre les théories de la création des espèces par Dieu ou contre les théories fixistes - prend un sens nouveau. C'est un véritable concept : l'évolutionnisme est l'enchassement de deux ordres, celui de la nature et celui de la praxis. Par sa capacité à produire socialement son existence, le genre humain introduit un sens, une finalité qui n'existe pas dans la nature, « devenir du devenir » ou devenir aveugle. L'évolution des espèces, la phylogenèse, devient pour le genre humain création de l'ontogenèse, développement de l'individualité et de la subjectivité. La consommation autorise un espace de jouissance de soi dans la synchronie, temps simultané, alors que la production nécessite de travailler à rebours des chaînes causales naturelles tout en exploitant leurs lois (diachronie, succession des temps).

L'évolutionnisme permet alors de créer cet espace de liberté qui autorise le jeu : « jouez, même s'il y aura un perdant ». Il est aussi la matrice d'une morale citoyenne du bonheur dont le sport est un modèle.

Anthropologie, Ontologie

L'anthropologie est l'étude ou la science de l'homme qui, par-delà ses différences sociales et ses coutumes, permet de définir les éléments universels communs. Michel Clouscard en énonce les fondements à partir de la dialectique de la production et de la consommation, dont la relation équitable peut générer l'équité universelle dans le rapport entre les hommes et les peuples.

L'ontologie est l'étude de l'être, de tous les êtres qui existent ; elle permet de situer les hommes dans l'ensemble des êtres existants. L'homme est un être social qui produit les conditions de son existence par la praxis.

Substance

Mot à mot, « Substance » signifie ce qui demeure dessous, ce qui subsiste par-delà les phénomènes visibles, le plein de l'être par opposition aux changements incessants des phénomènes. Selon les philosophies, « Substance » équivaut à Essence des choses, au sens d'être plein, complet de tout ce qui existe, chez Hegel ou puissance divine de production de la variété des êtres et des choses, chez Spinoza. Michel Clouscard définit le concept de Substance, en intégrant la puissance créatrice de la praxis et celle de la subjectivité à la puissance créatrice de l'Etre de la nature. C'est la convergence synthétique du temps cosmique, du temps du procès de production et du temps subjectif qui est l'horizon du « temps fabuleux de la Substance », réconciliation de la nature, de l'être social et de la subjectivité.

Dialectique (engendrement réciproque des contraires)

La dialectique, dit Hegel, est la méthode de la philosophie. Elle met à jour la dynamique des contraires qui travaillent la réalité et que le processus de la connaissance ne fait que formaliser. La méthode dialectique montre l'engendrement réciproque des contraires, par exemple comment le maître devient esclave des savoir-faire de son esclave ou, ici, comment le libéralisme produit un populisme néo-fasciste et porte en lui une répression inouïe sur le travail. Le lecteur attentif observera que la méthode dialectique est celle qui est à l'œuvre dans l'écriture de Michel Clouscard.

Exogamie monogamique

L'exogamie monogamique est un système de parenté propre au développement des sociétés occidentales. Il impose de choisir son conjoint hors de la famille (exogamie), mais aussi de n'avoir qu'un seul conjoint, que l'on soit homme ou femme. La féodalité a permis le développement de cette organisation de la parenté, mais a aussi accompli son élaboration culturelle, dans l'amour courtois et le mythe de Tristan et Yseult. Toute la construction occidentale de la subjectivité y trouve ses fondements. Cf. Michel Clouscard, Traité de l'amour fou, Scandéditions, Paris, 1993

Homme originel et homme naturel, diachronie et synchronie, phylogenèse et ontogenèse

Ce sont autant d'étapes de l'ontologie temporelle de Michel Clouscard. Elles se constituent comme dualité de complémentarité de l'homme issu du diachronique, de l'évolutionnisme modelé par la praxis et de l'homme du synchronique, homme naturel, formé par le principe de

plaisir. L'homme originel se détermine selon les filiations ontologiques (être, genre, individu), l'homme naturel est la création logique et phénoménologique des catégories de l'Œdipe. Ce n'est pas l'Œdipe qui constitue, c'est l'Œdipe qui est constitué par la logique du mode de production et de l'exogamie monogamique.

Sport

La haine et le mépris du sport sont devenus une caractéristique de la modernité. Celle-ci ne peut opposer à la statue de Praxitèle, considéré comme le plus grand sculpteur de l'Antiquité, que la toile blanche de « Machin ». L'esthétisme mondain est inexistant face au sport qui est l'esthétique de la praxis. Le corps du sportif n'est-il pas aussi le corps du « sujet transcendantal », ou sujet de la connaissance ? Pour apprendre et connaître, ne faut-il pas tenir à distance l'esthétisme de Narcisse — le corps pour séduire - et savoir se distancier du corps-outil ?

Violence

Ce serait la même chose, une bouffe à la récré et une bombe sur Hiroshima ? La violence se consomme aussi symboliquement dans les banlieues.